



La petite sirène

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A movie poster for 'La Petite Sirene' (The Little Mermaid) by Sylvain Johnson. The central image is a woman with long, flowing red hair, looking directly at the viewer. She has a pale complexion and is wearing a dark, ornate necklace. Her lower body is replaced by a mermaid's tail, which is dark and scaly. The background is dark and textured, with some light rays or bubbles emanating from the woman's head. The title 'LA PETITE SIRENE' is written in large, white, serif capital letters across the middle. Above the title, the director's name 'SYLVAIN JOHNSON' is written in a similar font. Below the title, there is a small decorative flourish and the text 'POUR UN PUBLIC AVERTI'. At the very bottom, there is a small logo that looks like 'A.A'.

SYLVAIN JOHNSON

LES CONTES
INTERDITS

LA PETITE
SIRENE

POUR UN PUBLIC AVERTI

A.A



SYLVAIN JOHNSON

LES CONTES
INTERDITS

LA PETITE
SIRÈNE

POUR UN PUBLIC AVERTI

A+A



LA PETITE
SIRÈNE





LA PETITE
SIRÈNE



SYLVAIN JOHNSON

ADA
éditions

Avertissement : Cette histoire est une oeuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2018 Sylvain Johnson

Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-771-3

ISBN PDF numérique 978-2-89786-772-0

ISBN ePub 978-2-89786-773-7

Première impression : 2018

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varennnes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada :

Éditions AdA Inc.

France :

D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse :

Transat — 23.42.77.40

Imprimé au Canada



Financé par le
gouvernement
du Canada

| Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Johnson, Sylvain, 1973-, auteur

La petite sirène / auteur, Sylvain Johnson.

(Les contes interdits)

ISBN 978-2-89786-771-3

I. Titre. II. Collection : Contes interdits.

PS8619.O483P47 2018

C843'.6

C2018-941667-X

PS9619.O483P47 2018

Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis sa femme et ses enfants ne fêtent son retour : car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de débris humains, dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter !

L'Illiade — Homère

La sirène est une femme qui ne tient pas debout.

Bernard Dimey

Aussitôt ta queue se rétrécira et se partagera en ce que les hommes appellent deux belles jambes. Mais je te préviens que cela te fera souffrir comme si l'on te coupait avec une épée tranchante. Tout le monde admirera ta beauté, tu conserveras ta marche légère et gracieuse, mais chacun de tes pas te causera autant de douleur que si tu marchais sur des pointes d'épingle, et fera couler ton sang. Si tu veux endurer toutes ces souffrances, je consens à t'aider.

La Petite Sirène — Hans Christian Andersen

Remerciements

Je voudrais remercier les Éditions ADA et Simon Rousseau, un directeur de collection et ami d'une grande générosité et au talent incontesté. C'est tout un honneur que de faire partie de la grande famille d'ADA.

Un gros merci aussi à ma famille, ma femme et mon fils, tout simplement pour être là pour moi, pour me donner tout cet amour si précieux. Merci aux lecteurs, aux blogueurs, aux sites de recension des romans, sans qui nous aurions bien du mal, parfois, à nous faire connaître.

Notes de l'auteur

Le personnage principal de « La petite sirène » souffre d'une véritable maladie. Pour les besoins du conte, je me suis inspiré du syndrome de la sirène, communément appelé la sirénomélie. Il s'agit d'une maladie fœtale très rare qui affecte le nouveau-né et qui fusionne les membres inférieurs, donc les jambes, ce qui leur donne l'apparence d'une queue de poisson. Ceux qui en sont atteints ne vivent malheureusement pas longtemps, la plupart meurent quelques heures après la naissance. Il existe toutefois un cas où une jeune femme atteinte a vécu jusqu'à vingt-sept ans. L'idée d'utiliser cette triste condition n'est en rien une tentative de dérision de la maladie, encore moins des gens qui en sont atteints. Je voulais seulement donner à notre sirène moderne une condition explicable.

Un autre élément du récit qui s'inspire de la réalité est la présence du Palais des nains. Ce fut une attraction majeure sur la rue Rachel de 1913 jusqu'en 1970. Je m'en suis largement inspiré, mélangeant les époques et la vocation des lieux, entre autres.

Bonne-Espérance, Côte-Nord du Québec.

1999

Le Dieu vengeur encore largement vénéré s'apprêtait à punir l'humanité en lui imposant un nouveau déluge, une catastrophe d'envergure à laquelle, cette fois, ne survivraient que les créatures aquatiques pullulant dans les profondeurs glacées. Du moins, c'est ce que les langues de vipères superstitieuses des petits villages répétaient dans leurs tournées de commérages.

Il pleuvait depuis six jours et six nuits. Les champs étaient imbibés d'eau, les rivières débordaient de leurs lits et les routes devenaient dangereuses, englouties par les flots. La météo peu clémente rendait les gens maussades, on s'enfermait des jours durant, sans sortir. Même les prières n'y changeaient rien.

Le village de Bonne-Espérance était un hameau de pêcheurs, avec une population n'excédant pas les huit cents âmes. Durant l'été, on s'activait fébrilement dans la région, que ce soit avec la pêche sur le fleuve ou encore le travail dans l'usine de transformation du poisson, qui marchait à plein régime. On se remplissait les poches en prévision des temps difficiles. Mais dès la saison terminée, l'usine fermait ses portes, les bateaux se retrouvaient cloués dans les hangars ou le long des quais. Pour les longs mois d'hiver, on vivait de prestations d'assurance-chômage et d'économies.

Il n'y avait aucun doute sur la beauté bucolique de la région ; peintres et écrivains s'émerveillaient de ses paysages magnifiques, du climat sévère et de ses habitants plus vrais que nature. L'histoire de la

Côte-Nord était riche et diversifiée, remplie de contes et de légendes, de personnages colorés et d'une tradition de survivance inégalée. Les Nord-Côtiers s'avèrent être dotés d'une force de caractère et d'une coriacité impressionnante, tout comme les Montagnais peuplant ces terres avant la venue des hommes blancs. Il faut être fort pour survivre à des conditions qui parfois s'obstinent à rendre la vie difficile. Malgré cela, plus d'une larme avait été versée dans cette région.

Le village avait été englouti dans l'obscurité de la nuit. L'automne pluvieux et froid laissait prévoir un hiver difficile. Les plus vieux soupçonnaient une saison avec beaucoup de neige et des températures très basses. Ils se trompaient rarement. Leur ossature douloureuse était encore plus précise qu'Environnement Canada et ses météorologues gesticulant devant fonds d'écrans.

La résidence des Lemieux dominait le fleuve Saint-Laurent du haut d'une colline rocheuse escarpée pourvue de quelques rares buissons s'acharnant à survivre. Des colonies d'oiseaux logeaient sur les flancs bafoués par les vagues, leurs incessantes rengaines comme une bande sonore d'un film aviaire.

Dans l'entrée de cour menant à la demeure, il y avait deux voitures garées côte à côte, celle des propriétaires et celle du docteur Guérin. Des cris déchiraient le silence et Roger Lemieux faisait les cent pas, tout près de la vieille remise vétuste, derrière la résidence. Trempé par l'averse, il fumait et jurait à voix basse, incapable de supporter les lamentations de sa femme en train d'accoucher. Cela durait depuis trois heures, un interminable procédé de mise au monde allant de complication en complication. Le futur père buvait afin de se calmer. En fait, rares étaient les soirs où il n'ingurgitait pas son whiskey bon marché.

Les joues rougies, les yeux scintillants, il décida d'entrer dans la maison. Il voulait savoir ce qui se passait, pourquoi cela durait depuis si longtemps. Il jeta son mégot au sol détrempé, puis se rua à l'intérieur de la modeste maison. Sans enlever ses bottes de travail boueuses, il traversa le vestibule, la salle à manger, puis s'enfonça dans le couloir qui donnait sur les deux chambres. Il s'arrêta devant

celle de droite, là où sa femme avait perdu ses eaux, annonçant le début d'une série de contractions.

Il poussa la porte entrouverte et vit sa femme qui gisait sur le matelas, les jambes écartées et les genoux relevés, dévoilant sans gêne l'orifice et ses environs velus. Au pied du lit, le docteur s'y activait à une tâche quelconque. La sage-femme préparait des instruments métalliques ressemblant à des outils de torture. Les objets donnèrent à Roger des frissons.

Il s'avança tout près du lit, vit le visage grimaçant de sa femme, son teint pâle, ses lèvres tordues par la douleur. Elle était trempée de sueur, se tordait comme un lombric cherchant à s'extirper de son refuge pour aller profiter de l'humidité terrestre. Elle ne parut même pas le remarquer.

Il se plaça à côté du docteur, ignorant le regard désapprobateur de ce dernier. Naomi hurla, agrippa les couvertures avec force. Roger se permit alors de jeter un coup d'œil entre les cuisses luisantes. Il le regretta aussitôt. Ce lieu tant convoité depuis qu'il connaissait la jeune femme ne ressemblait plus à un paradis rosé s'ouvrant comme la caverne d'Ali Baba au son de sa voix. Cette chose qu'il observait lui donnait la nausée, éveillait en lui une peur viscérale de ce procédé tout à fait humain, mais combien horrible qu'est l'enfantement. Du sang coulait du vagin, maculant les couvertures ; le docteur épongeait la matière visqueuse, préparant la venue du nouveau-né qui leur donnait du fil à retordre.

Pourquoi cela s'éternisait-il ?

N'était-ce pas censé être un beau moment ? Un instant inoubliable au cours duquel un joli poupon rose et brillant surgissait en glissant gentiment de la matrice jusqu'aux mains du médecin ? Si c'était cela donner naissance, comment l'humanité avait-elle fait pour survivre ?

Le docteur essuya la sueur sur son front. La sage-femme caressait la main de Naomi, qui paraissait maintenant avoir perdu connaissance. Un filet de bave coulait sur sa joue, ses yeux étaient révulsés. Roger ne savait quoi faire. Il n'était qu'un pauvre pêcheur. L'impuissance du moment le dérangeait.

Devant lui, le corps de sa femme tressaillit, comme pris d'un

soubresaut. Naomi laissa échapper un long soupir et l'orifice caverneux s'ouvrit davantage, laissant voir ce qui pourrait passer pour un crâne chevelu ou une excroissance monstrueuse génétiquement implantée. Il y avait du sang partout, tout était rouge. Le père croisa le regard fuyant de la sage-femme et y vit de l'inquiétude, l'horreur déformait ses traits.

Le docteur se pencha, tendit les mains vers cette chose qui se frayait un chemin dans l'étroit passage.

« Il ne va quand même pas toucher à ça ? »

La vie naissait dans le sang, la douleur, l'étroitesse d'un passage par où l'étincelle de vie avait été déposée lors d'un samedi soir de fête. Roger se souvenait encore des mots exacts de sa femme : « *Enlève le condom. Viens-moi dedans.* » Pour une rare fois, il avait été bruyant lorsque son petit volcan avait craché sa substance. Elle avait ri de bon cœur.

Le docteur émit un juron, puis se reprit, semblant avoir oublié la présence du père à ses côtés.

— Qu'est-ce qui se passe, doc ?

Le médecin de famille, qui occupait cette charge dans la région depuis six ans, ne répondit pas. Il glissa plutôt ses mains autour du petit crâne déformé par les parois qui refusaient de céder et de s'ouvrir davantage. Il guidait la chose vers la lumière, vers la chaleur, vers ses parents.

En raison de la position penchée vers l'avant du docteur, Roger ne voyait plus entre les jambes de son épouse encore inconsciente. La sage-femme toucha le poignet de Naomi, puis patienta quelques secondes avant de faire un signe au médecin. Un bref mouvement négatif de la tête. Roger avait vu la manœuvre et n'osait bouger ou même respirer. Avait-il bien compris ? La chaleur dans la pièce le prit à la gorge, son malaise amplifié par l'odeur suffocante de sang, de jus maternel qui s'écoulait de la plaie reproductive. Il posa néanmoins une question :

— Qu'est-ce qui se passe, docteur ?

— Des complications. Sortez d'ici.

Le propriétaire des lieux ne broncha pas, laissant glisser sur lui le

regard sévère de la sage-femme. Il toucha la main de son épouse, sentit sa peau moite et brûlante, sans obtenir de réaction.

— Naomi ? C'est ton Roger.

Rien. Pouvait-elle vraiment être morte ? En donnant naissance ? Il aurait dû l'écouter et la conduire à l'hôpital de Sept-Îles. Mais il avait plutôt fait confiance au médecin. Après tout, on procédait ainsi depuis des générations.

La sage-femme s'était déplacée pour venir à ses côtés et posa une main sur son bras.

— Elle a rendu l'âme, dit-elle. Je suis désolée.

La colère fit son apparition. Roger n'était pas un homme violent ou haineux, mais il pouvait se déchaîner avec une furie destructrice. Il toisa la femme, qui recula devant son regard malsain. Il revint ensuite à l'entrejambe de son épouse. Le docteur y avait toujours ses deux mains et la tête d'une petite chose vaguement simiesque précédait des épaules minuscules. Tout ce sang troublait le pêcheur, mais la vue de son enfant lui fit momentanément oublier sa femme. Il était en état de choc, tout allait trop vite.

Le docteur leva un regard suppliant vers la sage-femme, qui se détourna simplement, refusant d'approcher le père.

— Il faut sortir, Roger, insista le médecin. Écoutez-moi.

Au même moment, la créature glissa hors de l'orifice avec une facilité surprenante. Elle se déposa dans les mains tendues du médecin qui reçut la chose comme une offrande. Roger vit le cordon ombilical reliant l'enfant à sa mère. Il vit quelques cheveux noirs, un petit corps que la sage-femme approchait afin de nettoyer. La bouche grande ouverte, la chose était vivante. Un décès contre une vie. Une triste réalité dans un procédé maintes fois millénaire.

Puis, Roger vit les jambes du nouveau-né. Ou plutôt l'*absence* de jambes. C'était comme si les deux membres essentiels pour la marche étaient fusionnés en une seule extension luisante.

La chose se tortilla entre les mains de son guide avec une vitalité surprenante. Le médecin s'adressa à son assistante.

— Il faut couper le cordon, Julie.

La sage-femme ne bougeait pas, observant la créature difforme

avec un mélange de curiosité et de dégoût. Roger brisa son silence.

— C'est quoi, ça ? Le praticien tenta de se faire rassurant, s'adressant au père.

— Ne vous en faites pas. Sortez !

Il refusa d'obtempérer, son regard passant du corps inerte de sa femme à la chose déformée. La sage-femme parvint à bouger, déposant quelques serviettes sur le lit. Roger cachait mal sa détresse et parlait tout seul.

— Ben voyons donc, c'est pas normal.

Le médecin lui lança un regard exaspéré.

— Sortez d'ici. Et Julie, les instruments, vite.

L'être dans les mains du médecin émit un couinement et une plainte qui glacèrent d'effroi le père horrifié. Son enfant n'avait pas de jambes, il avait une espèce de queue. Une queue de poisson ? Comment était-ce possible ? Il voulait l'observer de plus près et se pencha sur le lit, butant contre le docteur qui s'impatientait, s'apprêtant à couper le cordon ombilical et à nettoyer les voies respiratoires du nouveau-né.

— Tassez-vous, ordonna-t-il au père.

Roger n'avait jamais rien vu d'aussi étrange. Un enfant avec une queue. Dieu le punissait-il ? Non seulement il perdait sa femme, mais il se retrouvait avec une progéniture inhumaine. Le poupon, gluant et ensanglanté, tourna son visage plissé vers lui.

— Hostie... C'est quoi ça ?

— Votre fille est atteinte de sirénomélie.

Roger réalisa alors deux choses. La première était le sexe de son enfant. Une fille. Deuxième constatation, le terme employé par l'homme lui était inconnu.

— Elle est malade ?

— Elle a les jambes fusionnées. C'est une maladie fœtale rare. On appelle ça le syndrome de la sirène.

Roger fit quelques pas vers l'arrière. Le docteur Guérin perdait patience, interpellant la femme qui l'assistait.

— Julie, vous me donnez les ciseaux, maintenant ?

La sage-femme bougea, émergeant de sa stupeur. Roger se tenait la

tête à deux mains, le teint écarlate.

— Sirène ? Ben voyons, tabarnaque ! Tu me dis que ma femme a accouché d'un poisson ?

— Non. Ne faites pas l'idiot. Mais elle ne pourra pas marcher. Les victimes de la sirénomélie ne vivent malheureusement pas très longtemps.

Roger revint se placer à côté du docteur. Comme lors de ses rares moments de colère, de l'écume s'accumulait à la commis-sure de ses lèvres.

— Ma femme accouche d'un poisson et tu me parles de le laisser vivre ?

Bien malgré lui, malgré la répulsion et l'horreur, le pêcheur tendit la main vers la chose grouillante. Le médecin eut un mouvement de recul, éloignant l'enfant du père furieux.

— N'y touchez pas, elle est fragile. Je dois couper le cordon.

La sage-femme se plaça de l'autre côté du praticien afin de l'assister. Roger leva le regard vers Naomi.

Un éclair vrilla la nuit, rapidement suivi par un tonnerre qui fit vibrer la résidence et vaciller les lumières l'espace d'une seconde. La pluie grondait, frappant les fenêtres, le toit, percutant les surfaces comme des millions de projectiles. Il y eut comme un déclic dans l'esprit du père. Il hurla, poussa un gémissement guttural inquiétant. Sa plainte fit sursauter les deux autres adultes dans la pièce. Roger les observa à tour de rôle, puis fixa cette épouse qui ne reviendrait pas. Il se tourna ensuite vers la chose dans les mains du docteur.

— Le poisson l'a tuée ?

Son regard fou révélait qu'il disjonctait. La lucidité l'avait quitté au détriment d'une douleur intense. Sans avertir, il s'élança et agrippa le poupon, contact gluant et chaud, cherchant à l'en-lever des mains du docteur Guérin.

— Câlce, m'a la renvoyer d'où elle vient, l'hostie de bibitte.

— Non ! s'opposa le médecin.

Il y eut une valse, les deux individus maintenant leur prise sur le colis infantile. La sage-femme gémissait, peut-être de peur que les antagonistes ne déchirent le petit corps en deux. Le bébé hurlait.

Excédé, Roger asséna un coup de tête à son adversaire. Il sentit son crâne prêt à se rompre, tandis que le docteur, pris de court par la manœuvre, lâcha prise en se reculant. Roger reçut le poupon en plein visage lorsqu'il n'y eut plus de résistance. Il sentit la substance visqueuse chaude, le sang et le placenta lui maculer les joues, le front, un goût amer sur ses lèvres. Le dégoût le fit hurler de surprise. En tenant la créature, il s'éloigna sous les cris de protestation du docteur et de la sage-femme.

Roger tira sur le poupon et réalisa que ce dernier était encore relié à la mère défunte par le cordon ombilical grisâtre, qui se tendit tandis qu'il reculait. Le père, visiblement en état de choc, agrippa le lien nourricier afin de tirer sur celui-ci, voulant le détacher de la carcasse de sa femme. Il tira avec force, ignorant le contact infect ; le cordon se rompit entre les jambes de Naomi, n'y laissant qu'un moignon. Comme un fouet claqué ou un élastique brisé, le conduit de tissu conjonctif qui venait de se détacher fut projeté dans la pièce et atteignit Roger au visage. Il fut éclaboussé de fluides chauds qu'il s'efforça d'ignorer afin de se diriger vers la sortie, laissant le docteur et la sage-femme pantois.

Dans la nuit froide et venteuse, sous la pluie diluvienne, il dévala la pente menant au fleuve Saint-Laurent.

Une sirène. Une sirène, hostie.

La vision brouillée par la folie et l'alcool, il atteignit le bas de la pente, ignorant le petit corps pris de frissons et de lamentations animales. Devant le fleuve, il observa les eaux tumultueuses. Il tremblait, ses larmes emportées par la pluie.

Pourquoi ?

Il fixa momentanément le ciel, y cherchant peut-être un signe quelconque venant de ce Dieu ignorant ses brebis égarées depuis si longtemps.

Et avec folie, il lança la chose frigorifiée dans les eaux sombres, le cordon se balançant comme la queue d'une comète à la dérive. Il entendit l'impact, puis se détourna, sanglotant comme jamais il l'avait fait dans sa vie. Il tomba à genoux, colère et détresse formant un cocktail dangereux.

Il murmura.

— Naomi...

Dos au fleuve, il se releva, remontant la pente dans un état second. Il vit la sage-femme qui se ruait dans la voiture du médecin. Elle avait sûrement passé un appel à la police.

Le docteur avait suivi Roger au bas de la pente. Essoufflé, il s'était éloigné vers la gauche en suivant la direction du puissant courant maritime.

Avec chance, il vit la petite chose flottante qui dérivait. Roger remontait déjà la pente vers la résidence et ne représentait plus une menace directe. Le docteur dut faire trois pas dans l'eau froide. Il tendit les bras et agrippa le poupon livide, probablement paralysé par le froid. Il prit la chose entre ses bras, tenta de la réchauffer en remontant la pente. Trempé, le médecin atteignit sa voiture hors de souffle. La sage-femme l'observa avec surprise.

Roger avait disparu. Il devait être au chevet de sa femme.

Le docteur enroula le poupon dans les couvertures qu'il gardait sur la banquette arrière, avec le reste de son équipement. Il demanda des ciseaux et une pince, pour empêcher une hémorragie de ce cordon abruptement coupé. Il s'exécuta malgré les conditions hygiéniques peu favorables. Il voulait sauver l'enfant à tout prix.

Le docteur et son assistante entendirent un cri animal, une plainte atroce et un coup de feu ; un flash illumina l'une des fenêtres de la résidence. Le couple observa la demeure, silencieux, conscient du geste du père éploré.

Il venait de se faire sauter la cervelle.

Quelques secondes plus tard, ils s'éloignaient déjà. La femme annonça avoir passé un coup de fil à la Sûreté du Québec. Les policiers n'arriveraient que dans une heure ou deux. Cela donnait au docteur le temps de cacher la nouveau-née.

Il ne pouvait pas laisser cette chose mourir. Son handicap ou son espérance de vie réduite importaient peu. L'enfant devait vivre.

La voiture s'était immobilisée tout près du grand terrain plat maintenant recouvert de petites tentes, d'un large chapiteau et de différents présentoirs. Exceptionnellement, cette année, le cirque ambulant des Troubadours avait décidé de faire un arrêt sur la Côte-Nord. Il s'agissait d'une première, les plus vieux habitants de la région garantissaient n'avoir jamais rien vu de pareil. Le succès du carnaval ambulant avait embrasé la région et l'idée d'y emmener le poupon déformé lui était venue. Un des forains était une connaissance, perdue de vue plusieurs décennies auparavant.

L'enfant se portait bien. Toute ronde, elle souriait et s'était rapidement habituée au lait en poudre pour bébé, que le docteur préparait et gardait dans une glacière. Elle préférait le boire froid. Âgée de trois jours, elle paraissait ne pas souffrir de son handicap, peut-être parce qu'elle n'avait pas encore la nécessité de marcher.

Le poupon se trouvait dans un panier recouvert d'un drap, sur le siège à la droite du médecin, qui s'en empara en quittant le véhicule. Il se dirigea vers le cirque, ignorant les employés déguisés qui hurlaient des encouragements afin d'attirer les curieux vers leurs jeux truqués.

Le docteur cherchait les tentes et les camions appartenant aux employés, les caravanes où ils logeaient durant leur séjour. Il devait retourner chez lui au plus vite. Les policiers l'avaient questionné sur les événements chez les Lemieux et il avait donné une version modifiée des faits. Heureusement, la sage-femme ne l'avait pas trahi. On considérait la mort de Roger comme un suicide et la disparition du poupon comme un acte désespéré d'un homme malade, déçu et turbulent. Le corps ne serait jamais retrouvé en raison du courant et la police n'avait même pas pris la peine d'envoyer des plongeurs dans le fleuve.

Le docteur vit, en retrait des festivités, quelques gros camions-remorques, de petits véhicules récréatifs et quelques tentes montées près des bois, au bout de la plaine. Il prit cette direction avec un pincement au cœur.

Il croyait pouvoir offrir au bambin une enfance meilleure que celle d'un orphelinat en le confiant aux forains. Il se trompait.

2

2018

St-Tite, Mauricie.

Angela se réveilla en sursaut, émergeant péniblement d'un horrible cauchemar. Le combat nocturne avait recouvert son corps de sueur, elle s'était agitée entre les couvertures en gémissant et en salivant sur son oreiller. Les images troublantes s'étaient dissipées dans l'obscurité de la pièce. Seule l'impression d'avoir hurlé dans son sommeil subsistait. Les yeux ouverts, elle fixa le plafond de la petite roulotte où elle logeait. Son lit, un matelas mince et inconfortable, resta silencieux à ses mouvements lorsqu'elle se retourna sur le côté. La couchette voisine était occupée par Henry qui, couché sur le dos, la regardait.

— Encore un mauvais rêve ?

— Oui.

— Tu te souviens de quelque chose ?

— Non. Rien.

Angela entendit les couinements du matelas de son compagnon qui bougeait dans la pénombre. L'adolescente était périodiquement victime de frayeurs nocturnes et mouillait parfois même son lit. Tout d'abord humiliée par ces événements, elle en était venue à les accepter, puisque hors de son contrôle. Heureusement qu'Henry était là. Son ami la réconfortait toujours dans ces moments troublants.

Tous deux vivaient ensemble depuis leur enfance, partageant la roulotte et leurs misères. La vie dans la fête foraine ambulante était loin d'être amusante. En tant que curiosités médicales, on les traitait comme des monstres, des anomalies sans grande valeur. Et pourtant,

ils étaient l'attraction majeure, on faisait souvent la queue devant leur tente. Leurs visages occupaient les plus grandes affiches près des chapiteaux, se retrouvaient sur les panneaux publicitaires et s'imprégnaient dans les mémoires des enfants ou des adultes visitant la foire. Personne ne se souvenait du jongleur ou du clown, mais tout le monde conservait le souvenir des bêtes humanoïdes informes.

Angela était la sirène de la Côte-Nord, la seule créature vivante de son espèce en captivité. Le hurleur attirant les foules clamait haut et fort qu'elle avait été découverte par des marins perdus lors d'une tempête sur le fleuve Saint-Laurent. Il scandait aussi qu'elle pouvait respirer sous l'eau et qu'elle nageait plus vite qu'un athlète olympique. Son espérance de vie était supposément de plusieurs centaines d'années. Le baratin du hurleur attirait les foules, tout comme la grande beauté de la sirène. Le visage ciselé et pourvue d'une longue chevelure blonde, Angela était devenue une jeune femme dont le corps, en haut de la taille, faisait l'envie des hommes.

— Il faut dormir, Angie, murmura le garçon. Demain, c'est une autre longue journée.

— On est où ?

Saint-Tite. Il y a un festival western. Angela tenta de percer l'obscurité afin d'observer le garçon, mais ne put que deviner le contour de sa silhouette, même avec ses yeux habitués aux ténèbres de leur logis. Elle entendit bientôt les ronflements d'Henry. Élevés par les forains, ils ne connaissaient aucun autre mode de vie, ou du moins n'en avaient jamais fait l'expérience. Cette troupe ambulante représentait leur unique famille. Malgré tout, ils connaissaient l'existence du monde extérieur. Lorsque Stanley buvait trop et semblait dans ses légendaires comas d'alcoolique, disparaissant jusqu'au lendemain, Henry et Angie se rendaient dans sa roulotte afin de regarder la télévision. Ils avaient aussi accès aux journaux, magazines et livres conservés dans le coffre des objets trouvés au guichet principal. Il était rare qu'on réclame ces objets, alors ils devenaient la propriété de la troupe. Est-ce qu'ils auraient pu quitter l'enceinte du carnaval ? Probablement, mais pour aller où ? Sans argent et limités physiquement, il leur serait impossible de passer

inaperçus. De plus, Stanley leur interdisait une telle initiative, les menaçant de représailles dont ils ne doutaient aucunement de la sévérité.

Les autres forains avaient pitié d'eux, sans toutefois prendre le risque de révéler leurs sentiments à leur égard, leur prêtant peu d'attention. On partageait des banalités avec le duo, les aidait à se préparer pour le spectacle, mais c'était tout. La confrérie du carnaval les excluait par peur de représailles de leur patron.

Henry. Le garçon était surnommé l'enfant homard, en raison de ses mains aux doigts fusionnés en forme de pinces. Ses pieds, au moins, étaient normaux. Grassouillet, le visage rond couvert de taches de rousseurs et les cheveux roux, il n'était pas vraiment beau. Mais si gentil... On se déplaçait de loin pour venir le voir, on payait une fortune pour toucher ses extrémités. Angela et lui étaient tous deux de vraies curiosités sans maquillage, sans effets spéciaux, sans tromper l'œil. Seules les écailles quotidiennement collées sur la « queue » d'Angela étaient fausses. On devait donner l'illusion d'une véritable sirène. Chaque matin, un employé se rendait au marché le plus près pour y acheter des poissons et prélever les écailles, expliquant la constante odeur marine qui flottait autour de la jeune fille. Un écœurant parfum de poisson pourri. Pourtant, les deux copains aux difformités aquatiques n'avaient jamais touché à l'océan ; ils ne savaient même pas nager.

Angela sentit la fatigue l'envahir et elle n'offrit aucune résistance au sommeil. Le reste de la nuit fut dépourvu de cauchemar.



12 heures d'affilée dans cette cage de verre, la « queue » immergée dans l'eau. 12 heures d'affilée entourée d'algues visqueuses, d'un décor océanique décoloré par le temps et de curieux la toisant avec envie, parfois avec dégoût. Angela était épuisée.

Les habitants de la région, souvent déjà enivrés lorsqu'ils visitaient sa tente, semblaient adorer rencontrer ces êtres étranges. Angela doutait sincèrement qu'on crût à son authenticité, mais on ne se faisait

pas prier pour venir la voir. Peut-être que sa beauté frappante et ses seins fermes recouverts de petits coquillages y étaient pour quelque chose.

Les gamins la toisaient, les hommes la détaillaient. Les femmes se détournèrent, choquées, peut-être même intimidées par son corps désirable. Les dollars s'accumulaient dans les poches de Stanley, déjà ivre au dîner. Lorsqu'on annonça la fermeture du chapiteau et des attractions, il fallut encore une bonne heure pour vider l'endroit de tous ses festivaliers.

Henry, comme à son habitude, vint chercher Angela. Il l'aida à sortir de l'aquarium, la dépouilla des algues luisantes qui collaient à sa queue. Il la souleva, la tenant dans ses bras musclés, et l'emporta dans leur caravane. D'autres se chargeraient de nettoyer la tente et la cage de verre, renouvelant le décor au matin.

La position assise et la constante gestuelle qui accompagnait le spectacle l'épuisaient. Angela tremblait, le froid de la nuit l'engourdisait. Henry la serra contre lui, voulant la réchauffer, et elle posa sa tête sur son épaule. Le ciel étoilé la fit rêver. La lune ronde dirigeait la symphonie céleste avec brio au-dessus de la petite ville encore agitée par les fêtards. La foule familiale du festival laissait place à celle, plus sombre, des buveurs et autres débauchés.

Les deux amis traversèrent le terrain, zigzaguant entre les tentes.

— Maudite longue journée, dit Henry. Toutes ces mains sales qui me touchent les pinces m'écœurent. Une jeune m'a même vomi dessus.

Angela était pensive. Contre le buste de son ami, elle pouvait percevoir l'odeur rance de la vomissure séchée et partiellement nettoyée. Une idée farfelue vint à la sirène qui décida de l'exprimer à voix haute.

— Henry, j'aimerais ça voir un vrai cowboy.

— Un cowboy ?

— Oui, un vrai de vrai.

Le jeune homme réfléchissait et aucune autre parole ne fut échangée durant le trajet qui les conduisit à leur logis. Henry escalada les quelques marches avec son fardeau, poussa la porte déverrouillée et entra dans le véhicule récréatif pour l'instant immobilisé. Il déposa

Angela sur son lit, puis se rendit à la petite salle de bain afin d'y cueillir un seau d'eau tiède et une serviette. Il remit le tout à sa compagne, qui se nettoya. Il fallait enlever les écailles, frotter la colle séchée sur la peau...

Stanley fit irruption dans la caravane, son état d'ivresse le faisant tituber. Il puait l'alcool. Son sourire pervers les glaça d'effroi. Ils savaient tous les deux ce qui suivrait.

Stanley pointa un doigt squelettique vers le garçon homard, le regard mauvais.

— Va faire un tour, la crevette !

Henry demeura sur place, au centre de la pièce, osant fixer le propriétaire du cirque ambulant. La colère se lisait dans ses yeux. Il détestait ces activités nocturnes. Angela lui offrit un regard d'encouragement. Elle avait trop souvent vu Stanley battre son ami, il n'y avait rien que le jeune homme puisse faire. Ils étaient à sa merci. Le rouquin affublé de pinces capitula et sortit en trombe, non sans être accompagné du rire moqueur de l'ivrogne.

— T'es vraiment rouge comme un homard, p'tit crisse.

Angela soupira. Stanley se retourna vers elle.

— Garde tes écailles. Mange pis je reviens dans dix minutes.

Elle acquiesça. Le forain lança un sac brun sur le lit ; sa bouche édentée ne cessait de sourire.

— Chanceuse, un bon sandwich au thon.

Il éclata de rire et sortit, trébuchant et manquant tomber en bas des quelques marches, émettant une suite de jurons en français et en anglais. La jeune fille baissa le regard vers le sac. Elle avait faim, n'ayant rien ingurgité depuis le matin. Stanley s'amusait à les nourrir de fruits de mer de toutes sortes, les traitant ensuite de cannibales. « *Des poissons qui mangent du poisson !* » Cela le faisait tellement rire.

Elle toisa le sandwich, probablement confectionné par Nancy, la cuisinière du carnaval. La chose moite entre les mains, elle eut un haut-le-cœur. L'odeur du thon l'écœurait. Il fallait toutefois manger. Elle prit une bouchée ; la nourriture glissa vers son estomac pour remonter dans sa bouche. Elle se força à l'avaler à nouveau, mais son estomac protestait. Elle pensa un moment vomir le tout, mais parvint

à ingurgiter la mixture au goût prononcé de mayonnaise. Il fallut plusieurs verres d'eau pour garder la nourriture dans son estomac. Elle détestait le goût et l'odeur de ce satané thon. Elle pouvait supporter les filets de poisson congelé, le saumon, les crevettes, les huîtres, mais le thon, non ! Et Stanley le savait trop bien.

Une dizaine de minutes plus tard, le forain revint avec Pedro, un gros Mexicain sans papiers qui faisait ses salles besognes. La sirène ferma les yeux, parce qu'elle devinait la suite des événements. Tandis que Pedro la transportait en silence jusqu'à une tente rouge en retrait des caravanes, elle se mit à rêver à son cowboy.

Stanley suivait en titubant. Un homme les attendait devant le refuge de toile. Le Mexicain entra dans la tente pour déposer Angela sur un matelas gonflable au sol ; les deux autres pénétrèrent aussi dans l'abri. Pedro se détourna, non sans jeter un regard triste et désolé vers la sirène, pour ensuite quitter la tente. L'homme avec son patron était dans la cinquantaine, les cheveux gris et souffrant d'embonpoint.

— Une vraie sirène, annonça le forain. Elle est belle, non ?

— Très belle.

Angela reposait sur le matelas, resplendissante avec sa chevelure de feu, les deux coquillages masquant à peine sa poitrine et sa « queue » partiellement recouverte d'écailles. La jeune femme offerte à la perversité masculine comme une simple marchandise dans un présentoir. Stanley la soumettait occasionnellement à ces séances nocturnes, des hommes payaient une fortune pour passer du temps avec elle. Certains avaient le fantasme de coucher avec une sirène, d'autres cherchaient des sensations nouvelles, certains voulaient la prendre pour l'unique raison que sa beauté était frappante. Peu importe où elle se trouvait, aucune femme ne pouvait rivaliser avec sa beauté.

Angie tremblait, son estomac encore aux prises avec des crampes. Le porc ne la quittait pas des yeux et remit au forain plusieurs billets de banque.

— 10 minutes max, l'informa Stanley.

Le client acquiesça d'un hochement de tête, pour ensuite enlever son veston. Le forain éteignit la lampe à huile qui éclairait l'intérieur

de la tente. Un lampadaire dans le stationnement adjacent offrait suffisamment de clarté pour combattre la noirceur nocturne. Sans la moindre gêne quant à la présence du propriétaire de l'attraction ambulante, l'homme se défit de sa chemise et de ses souliers, ses bas et ne garda que ses sous-vêtements. Il se retourna ensuite vers Stanley qui s'apprêtait à sortir de la tente, non sans un dernier avertissement.

— Tu lui viens sur les écailles ou dans la bouche, pas dans le trou. Faudrait pas qu'elle tombe enceinte.

— Pas de problème.

Lorsque le client se retrouva enfin seul avec la sirène, il se défit de son slip. Son corps était velu, la peau de son ventre arrondi très lisse, révélant un énorme nombril. Son pénis était une petite excroissance tendue à la peau grisâtre. Angie vit l'individu s'agenouiller sur le lit, tendant les mains vers elle. Il en bavait presque et sa voix la fit tressaillir.

— Couche-toi sur le ventre, ma belle.

Elle ferma les yeux un moment. Très bref. L'homme puait la sueur et le tabac. Elle déglutit et obtempéra, souhaitant qu'il vienne rapidement.

Maintenant face contre le matelas, Angie sentit le corps chaud l'écraser, le membre gonflé chercher et trouver l'orifice voulu. Sans préambule, défiant la sécheresse interne, il la pénétra avec force, amorçant aussitôt les mouvements de va-et-vient. Elle pouvait sentir sur sa peau les poils noirs de son agresseur, son poids la compressait au point où la nausée devint presque insupportable. Blessée par les coups de bassin et la verge exploratrice, elle gémissait et grimaçait de douleur. Les halètements de l'homme s'intensifiaient et la sirène régurgita son dernier repas sur le matelas. Une chaude flaque cendrée s'étendit à quelques centimètres de son visage, qu'elle dut détourner pour s'épargner la vue de cette mixture détestable.

Angie se téléporta mentalement à des milliers de kilomètres d'ici. En fait, elle se rendit dans le Far West. La sueur du gros lui dégoulinant sur le dos, le cou et les cheveux, elle rêva à ce monde sablonneux et sauvage, rempli d'Indiens, de chevaux, de coups de feu et de bandits. De belles cavalières en longues robes montées sur des

étalons. Elle se retira le plus loin possible de la réalité de ce monde, de la douleur et de la perversion des hommes.

Les gémissements de l'homme se terminèrent par un jet chaud sur ses reins, là où commençait la « queue ». Essoufflé, il se retira sans un mot pour celle qui venait d'assouvir ses besoins.

Angela pleurait, rêvait à ce cowboy salvateur, courageux et très beau. Mais que ferait un cowboy avec une sirène ? Dans le désert ? Sur un cheval ?

Pedro la tira hors de sa rêverie, il était revenu. Il lui nettoya le dos avec un chiffon et la reconduisit à son logis.

Lorsqu'on la reconduisit à son logis, une fois nettoyée, ayant versé toutes les larmes de son corps et vomi son dîner, elle remarqua l'absence d'Henry.

Épuisée, elle s'endormit rapidement malgré tout.

Deux évènements marquaient les dimanches. Tout d'abord, Stanley

ne buvait pas. Ensuite, il donnait congé aux monstres de foire. On racontait qu'il craignait le courroux divin en exhibant ces anomalies humaines durant le jour du Seigneur.

Henry était revenu à la roulotte au milieu de la nuit précédente afin d'intégrer son lit, sans que s'en aperçoive sa compagne, qui dormait profondément. À son réveil, la sirène vit le jeune homme qui s'habillait déjà, enfilant un chandail. Elle tenta d'ignorer les marques profondes et assez récentes qui vrillaient son dos, ressemblant à des traces de fouets. Le garçon ne lui révélait jamais les atrocités commises à son endroit par Stanley, à la fois pour lui épargner d'avoir de la peine et pour la protéger. Comme un grand frère.

— Bon matin. Comment ça va ?

L'enfant homard se retourna, souriant. La beauté de sa compagne l'émerveillait dès qu'il posait le regard sur elle. Un doigt sur ses lèvres afin d'inciter cette dernière au silence, il sortit un sac en papier brun du tiroir où il gardait ses vêtements. Il s'approcha et prit place sur le lit d'Angie, lui révélant son contenu. Des croissants au beurre. Elle lui offrit un sourire merveilleux et ensemble, ils dégustèrent le repas matinal en échangeant des banalités. Dès le repas terminé, Henry se leva et aida la jeune femme à s'habiller, feignant d'ignorer la poitrine qu'elle dénuda pour passer un soutien-gorge et un gilet. Elle ne vit pas qu'il rougissait.

— J'ai une surprise pour toi. Ferme les yeux, lui intima le garçon homard.

Intriguée, elle fit ce qu'il demandait. Il la transporta à son fauteuil

roulant, plaçant une couverture sur ses genoux fusionnés afin d'éviter les regards dédaigneux. Il se mit à la pousser à travers le site.

Elle écoutait les voix des forains, des clients venus se faire plumer de leur argent durement gagné. Elle renifla les odeurs de mets frits, sucrés ou poivrés.

Il leur fallut une vingtaine de minutes afin de se rendre à destination à travers les rues du festival bondé de visiteurs. Que voyaient ces gens en la contemplant ? Une très belle infirme poussée par un jeune homme grassouillet, aux mains gantées ? Les reconnaissait-on ?

— Nous sommes arrivés, annonça Henry.

— Où ?

— Ouvre les yeux.

Ils se trouvaient dans une ruelle assombrie par deux immeubles en briques de chaque côté. La première chose qu'Angela vit fut un homme grand, debout. Il portait un chapeau de cowboy, des bottes en cuir à étriers, une veste noire et un foulard rouge. Sa barbe non rasée et son regard sombre lui donnaient l'air méchant. Sur sa hanche, un holster et un pistolet, dont on voyait le manche. Les yeux vitreux, l'homme toisait Angie. Henry s'avança.

— Voici Christophe Boivin, un véritable cowboy et champion de rodéo.

Angie était bouche bée. Son copain avait réalisé son rêve. Cet homme rustre était viril et beau, sa puissance lui donnait des frissons. Quelques secondes suffirent à lui donner envie de chevaucher au soleil couchant derrière lui, sur une monture déchainée. Boivin s'inclina devant elle, la faisant rougir. Henry posa une main sur l'épaule de son amie.

— Il doit participer au rodéo, mais il a accepté de venir te voir avant.

— Je ne peux rester plus longtemps, mais on va se revoir, assura le cowboy.

Incapable de parler, Angela le vit se détourner, s'éloigner dans la ruelle d'une démarche hésitante, peut-être due à son habitude des montures. Pour le reste de la journée, un sourire fut collé aux lèvres

de la sirène.

Toujours au festival de Saint-Tite, Angela passait une autre journée à faire semblant d'être une sirène, coincée dans un aquarium mal décoré. Elle agitait la main, souriait, bougeait sa queue de manière à prouver qu'elle était bien réelle. Les nouvelles écailles faisaient merveille, luisant sous les projecteurs. Des enfants riaient, pleuraient, la fixaient la bouche ouverte. Les petites filles, en particulier. Les garçons se moquaient d'elle, l'affublaient de noms injurieux sous le regard impassible de leurs parents ignorants. Les hommes la désiraient, les coquillages s'en-volaient dans leurs esprits tordus. Certains devaient s'éloigner, cherchant à dissimuler la protubérance dans leurs pantalons. Les femmes ? Difficile à dire. Peu s'aventuraient sous la tente.

Angie ne cessait de penser au cowboy, à ce très beau et fier Christophe Boivin. Quel athlète ! Elle l'imaginait encore, chevauchant sa monture avec classe. Elle rêvait, mais ses gestes d'automate ne trahissaient pas son état second. Elle se voyait avec le cowboy, arrivant dans un petit village du Far West, les sabots de leur pur-sang soulevant des nuages de poussière. On les saluait, les hommes en levant leur chapeau, les femmes d'un hochement de tête discret, le regard rivé au sol. Angie portait une de ces fantastiques robes de l'époque, longue, avec un chapeau rose. Le couple traversait la petite ville sous le regard curieux du Shérif, pour s'arrêter ensuite au Saloon. La musique d'un piano débordait par les fenêtres de l'établissement, tout comme des éclats de rire, les protestations de joueurs de poker et les cris de femmes de joie à qui on giflait le postérieur.

Le songe éveillé s'estompa avec soudaineté, presque avec violence,

pour la ramener à la réalité de cette soirée relativement tranquille. Angela se trouvait dans sa cage vitrée, empuantie par les eaux souillées de son urine. Elle ne pouvait se permettre de demander de l'aide chaque fois qu'elle devait aller aux toilettes, alors elle n'avait d'autre choix que de se soulager dans son bassin. Elle s'y était habituée. Assise sur son rocher en plastique, avec seulement la queue dans l'eau, la sirène conservait la pose tandis que les visiteurs passaient devant son aquarium. Son unique rôle était de se tenir ainsi, souriante, et de saluer les curieux.

Angie observa l'intérieur de la tente et réalisa que seulement une petite fille s'y trouvait. Ce qui n'était pas exceptionnel. Les gens défilaient à journée longue et certaines périodes étaient moins achalandées que d'autres. En particulier lors des rodéos ou spectacles musicaux en plein air, comme ce soir. La petite fille se tenait devant elle, la tête penchée de côté, la scrutant avec un intérêt non feint.

— Bonjour, madame la sirène.

— Bonjour ma petite.

La gamine s'approcha et posa sa main sur la vitre sale. Le cinéma et la littérature moderne avaient glorifié les sirènes, transformant les légendes anciennes en contes de fées adaptés à un auditoire de plus en plus jeune. On prenait des monstres horribles, créés pour terroriser les marins, pour en faire de gentilles créatures pour les enfants. On surprotégeait les gamins, on évitait de les brusquer. L'enfant roi trônait au sommet de la hiérarchie.

La petite jeta un coup d'œil derrière elle, s'assurant de leur solitude momentanée. Des curieux pouvaient entrer à tout instant. Satisfaite, la gamine s'adressa ensuite à Angie.

— C'est quoi ton nom ? demanda la fillette.

— Angela. Et toi ?

— Simone Brousseau. J'ai huit ans.

— Enchantée, ma petite.

Simone était une jolie gamine, un peu frêle, les cheveux blonds coupés courts. Les joues rosées, elle devait avoir passé une longue journée au festival avec ses parents. La fatigue se voyait dans son regard.

— Vous êtes une vraie sirène ?

— Bien sûr, affirma Angie.

La gamine réfléchissait tout en examinant la cage de verre, à moitié remplie d'une eau stagnante et odorante. Son minois enfantin trahissait son déni, elle ne croyait pas la jeune femme. Simone secoua la tête avec négation.

— Vous êtes pas une vraie sirène.

Angie trouva l'enfant mature pour son âge et voulut s'amuser avec elle. Le moment était parfait, puisque personne d'autre ne se trouvait dans la tente. Au loin grondait une musique country quelconque, le concert à l'extérieur battait toujours son plein.

— Je vais te dire la vérité, lui confit Angie, avec un clin d'œil.

L'enfant se croisa les bras en silence, prenant une pose défensive qui ne présageait rien de bon. Angie se redressa sur son rocher, battant de sa queue dans la bouillie nauséabonde. Les écailles luisaient sous les lampes accrochées à des poteaux de chaque côté de son aquarium. Angela se pencha vers la paroi de verre qui les séparait, prenant le ton de la confiance pour s'adresser à la fillette curieuse et méfiante.

— Je suis une vraie sirène. Tu peux me croire.

Simone soupira, roulant des yeux avant de répondre avec moquerie.

— Vous êtes handicapée, comme dit ma mère.

Angie fut choquée par ces mots. Une gamine de cet âge aurait dû posséder une certaine imagination, une base de croyance suffisamment puérile pour inclure le Père Noël, le bonhomme Sept-Heures et autres créatures chimériques. Du moins, les autres gamins qui visitaient la tente de la sirène semblaient croire au subterfuge forain. Au lieu de cela, l'enfant toucha la vitre et continua à parler.

— Vous êtes comme la petite Maude qui vit dans notre rue. Elle, c'est des bras qui lui manquent.

La sirène cessa de bouger, toisant la petite dont le visage rondlet encerclait des yeux de chacal. On pouvait y lire la malice. Des cris fusèrent non loin de la tente, suivis d'éclats de rires et quelqu'un frappa la paroi à l'extérieur. Angie était blessée, se sentait si

vulnérable face à cette enfant trouble-fête qui en rajouta.

— Vous pouvez pas marcher, courir ou sauter. Votre queue est laide ! Personne va vouloir vous marier.

Comment une enfant pouvait-elle penser à de telles choses ? Pourquoi la blesser ainsi ? Angela commençait à s'agiter, prisonnière dans son bocal jusqu'à ce qu'on vienne la libérer à la fermeture du carnaval. Simone se déplaça, bougeant de manière à faire tourner sa robe, dévoiler ses petites jambes maigrichonnes et blanches. Son agilité de mouvement se voulait une cruelle manière de montrer à la supposée sirène ce qui lui manquait.

— Tu devrais pas dire des choses comme ça, lui admonesta la jeune femme dans l'aquarium. C'est méchant.

— Moi, un jour, je vais marier un prince, rétorqua Simone.

L'enfant plaça ses deux mains sur la vitre, approchant son visage de celle-ci tout en examinant la queue aux écailles douteuses. Angie se sentait humiliée.

— Un prince ?

La gamine souriait, s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais les pans de la toile protégeant l'intérieur de la tente des curieux s'ouvrirent en grand. Leur solitude venait de prendre fin. Un cri de protestation s'éleva, venant du forain chargé de collecter le prix d'entrée. Le nouveau venu l'ignora, s'élançant dans la pièce d'un pas rapide. Il se plaça à côté de la fillette, qui leva un regard docile vers lui. L'individu paraissait ivre, fixait la chose énigmatique et pourtant si belle dans l'aquarium souillé. Les yeux grands ouverts et injectés de sang, il gardait la bouche ouverte, comme un poisson un peu joufflu.

— Ah ben ciboire !

— Papa ?

Simone paraissait encore plus petite, recroquevillée sur elle-même. Angie voulait entendre le reste de l'histoire, mais la venue de cet homme venait tout chambouler. Le père de l'enfant se passa une main sur le visage, couvert de sueur. Son crâne partiellement dégarni luisait sous les projecteurs.

— Elle me donne envie de barboter, celle-là...

Il éclata de rire, tandis que l'employé ressortait pour appeler un

autre forain. Il préférait ne pas aborder l'ivrogne seul.

— Papa ? susurra Simone.

— Arrête de chialer !

L'homme asséna une gifle à la fillette, derrière la tête. Le coup la fit basculer vers l'avant et elle perdit l'équilibre. Elle chuta au sol, s'éraflant les genoux. Angie, surprise par l'attaque, se dressa.

— Ne lui faites pas mal !

La brute se figea, crachant au sol. Son regard malsain et pervers donna des frissons à la sirène.

— Ça parle, en plus ! On aura tout vu.

Simone se releva, des larmes cherchaient à s'écouler sur ses joues. Elle avait appris à ne pas pleurer devant son père, dont les gifles volaient bas ces derniers temps. Elle recula plutôt vers la porte, mais le paternel capta son mouvement et d'une enjambée, la rattrapa.

— Tu t'en vas où, de même ?

— Non, papa ! Arrête !

Il la secoua comme une vulgaire poupée de chiffon, impuissante, prisonnière de sa cage de verre. Angie frappa la paroi en guise de protestation. Que faisaient donc les forains ?

— Tu ne me diras pas quoi faire ! Toi pis ta mère, vous êtes des vraies têtes de cochons...

Le père donna une bonne poussée à la fillette qui percuta l'aquarium tête première, y laissant une souillure ensanglantée. Elle s'affaissa au sol, éclatant en sanglots. Simone se glissa en boule contre la paroi de la tente. L'homme s'avança vers la vitre.

Angie n'avait nulle part où se cacher. Elle vit la brute défaire son pantalon pour l'abaisser en même temps que ses sous-vêtements. Il prit ensuite son pénis d'une main en la fixant, avec un peu d'écume aux commissures des lèvres.

— Ma p'tite salope... Je te ferais pas mal... Dans le cul, c'est là que tu l'aurais.

Il se masturbait. Angie restait figée, impuissante. La fillette fermait les yeux, toujours recroquevillée.

Deux employés, suivis de Stanley, firent irruption sous la tente. Ils se jetèrent sur l'homme pour le forcer à se rhabiller. Le père hurla,

protesta et frappa même un des forains au ventre. Ils répliquèrent violemment, le passant à tabac. Stanley prit la gamine par la main et la sortit de la tente ; elle se retourna néanmoins au dernier moment vers Angie, la saluant d'un geste discret.

Les forains réussirent enfin à sortir l'individu turbulent dehors, laissant la sirène seule, son cœur battant la chamade. Quelques minutes plus tard, Henry arrivait, inquiet. La soirée de travail était terminée.

Enfin, presque.



Vers minuit, Stanley fit irruption dans leur caravane. Henry ne dormait pas, lisant un livre à la lumière d'une lampe électrique. Le patron se dirigea vers lui et, sans prévenir, le frappa au visage d'un coup de poing.

Angie s'éveilla en sursaut ; son sang se glaça en voyant le sourire de Stanley.

— T'es chanceuse. J'ai un client pour toi.

Il la prit aussitôt dans ses bras pour la soulever du lit. Sa légèreté la rendait facile à transporter. Angela détestait le contact rapproché avec ce corps nauséabond. Malgré les mauvais traitements de Stanley, il ne l'avait jamais touchée de manière inappropriée. Il laissait d'autres le faire à sa place. Sa spécialité, c'était la cruauté mentale.

Angie leva le regard vers la nuit étoilée, profitant de l'air frais, de la menace de pluie qui pesait sur la petite municipalité de la Mauricie. Les festivaliers avaient déserté les rues, presque toutes les tentes de spectacles étaient plongées dans l'obscurité. Il n'y avait aucune lumière non plus aux fenêtres des caravanes où logeaient les forains, ces derniers s'activant encore à tout ranger pour la nuit. Une douzaine de ces habitations mobiles occupaient l'espace entre la route et le champ loué comme site d'hébergement des différents chapiteaux. En se retournant, Angela put voir Henry qui assistait impuissant à la scène, le visage rouge de colère.

Stanley emporta Angie jusqu'à la tente rouge derrière sa propre

roulotte. Un endroit qu'elle détestait et visitait hélas trop souvent. À l'intérieur, le forain déposa la sirène sur le matelas gonflable. Lorsque son patron se recula, Angie cessa de respirer, son cœur de battre. Debout sous la tente, le père de la gamine moqueuse souriait.

Son visage portait des traces de coups, il avait un œil au beurre noir et son nez paraissait cassé.

Stanley s'approcha de la brute et déposa la femme sur le lit.

— Tu lui viens dans la bouche ou sur les écailles. Pas dans le trou. Je veux pas qu'elle tombe enceinte. Pis tu lui maganes pas la face, j'ai besoin d'elle, OK ?

— Oui, oui. Inquiète-toi pas.

Angela se referma comme une huître menacée. Humiliée, blessée, plus rien ne comptait pour elle. L'estomac noué, brisée par la folie du moment à venir, la jeune femme repensa aux paroles de la petite Simone Rousseau. Naïve, Angie se mit à rêver à son prince, son cowboy, Christophe Boivin. Avec les années, elle avait développé la capacité de fermer son esprit à l'horreur que son corps subissait. Cela lui avait permis de survivre et d'endurer le pire. Dans ses rêves, elle pouvait encore croire au bonheur. À l'amour.

Le dernier jour du festival western de Saint-Tite tombait un dimanche. Depuis la mésaventure d'Angela avec la brute et sa petite fille, les choses avaient repris leur ordre habituel. Une suite de représentations dans sa cage de verre, suivies de visites de clients nocturnes, ponctuées par quelques moments de repos. Henry était distant, préoccupé. Il lui parlait peu. Il disparaissait durant de longues heures dans ses rares temps libres et Angie s'inquiétait pour lui.

Comme il s'agissait d'un jour de congé, les deux amis avaient passé la journée à se promener sur le site du festival dans les rues de St-Tite, tout près de l'estrade et de l'école secondaire Paul-Le-Jeune. Henry et Angela s'éloignaient peu du campement, qu'ils rejoignirent vers dix-huit heures. Les autres employés de la fête foraine ambulante s'affairaient déjà à défaire les tentes, charger l'équipement dans les camions. Le duo constata avec surprise que Stanley buvait pendant le jour du Seigneur et déployait une attitude agressive envers tous. Le patron hurlait, poussait, frappait et rageait contre ceux qui croisaient son chemin. Un vrai lunatique. Henry poussa le fauteuil roulant afin de rejoindre leur caravane en toute hâte, espérant ne pas avoir été aperçu par Stanley.

Lorsqu'ils furent à l'intérieur, Angela et Henry se blottirent dans le lit de la jeune femme. Ils appréhendaient la folie destructrice qui pouvait à tout moment leur tomber dessus. Ils étaient les boucs émissaires du patron. Durant toute la soirée, un désespérant tumulte se fit entendre et des bagarres semblèrent éclater à proximité. On ne leur apporta aucun dîner. Henry dénicha des biscuits secs dissimulés dans ses affaires, qu'ils partagèrent en silence.

Que se passait-il donc ?

Stanley pénétra comme un coup de vent dans leur caravane vers minuit. Son heure de prédilection pour propager son perfide venin. Le forain était rouge de colère, couvert de sueur, sa lèvre inférieure coupée et son menton éraflé. Un œil au beurre noir assombrissait son visage. Il s'était battu. Sa chemise tachée de sang était déchirée, dévoilant son buste blanchâtre et légèrement velu. Les deux monstres de foire se réfugièrent dans les bras l'un de l'autre. Le forain se jeta sur eux pour agripper Henry par le bras, le tirer hors de la couche. Angie chercha en vain à le retenir, mais Stanley était plus fort, plus déterminé. Il parvint à jeter son compagnon au sol. Furieux, visiblement fou, l'ivrogne hurla en les toisant avec un regard voilé par la méchanceté.

— Tout est fini ! Vous comprenez ça ?

Interloqués, les deux amis ne répondirent pas, figés par la peur et l'impression que les choses pouvaient dégénérer comme jamais. Au-dehors, on entendit une voiture démarrer en trombe. Angie remarqua le pantalon du forain : il s'était uriné dessus. Une tache formait un ovale autour de la fermeture éclair.

Henry, toujours au sol, se recula contre le mur. Stanley les regardait à tour de rôle, postillonnant et criant comme un fou furieux.

— C'est de ta faute ! À cause de toi, j'ai tout perdu !

Le patron de la fête foraine dirigeait sa haine vers la jeune sirène. Henry se leva, tout en restant en retrait. Stanley fit un pas vers le lit, se rapprochant de son attraction principale. Il puait l'alcool, disjonctait complètement. Le raisonner était impossible, sa colère devait jaillir comme la lave d'un volcan éveillé.

— Le client qu'on a tabassé à cause de toi, hurla Stanley, c'est un juge ! Tu comprends ?

La sirène se remémorait trop bien le père qui giflait sa gamine avant de se masturber.

— On m'a retiré mon permis, cracha le forain.

Un autre pas et l'homme en état d'ivresse buta contre le lit. Angie tremblait de peur ; elle vit Henry qui se leva, sa bouche formant un bien étrange rictus. Il fixait le forain de dos, sans broncher. Stanley

agrippa subitement le bras d'Angie, qui hurla de surprise, la poigne se resserrant avec la force d'un étau. La main chaude et moite la répugnait.

— Je le savais quand je t'ai ramassée qu'un jour, je le regretterais. Il me reste plus rien !

Stanley n'évoquait jamais les circonstances de l'arrivée de la femme dans la troupe. Cela restait un mystère complet.

La brute tira brusquement sur le bras de la sirène, éveillant la douleur à son épaule. Elle faillit tomber en bas du lit. Angie portait un chandail à manches courtes qu'il arracha brusquement. Face contre le matelas, elle voulut se relever, mais l'ivrogne l'agrippa par les cheveux. Des épines de douleur traversèrent son cuir chevelu.

— J'veais faire ce que j'aurais dû faire il y a longtemps. Je vais te renvoyer d'où tu viens, salope !

Stanley se mit à tirer, voulant la trainer hors du lit et la jeter au sol. Angie se mit à gémir et un mouvement dans la pièce immobilisa les acteurs de cette scène pathétique. La poigne relâcha la femme, qui leva les yeux à temps pour voir Stanley qui se retournait vers Henry.

— Tu m'as frappé dans le dos, la crevette ?

— Lâche-la, hostie de sale !

Le soûlard se mit à rire, dissimulant toutefois mal sa frustration face à cet intermède imprévu. Henry se dressait devant lui, tel un protecteur. Son frère, son seul ami. Son confident. Jamais Angie ne l'avait vu aussi en rogne. Ses pinces s'ouvraient et se refermaient. L'adolescente connaissait la force dont ces poignes difformes étaient capables. Son copain avait déjà brisé une noix de coco, juste avec ses extrémités aquatiques. Une prouesse dont il était fier. Stanley secoua la tête, menaçant Henry de son poing.

— La seule raison pour laquelle t'es encore icitte, le homard, c'est parce que les gens veulent te voir. Ils aiment ça, des monstres. Des fruits de mer à deux pattes.

Le patron s'approcha d'Henry, qui garda sa position. Le forain continuait à déverser sa haine.

— Tu t'en souviens pas, mais je t'ai sauvé de la misère. On t'a trouvé dans une maison de drogués, entouré de toxicomanes, tes

parents t'avaient abandonné pour une dose. T'étais juste un bébé et les clients venus chercher de quoi se shooter prenaient des photos avec toi. Ils ne te changeaient même pas les couches. T'avais le cul rouge, plein de marques sur le corps.

— Arrête ! aboya Henry.

Le forain eut un sourire moqueur, le doigt pointé vers le garçon blessé par ses révélations. Angie se dressa sur le lit, incapable de bouger. La peur la paralysait.

— On t'a acheté pour 10 piastres, poursuivit Stanley. Le pire investissement que j'ai fait. Tu m'as juste apporté du trouble. T'es même pas humain, t'es juste une hostie de bibitte.

Stanley poussa brusquement Henry, qui percuta le mur dans son dos. Le choc fit tomber le rideau qui protégeait la fenêtre.

— Tu joues les héros avec la sirène, mais t'es juste un peureux. Un animal. Tu veux la fourrer, mais t'es même pas capable de te torcher le cul.

Henry hurla, se jeta sur leur tourmenteur, pinces devant lui, cherchant à lui agripper la gorge. Le forain, à la fois habitué aux bagarres et agile, évita l'étau meurtrier des tenailles pour repousser le garçon, qui tomba à nouveau au sol. Frustré, Henry se releva aussitôt, mais il était trop tard. Stanley fondit sur lui, le frappant au visage. Le choc envoya valser le gamin contre la paroi boisée. Son nez se mit à saigner, la surprise agrandissait ses yeux. Stanley profita de l'inertie d'Henry pour lancer une demidouzaine de coups, chevauchant maintenant le crustacé bipède.

— T'en veux encore, mon ciboire ?

Le forain cessa ses frappes pour se relever. Henry ne bougeait plus, le visage en sang. Sa poitrine se soulevait au rythme de ses respirations, signalant qu'il était encore en vie. Il produisait un faible geignement. Angie parvint à sortir de sa stupeur, horrifiée par ce qui se déroulait.

— Non ! Stanley, laisse-nous tranquilles !

L'homme pivota vers elle, un peu comme s'il l'avait oubliée.

— Ton tour, la barbote. C'est le temps de finir ce que ton père avait commencé, annonça Stanley.

Son père ? C'était la première fois qu'Angela entendait parler de lui. Elle ne put en apprendre davantage puisque le forain se jeta sur elle, la gifla et lui agrippa la queue de ses deux mains. Il se mit à tirer et la fit tomber en bas du lit, son bassin absorbant le choc de l'impact contre le sol. La sirène se retenait inutilement aux couvertures, entraînée vers la porte entrouverte que son agresseur ouvrit d'un coup de pied, avant de sortir de la caravane avec la jeune femme derrière lui. Elle dévala les marches sur le dos, sa tête percutant le sol avec dureté. La nuit battait son plein, mais le campement paraissait vide. La moitié des tentes et véhicules avaient quitté les lieux. La débâcle du cirque avait créé un chaos sans nom. La plupart suivaient la troupe depuis des années, des décennies, et n'avaient nulle part où aller, aucune famille pour les accueillir. Beaucoup n'avaient pas de papier d'identité et vivaient illégalement dans le pays.

Geignant d'effort, le fou furieux tira Angela jusqu'à son camion, garé à une dizaine de mètres de la roulotte.

— Qu'est-ce que tu regardes ? lança Stanley.

Angie vit une silhouette tout près du lampadaire qui éclairait partiellement le stationnement. Il s'agissait de la cuisinière, les bras croisés, qui les observait en silence. Elle ne broncha pas et Stanley l'ignora. Tout près du camion, il relâcha son emprise sur la queue de la jeune femme, qui retomba lourdement au sol. Il ouvrit la portière arrière, revint soulever Angie et la jeta sans ménagement sur la banquette. Elle se retrouva enfermée dans le véhicule qui puait le pin. Le forain prit place à l'avant, la toisant d'un regard dément par le rétroviseur.

— Tu tentes quoi que ce soit, je te tue. Tu comprends ?

Angela ne répondit pas et se retourna vers la roulotte, où reposait son copain. Inquiète pour lui, elle parvenait presque à oublier le danger qui la menaçait. La silhouette de la cuisinière se mit en mouvement, se dirigeant vers ce qui avait été son unique demeure durant toute sa vie. L'employée allait peut-être s'occuper de son ami.

La camionnette neuve s'élança dans la nuit, sur la route cahoteuse et sombre. Déserte. La peur formait une boule dans l'estomac d'Angie. Le regard de l'aliéné glissait occasionnellement sur elle. Fermant les

yeux, elle refoula son envie de pleurer.

Ils roulèrent durant une bonne demi-heure avant que Stanley trouve ce qu'il cherchait.

La sirène vit un panneau qui indiquait « *Lac Roberge* ».

Le véhicule quitta la route, s'engagea dans un petit chemin de terre battue sur quelques mètres avant de s'immobiliser. Protégé de la route par un voile de végétation, l'endroit offrait un point de vue intéressant et ouvert sur le lac sombre. Stanley s'alluma une cigarette, prit quelques gorgées à une bouteille de gin fortement entamée. Il grimaça, éructa, sortit enfin du camion afin d'en faire le tour et se placer à l'arrière. Il ouvrit la portière, permettant à l'air frais de la nuit de couler sur la jeune fille terrifiée.

— C'est encore ton jour de chance, lui annonça-t-il en souriant. Tu sais pourquoi je t'ai appelée Angela ?

Le forain se tenait devant elle, à la fois menaçant et moqueur, sa cigarette au bec, la fumée emportée par la brise. Il faisait vraiment noir, surtout parce qu'il avait éteint les phares. Devant son silence, il répondit.

— Ma première femme s'appelait Angela. Une crisse de pute. Elle m'a quitté pour un livreur de pizza. Tu imagines ? C'est là que j'ai compris pourquoi on mangeait si souvent de l'hostie de pizza chez nous.

— Stanley, implora Angela, fais-moi pas mal ! Je t'en supplie...

Il parut choqué de l'entendre parler. Il leva le regard vers le ciel qui se couvrait ; des nuages sombres chassaient les étoiles et la mère lune. Des grenouilles, des grillons et d'autres insectes nocturnes chantaient de concert, peuplant la nuit d'une mélodie qui aurait été agréable, en d'autres circonstances.

Stanley envoya sa cigarette au sol d'une pichenette. Il reporta son attention sur la jeune femme, forcée de l'écouter.

— Quand t'es venue au monde, ton père ne voulait pas de toi. Il a essayé de te noyer. Aujourd'hui, parce que j'ai tout perdu à cause de toi, je vais lui rendre hommage. Terminer ce qu'il a commencé. Tu aurais dû mourir ce jour-là, ç'aurait été mieux pour tout le monde.

Angie n'en croyait pas ses oreilles. Pouvait-il dire vrai ? Son père

avait voulu la noyer ? Que croire ?

Stanley se rua alors sur elle, l'agrippant de nouveau par la queue. La sirène se mit à frapper avec son extrémité fusionnée, mais en vain ; elle ne fit que ralentir et rendre Stanley encore plus furieux. Il la jeta au sol, hors du véhicule, son postérieur raclant le gravier. Le lac se trouvait sur leur gauche, à moins de vingt mètres, et l'homme la traina derrière lui, haletant, ignorant les cris de protestation de la beauté. Avec ses mains, ses ongles, Angie cherchait à agripper le sol, à se retenir, sans grand succès. Elle se retrouva avec de la terre humide, des herbes et une branche entre les doigts. L'odeur du lac l'atteignait, la végétation frémissait du spectacle macabre qui se déroulait dans ce lieu désert. Les cailloux au sol lui déchiraient le dos, les millions de grains de sable trempés roulaient sur sa peau.

Puis, le contact glacé. Son corps jeté comme une vulgaire marchandise avariée dans l'étendue sombre. La froideur lui coupa le souffle. Angela sentit le liquide qui l'entourait, cherchait à l'engloutir. Stanley la poussait vers les profondeurs, la suivant dans le lac. Son postérieur ne touchait plus le fond, elle se sentit soulevée par les flots et la poigne solide de son agresseur lui retenait la tête hors de l'eau. L'obscurité ambiante et la végétation les camouflaient trop bien. De toute façon, aucune voiture ne passait dans le coin à cette heure de la nuit.

C'était la première fois qu'Angela se baignait dans un vrai lac. Elle s'habitua rapidement à la froideur, même si son corps était parcouru de tremblements. Stanley la poussa vers le large et la suivit jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la poitrine. Son visage était un masque de cruauté. La jeune femme se sentit envahie d'une sérénité incongrue. Elle se soumettait à l'univers et son destin ne lui appartenait plus. En réalité, il ne lui avait jamais appartenu.

Le forain et la femme immobile, dans une position qui rappelait un baptême, se toisèrent. L'homme parla, visiblement incommodé par la température ambiante. Quelques gouttes de pluie s'abattirent autour d'eux, formant des ondes de choc circulaires.

— Tu vas mourir, ma câlce !

Stanley pleurait. Il faisait le deuil du seul métier qu'il connaissait,

de la fête foraine qu'il avait créée et entretenue depuis si longtemps. Il y avait mis tout son argent, toutes ses énergies. Son rêve s'écroulait et il devait blâmer quelqu'un. Cette nuit, ce serait Angie. Elle ne l'implora pas de l'épargner, n'offrit aucune excuse ou explication à son bourreau. Il était temps pour la brute de passer à l'action et elle le savait. Seuls les fous tentent de changer l'irréversible.

— MEURS !

Le forain tenait la chevelure rousse et il immergea la sirène sous la surface. Elle se débattit par réflexe, ses bras frappant le vide autour d'elle. La bouche fermée, elle tentait d'économiser le peu d'air emmagasiné dans ses poumons. Tout était si noir. Si froid. Mais doux et paisible, aussi. Un calme envoutant, intrigant, attirant. Angie pouvait vaguement voir la silhouette ondulante de l'homme qui cherchait à la noyer. Ses traits étaient brouillés par les impacts des gouttes d'eau percutant la surface. Elle se dit que c'était bien qu'il pleuve, que tout se termine ainsi. Les privations, les sévices, les viols, les mauvais traitements quotidiens. Henry allait lui manquer, mais peut-être se trouvait-il déjà dans l'au-delà ?

Angela quittait maintenant l'enfer.

La sirène cessa de se débattre, son corps se détendit, une certaine quiétude l'envahissait. Elle abaissa son regard vers le fond du lac, pas si profond, et crut y apercevoir des mouvements. Sa soudaine immobilité parut inciter le forain à relâcher la prise sur sa longue chevelure, croyant qu'elle avait rendu l'âme. Stanley parla, mais elle n'entendit que des borborygmes lointains. Il s'éloigna tandis qu'elle restait sous les eaux, lévitant dans l'étendue liquide. Le froid ne la dérangeait plus.

Devenait-elle une vraie sirène ?

Stanley sortit de l'eau et réintégra sa camionnette. Le forain croyait avoir tué la sirène. Peut-être avait-il raison ? Elle imaginait que son tourmenteur quittait les lieux.

Angela continua à scruter les profondeurs du lac, sachant fort bien que l'homme s'était tenu debout à cet endroit logiquement peu profond. Mais un phénomène étrange se produisit. Le fond sablonneux n'était plus. Un abysse se trouvait en dessous de son corps légèrement

agité par les faibles courants.

Plusieurs centaines de mètres la séparaient de ce qui ressemblait à un énorme château fait d'algues, avec une étoile de mer à son sommet. Des poissons, gardiens du royaume sous-marin, circulaient tout autour, en un éventail de couleurs plus magnifiques les unes que les autres. Était-ce la demeure d'un roi ? D'une reine aquatique ? La jeune femme influençable voulut s'en approcher, battit de son extrémité comme s'il s'agissait d'une véritable queue, en vain ; elle ne fit que s'épuiser. Nager ne lui venait pas naturellement. Son expérience aquatique se limitait à une cage de verre remplie d'une eau stagnante et puante.

En dessous d'elle, une énorme anguille zigzaguait dans la nuit océane, d'énormes algues cherchaient à grimper vers le firmament, comme des corps langoureux s'agitant au rythme d'une mélodie inaudible. Une large pieuvre mauve paraissait danser avec des chevaux de mer. Une raie manta glissait en soulevant des nuages de poussière. Angie était envoûtée, se demandant sérieusement si elle était déjà morte. Elle ne réalisa même pas que ces créatures vivaient dans les eaux salées de l'océan, et non dans les lacs de la Mauricie. Des silhouettes s'extirpèrent du château qui lui semblait petit en raison de la distance, mais qui devait être énorme. Ces choses nageaient, rapides et agiles.

Des formes humaines, avec des queues.

De vraies sirènes ? Ses sœurs ?

Excitée, Angie voulut crier, hurler, et se rendit compte d'un détail à la fois troublant et particulier. Elle pouvait respirer sous l'eau. Le liquide s'était engouffré dans sa bouche, son nez et ses poumons ; il circulait avec l'aisance de l'oxygène.

Un miracle. Elle vivait donc.

Angie rageait de ne pouvoir joindre ces silhouettes qui s'amusaient, tournant autour de la bâtisse tout en riant. Elle pouvait percevoir leur joie, leur allégresse. Une de ces apparitions attira tout particulièrement son attention. Parce qu'elle la reconnut. Il s'agissait de Christophe Boivin, son cowboy. Il chevauchait un cheval de mer fougueux, tout habillé de blanc, avec un large chapeau sur la tête. Il

lui fit un signe de la main et sa monture s'élança, ses nageoires battant à toute vitesse les fluides propulseurs. Angie voulait le rejoindre, se laisser emporter vers un autre monde, une autre réalité.

Du coin de l'œil, elle vit de la lumière, se retourna vers la source de cette distraction et aperçut, à la surface au-dessus d'elle, un point scintillant qui valsa jusqu'à s'éteindre, créant une onde de choc. Le phénomène se reproduisit comme des mouches à feu se déposant sur le lac. Intriguée, capable de remonter mais pas de s'enfoncer dans les semi-ténèbres sous elle, la jeune femme dut prendre une décision. Elle ne pouvait simplement pas rester là, à regarder ces choses sous-marines, intouchables, inatteignables. Les éclats lumineux éveillaient sa curiosité, puisqu'il s'agissait d'un très beau spectacle. Comme un feu d'artifice, ou une pluie de météorites.

Angie se laissa donc remonter, usant de ses bras qu'elle battait maladroitement. Dans sa lutte avec le forain, son chandail avait été arraché, ses seins libres pointaient vers sa destination. Le choc qui suivit fut imprévu, lorsqu'elle perça la surface. La chaleur de l'air ambiant et les nombreux bruits nocturnes de la nature la déstabilisèrent. Il lui fallut quelques secondes pour retrouver sa lucidité et se calmer.

Dans le stationnement, une jeune femme assise à même le sol rocailleux et sableux s'amusait à frotter des allumettes contre une petite boîte en bois pour ensuite les lancer sur le lac, où elles atterrissaient en s'éteignant. Voilà les mouches à feu, aperçues plus tôt. Le bruit de sa naissance aqueuse fit sursauter la gamine qui se leva, cherchant sur le lac la source de ce tumulte surprenant. Elle vit Angie émerger, se trainant tant bien que mal vers la rive, glissant sur le sol comme un lombric maladroit. La jeune femme se précipita dans les eaux afin de secourir Angie, la prenant sous les bras pour la tirer sur la rive et la coucher sur le dos. Elle avait du mal à respirer, à s'habituer à cet afflux soudain d'oxygène.

Les deux femmes se reconnurent. La sirène parla en premier.

— Solange ?

— Angie ?

Solange faisait partie de la fête foraine ambulante. On racontait

même qu'elle était la fille adoptive de Stanley. Selon les ragots, sa mère était morte lorsqu'elle avait deux ans, dans un accident de manège où elle avait été coupée en deux sous les regards horrifiés de la foule. Stanley avait gardé la petite, lui trouvant une occupation pas trop exigeante. Il ne s'occupait pas d'elle, ne lui parlait même pas. Elle vivait simplement parmi les forains, exécutant des tâches peu compliquées, et on la laissait tranquille.

— Dis-moi pas que c'est lui qui t'a fait ça, Angie ?

La sirène n'eut pas à répondre. Tout le monde connaissait la cruauté du forain, en particulier pour ses monstres. La jeune femme entoura Angie de ses bras afin de la réchauffer et de la réconforter.

— Je suis désolée. Vraiment désolée.

— Et Henry ? demanda Angela.

Solange se redressa, maintenant trempée.

— Je ne l'ai pas vu, avoua-t-elle. Il est peut-être encore au campement.

— Emmène-moi là-bas, implora Angie.

Solange hésita, son regard passant du lac à sa voiture garée dans l'espace cahoteux entre les arbres. Elle ne ressentait aucun amour pour son prétendu père, seulement de la pitié pour ceux qu'il torturait. Tenant le bras d'Angie, la fille du forain voulut la convaincre de ne pas retourner là-bas.

— Stanley a perdu son permis. Il est fou de rage. S'il voit que t'as survécu, il va te tuer. Tu devrais te sauver.

— Pour aller où ? questionna Angie, sachant trop bien qu'il n'existait aucune réponse valable.

Solange fut frappée par la pénible réalité d'Angie. La sirène n'avait aucune chance de passer incognito, son handicap ne ferait qu'attirer l'attention. Toute chance d'une vie normale n'était qu'une illusion. Solange débattit un court moment l'idée de s'en-fuir, laissant Angie dans le stationnement. Au lieu de cela, la fille du forain agrippa la sirène et lui fit passer un bras sur ses épaules, l'aidant à se déplacer. Les deux femmes se rendirent à la voiture, où Angie s'installa sur la banquette arrière, trempée et dégoulinante. Solange fit ensuite démarrer la vieille Honda et, les phares allumés, s'engagea sur la 159

en quittant le lac Roberge. La conductrice jetait de fréquents coups d'œil à sa passagère par le rétroviseur. Elle se décida à la questionner.

— Tu vas faire quoi ?

Angie réfléchissait. Elle voulait trouver Henry. Être certaine qu'il allait bien. Ensuite ? Le jeune homme, doté d'une intelligence pratique et intuitive, saurait quoi faire. Angie répondit, son corps parcouru de frissons.

— Je ne sais pas trop.

La conductrice émit un grognement, elle n'aimait pas trop la réponse. Solange connaissait le courroux de son possible géniteur. Il avait tenté de noyer la fausse sirène ; la revoir lui ferait sauter les plombs. Elles gardèrent toutefois le silence.

La distance à parcourir se fit rapidement. Des voitures quittaient le site du festival, les forains et autres employés s'affairaient à fermer boutique, à charger les camions.

Les phares de la voiture éclairèrent finalement la rue et la plaine où se trouvait le campement du cirque. Il ne restait plus grand monde, seulement trois caravanes occupaient l'espace. Celle d'Angie et Henry, de Stanley et aussi de la cuisinière. On avait délibérément laissé des tentes sur place, volant les véhicules qui ne serviraient plus et qui appartenaient au cirque. Des rebus jonchaient le sol, des stands encore debout témoignaient de la récente activité et fébrilité des festivaliers.

Solange immobilisa la voiture sur le terrain, sortit et s'approcha de la porte arrière du véhicule, qu'elle ouvrit. Angie lui désigna l'arrière de la caravane où elle logeait.

— Mon fauteuil.

La fille adoptive de Stanley hésita. Elle fit finalement ce qu'on lui demandait, revint le visage blême et les mains animées de tremblements. Solange mit en garde la sirène d'une voix faible.

— Tu ne devrais pas y aller.

— Il le faut.

Solange secoua la tête, insistante.

— Ne fais pas la folle. Tu peux même pas marcher. Tu peux rien faire pour lui.

Ces propos alarmèrent Angela. Que se passait-il dans la caravane ?

Pourquoi cet avertissement ?

— Aide-moi à sortir, ordonna Angie qui se redressa.

Solange s'exécuta, mais pas de bon cœur. Elle glissa la jeune femme de la banquette arrière au siège froid du fauteuil roulant. Elle toisa la sirène avec une certaine tendresse. Lui posant une main sur l'épaule, elle l'invita à nouveau.

— Viens avec moi. On va aller chez des amis. Tu vas être en sécurité.

— Pas sans Henry.

Un seul lampadaire éclairait le champ, les trois roulottes isolées créant des ombres sur la pelouse piétinée. Solange frappa la voiture, maugréant de dépit.

— Tête de cochon. Fais ce que tu veux, moi je m'en vais.

Elle patienta, peut-être avec l'espoir que la sirène change d'idée. Mais Angie s'activait déjà à faire avancer le fauteuil sur le terrain. Solange maugréa à nouveau, puis monta dans sa voiture. Elle quitta le stationnement en trombe, soulevant un petit nuage de poussière. Les phares arrière disparurent dans la nuit.

La pluie se mit à tomber, forte et drue. Les flots libérés ne dérangèrent pas Angie. Le froid la vitalisait, lui donnait l'énergie nécessaire pour franchir la distance menant à sa caravane.

Depuis la roulotte de la cuisinière, une silhouette attira son attention. Elle s'avavançait dans sa direction et Angie s'attendit à nouveau qu'on cherche à lui faire changer d'idée. Mais au lieu de cela, la vieille femme lui bloqua le chemin pour lui remettre une serviette. Intriguée, immobile, la sirène la prit et réalisa son poids. Il y avait quelque chose à l'intérieur. Déroulant le tissu, Angie exposa un revolver noir luisant. Elle pouvait apprécier l'impression de puissance que l'arme dégageait et comprendre les implications de son usage. Angie toisa la cuisinière, à la fois curieuse et touchée, qui lui parla.

— Je suis écœurée de voir comment ils vous traitent.

La jeune femme soupesa l'arme. La pluie la rendait luisante. Ses cheveux collaient à son front et Angie les dégagea d'un geste distrait. La vieille lança un regard mauvais vers la roulotte du couple et secoua la tête. Elle se retira sans un mot, retournant dans son logis. La jeune

femme jeta la serviette au sol, posa l'arme entre ses jambes et poussa son fauteuil droit devant elle. Le sol spongieux rendait sa progression difficile. Des bouteilles de bière, des articles venant de la roulotte, des livres, des couvertures, la porte d'une armoire et des vêtements jonchaient le sol. Stanley avait probablement tout saccagé dans un excès de colère.

Angie se trouvait à moins d'une dizaine de pas de la caravane lorsqu'elle entendit les gémissements. Les plaintes de douleur. Son sang se figea lorsqu'elle reconnut Henry. Paniquée, elle accéléra le rythme, le fauteuil s'enlisant dans la boue. La porte était entrouverte, le tapage de la pluie sur le toit en aluminium atténuait les autres sons. Angie n'eut d'autre choix que de faire basculer son fauteuil roulant. Elle tomba de côté sur la pelouse trempée. Elle avait gardé une main sur l'arme. Surtout, ne pas l'échapper. Elle rampa ensuite ; son regard fixait l'ouverture lumineuse, les plaintes l'atteignaient avec plus de force, de détresse. La sirène atteignit les marches boisées et grimpa sur ces dernières, déjà hors de souffle.

L'ascension terminée, elle poussa la porte entrouverte avec le canon de l'arme. Angie bénéficiait de l'effet de surprise. Ce qu'elle vit la paralysa momentanément. C'était un ignoble spectacle.

Henry était à quatre pattes, la tête baissée. Du sang dégouttait de son visage, créant une flaque sous lui. Son pantalon était enroulé à ses chevilles, dévoilant ses jambes blanchâtres et son postérieur velu, dressé vers un Stanley à genoux qui le pénétrait avec force. Les mouvements de bassin éveillaient les plaintes de son ami, dont les filets de bave se mélangeaient à l'hémoglobine au sol. Stanley le percutait avec violence, le pénétrant avec rage. L'intérieur de la roulotte était dévasté, complètement vandalisé. Sur le lit qu'Angela avait occupé, elle vit un petit tas d'excréments. D'autres bouteilles de bière vides gisaient au sol.

Stanley parla, essoufflé, gémissant d'effort et de plaisir sans se rendre compte qu'ils n'étaient plus tout seuls.

— J'avais te venir dans le cul pis sur tes hosties de pinces de crevettes. T'aimes ça, hein ? Je le sais que t'aimes ça.

L'horreur de ce spectacle infernal gifla Angie. Elle se secoua,

incapable d'entendre plus longtemps les gémissements de son ami. Au sol, dans l'entrée, la sirène leva son arme en direction de Stanley. Elle prenait un risque, n'ayant jamais utilisé un tel objet. Angie se concentra, le canon directement pointé vers le pervers. Son doigt sur la détente tremblait, l'eau lui coulait sur le visage et dégoulinait au sol. Dans son dos, un éclair illumina la plaine et le tonnerre résonna tout de suite après.

Angela enfonça la gâchette. Un nuage de fumée se libéra et le choc l'assourdit temporairement. Elle n'avait pas prévu le tumulte et encore moins le recul de l'arme, qui manqua la per-cuter au visage en se soulevant.

Stanley cessa de bouger. Henry releva la tête. Il y eut un moment d'immobilité, d'incertitude. Puis, le forain pivota la tête vers la porte, vers Angie, vers le canon chaud et fumant.

Il la toisa davantage avec curiosité que surprise.

— Toi ? fut tout ce qu'il trouva à dire.

Il recula ensuite d'un pas, libérant son membre souillé de l'orifice. Son pantalon abaissé aux genoux, il s'écroula, tombant de côté comme un arbre abattu. L'arrière de sa tête heurta le sol. Angie ne put voir où elle l'avait touché. Stanley râla et fut ensuite pris de spasmes ; une flaque apparaissait sous lui, le sang reflétant la lumière.

Stanley mourut ainsi, le sexe encore gonflé.

Angela vit alors le visage de son ami. Henry la regardait, honteux, brisé, humilié, souffrant. Des larmes coulaient sur ses joues, il tremblait. Il se laissa glisser au sol, ignorant l'hémoglobine dans laquelle il baignait. Il remonta promptement son pantalon rabaissé.

La jeune femme rampa vers le garçon homard pour l'étreindre, partageant ses sanglots et sa peine. Henry se laissa réconforter, ignorant sa nudité partielle.

L'important était d'être réunis à nouveau.

Il était évident que certaines blessures ne guériraient jamais.

Sur le sol froid de la caravane, le duo enlacé terminait de se vider de toutes leurs larmes trop longtemps accumulées. Angie n'osait parler, elle laissait à son copain le temps de se remettre. Henry se redressa enfin, quittant l'étau chaleureux qui l'avait réconforté. Il se leva, essuyant la morve et les larmes sur son visage. Haineux, il regarda le corps ensanglanté de l'homme horrible qui les avait terrorisés. Que ressentait-il ? Pas grand-chose, sinon de la peur. La crainte du futur.

Que deviendraient-ils, sans Stanley ? Sans la fête foraine ?

Angela rampa vers le lit, feignant d'ignorer la démarche difficile de son ami qui grimaçait. Il faisait toujours nuit, ils n'entendaient plus rien dehors, la porte entrouverte avait emporté depuis longtemps l'odeur de poudre. Ne subsistaient que celles du sang, du sperme et de la honte. Angie tremblait, encore trempée, et elle s'enroula dans les couvertures du lit d'Henry, les siennes étant maculées d'excréments. Elle réfléchissait. Ce fut son compagnon, d'une voix assurée, qui prit la décision.

— On doit partir.

Henry avait bien entendu raison. Les autres forains avaient fui, la ville se vidait des festivaliers, des campeurs, des commerçants ambulants. Le couple se trouvait en présence d'un cadavre. Même en cas de légitime défense, on ne manquerait pas de les questionner, leurs anomalies éveilleraient la méfiance des autorités. Ils deviendraient des curiosités et les médias les sacrifieraient au profit de quelques journaux vendus ou de meilleures cotes d'écoute.

— Pour aller où ? osa demander Angie, inquiète.

La sirène le toisait, se réchauffant sous les draps. Son expression désespérée la rendait étrangement encore plus belle. Henry fouilla la pièce sans répondre. Il ramassa quelques-uns de ses articles pour ensuite les jeter au sol. Le duo n'avait aucune possession digne de ce nom, que des babioles, des souvenirs sans importance.

On entendit une voiture s'approcher, le moteur grondant déchirant la nuit de son tumulte. Les deux monstres de foire s'immobilisèrent tandis que des phares balayaient le terrain et illuminaient la porte entrebâillée. Qui cela pouvait-il bien être ?

Henry s'approcha de l'arme au sol, la fixant d'abord avec dédain, méfiance, pour ensuite s'en emparer maladroitement. Il faut dire que l'engin n'avait pas été conçu pour être tenu par un individu sans doigts. Henry se plaça devant la jeune femme sur le lit, lui servant de bouclier. Une porte claqua, des pas s'approchèrent et gravirent les quelques marches boisées. Une silhouette se plaça dans l'ouverture.

La cuisinière les regardait avec détachement, s'attardant sur le corps au sol. Henry abaissa son arme tandis que la femme pénétrait à l'intérieur. Elle s'approcha du cadavre. Nancy travaillait pour Stanley depuis près de 30 ans. Elle avait occupé une multitude d'emplois pour terminer à la cuisine, sans trop de succès, mais avec un cœur généreux. Ronde, courte, surmontée d'un toupet d'une blancheur surprenante, elle parlait peu, passait ses temps libres à parcourir les terrains du carnaval et à observer les enfants, à leur offrir des friandises. On ne connaissait rien de son passé, de sa vie personnelle. On soupçonnait la stérilité et un désir frustré d'engendrer une progéniture.

Devant le corps, Nancy se pencha, se racla la gorge avec l'efficacité d'un ramoneur avec une cheminée, pour ensuite faire rouler dans sa bouche une substance chaude et visqueuse, qu'elle cracha sur le visage livide et inerte de ce patron cruel et pervers. Dès l'éviction de son jet poisseux, elle s'adressa directement au trépassé.

— Va en enfer !

Angie et Henry échangèrent un regard surpris. Nancy se recula ensuite, sifflant en plaçant ses doigts dans sa bouche. Ce devait être un signal, puisqu'ils entendirent des pas. La vieille leur parla.

— Il faut décamper. La police va venir. On a sûrement entendu le coup de feu.

Ce n'était pas seulement cela ; les combats de la soirée, l'interdiction du cirque de poursuivre ses activités, les citoyens témoins de la débandade du carnaval auraient tôt fait d'alerter les autorités. On imaginait une bande de gitans enivrés envahissant la ville comme une horde de zombies relâchés d'un laboratoire secret.

Gustave fit son entrée, tenant à la main un contenant d'essence de plusieurs litres qu'il transportait avec difficulté. Il le déposa sur le plancher, à bout de souffle. Le nain occupait le rôle d'assistant de la cuisinière après une longue carrière en tant que ventriloque, trapéziste, dompteur de lions et clown. Dans son nouveau rôle, il avait gagné beaucoup de poids, perdu ses cheveux et développé une personnalité bipolaire exaspérante. Il idolâtrait toutefois la femme qui l'avait pris sous son aile protectrice et serait prêt à tout pour elle. Nancy lui offrit un sourire d'encouragement et revint au duo désemparé, affichant un air de metteur en scène ou de prêtre devant son auditoire, froid et efficace. Elle avait la situation en main. Elle donna ses instructions :

— Henry, aide Angie à monter dans le camion. On s'occupe de la roulotte. Faut faire vite.

Le garçon homard jeta un coup d'œil vers Angie, qui haussa les épaules, pour ensuite la prendre dans ses bras et la soulever. Entretemps, Nancy et Gustave ouvraient le contenant d'essence. Le duo se retrouva dans l'air froid nocturne, puis dans l'habitacle de la camionnette flambant neuve de Stanley, découvrant aussi que le fauteuil roulant d'Angie se trouvait déjà à l'arrière. La cuisinière avait pensé à tout.

Ils patientèrent, la porte entrouverte leur donnant la chance de voir ce qui se tramait. Gustave souleva le réservoir d'essence avec difficulté pour en verser le contenu dans la pièce, s'attardant sur le corps du sadique. Nancy supervisait en silence, les mains sur les hanches. Elle portait une robe longue et une veste de laine sans le moindre souci relatif à l'apparence. Les couleurs dénotaient, les styles se mélangeaient.

Henry et Angela, sur la banquette arrière, se tenaient la main et la pince. Depuis longtemps ils avaient appris à accepter les « anomalies » de l'autre. La chaleur diffuse dans le camion fit un grand bien à la jeune femme ; elle aurait tant aimé avoir des vêtements secs et non ces draps trempés.

Lorsqu'ils eurent terminé leur besoin, le nain et la vieille descendirent les marches menant à la roulotte. Gustave sortit un briquet, qu'il alluma pour le lancer à l'intérieur. Angie tressaillit en voyant l'explosion de flammes engorgeant l'intérieur où elle avait vécu toute sa vie, son enfance et son adolescence envolées avec la fumée naissante.

Nancy prit le volant, son compagnon grim pant à l'avant en haletant. Ils démarrèrent ensuite en trombe, soulevant des mottes de pelouse qui virevoltèrent dans leur sillage. La camionnette quitta le champ et s'engagea dans le cœur de la ville, presque déserte, sinon quelques fêtards isolés. Ils rejoignirent bientôt la 55 en direction de Shawinigan. Il était deux heures du matin.

Angela versa une larme dans l'obscurité, tandis que Nancy allumait la radio. Une vieille chanson de Johanne Blouin¹ envahissait l'habitable, avec son rythme lent et ses paroles tristes. La sirène se retourna afin de voir les lumières de la cité disparaître dans le néant de la nuit.

Malgré sa libération de cet homme fou, Angie se sentait perdue. Elle n'avait connu que le carnaval, les représentations, les sévices. Comment vivre sans tout cela ? Que feraient-ils ?

Même les victimes peuvent éprouver la peur face au retour à la normalité.

Parce que cette normalité peut s'avérer inquiétante, en particulier pour ceux qui ne l'ont jamais connue.

Henry s'endormit, et sa tête retomba sur l'épaule de la jeune femme.

1. Johanne Blouin (née le 19 septembre 1955, à Saint-Hyacinthe) est une chanteuse québécoise.

Le juge Normand Rousseau immobilisa sa voiture sur la pelouse, prit le temps de s'allumer une cigarette et de contempler la scène devant lui. Il grimaçait à chaque mouvement, ses côtes endolories et son visage en feu. Ces maudits forains ne l'avaient pas ménagé, l'autre soir. À 58 ans, c'était la première fois qu'il faisait l'expérience d'un nez cassé, et il ne l'appréciait pas du tout.

Il termina sa clope, qu'il jeta négligemment au sol, puis entreprit de sortir du véhicule. Son dos et son entrejambe étaient couverts de sueur, son ventre touchait le volant, même en conduisant. Il ne s'en faisait pas trop ; manger, forniquer, boire et fumer étaient ses passions et en tant que juge, il recevait un très bon salaire, ainsi que certains autres avantages plus ou moins légaux. Sa femme Isabelle travaillait aussi, comptable respectée de Trois-Rivières, leur conférant une situation financière enviable.

Le juge maugréa en prévision du trajet à faire à pied, une bonne vingtaine de mètres. Deux camions de pompiers occupaient le site du campement, ainsi qu'une voiture de la Sûreté du Québec. Les gyrophares illuminaient la nuit qui s'estompait, les reflets colorés attiraient les curieux qui demeuraient respectueusement à l'écart. Essoufflé, le juge atteignit le site où se tenait la roulotte calcinée, dont il ne restait plus grand-chose. Un homme vint à sa rencontre.

— Monsieur le juge ?

Ce dernier s'immobilisa, tirant un mouchoir de la poche de son pantalon pour s'essuyer le front. L'homme qui se plaça à côté du magistrat faisait la trentaine, assez mince, les cheveux noirs et le teint bronzé. Il portait son uniforme de la Sûreté du Québec, où il était un

simple patrouilleur. Ambitieux, il servait les intérêts du juge tout aussi bien que les siens. Les deux hommes travaillaient ensemble et s'aidaient mutuellement. Ils observaient les pompiers qui ramassaient leur équipement.

— Et puis, PL ?

PL Simard paraissait frais et dispo, rasé de près, l'uniforme repassé. Fin limier, il donnait l'impression de toujours être prêt pour passer à l'action. Le policier prit la parole.

— Un incendie criminel. Il y a des traces d'accélérant. On a retrouvé les restes d'un bidon d'essence.

Une ambulance arriva, silencieuse et sombre, se garant tout près d'un camion de pompier. Les ambulanciers saluèrent le duo ; tout le monde se connaissait dans une aussi petite ville.

— On a retrouvé des corps ? demanda le juge.

— Un seul, répondit PL. Calciné. Un homme. Faudra faire des tests pour trouver la véritable cause du décès. Et aussi pour confirmer son identité.

Le juge n'en était pas à sa première visite sur le site de la fête foraine. Il n'en dirait rien, c'était son secret. Normand pouvait admettre, sans aucun doute, que ce moment avec la fille poisson était la meilleure baise de toute sa vie. Sa beauté l'ensorcelait. Son corps, du moins le haut de son corps, lui donnait des frissons et sa queue le forçait à commettre des actes impensables. Depuis cette nuit, il ne pensait qu'à ce moment, à cette étreinte, à cette explosion de jouissance dans son entrejambe. PL poursuivit, ignorant les joues rougies de son patron.

— Selon un des forains retrouvés, deux monstres de foire vivaient dans la roulotte. Il est possible que le mort soit celui qu'on m'a décrit en tant que garçon homard. Ou le patron du cirque.

— Pourquoi le patron ? demanda le juge en haussant un sourcil.

Le policier se racla la gorge, légèrement mal à l'aise. C'était lui qui avait averti l'individu que son permis était révoqué, que le carnaval perdait le droit de pratiquer au Québec. Il se souvenait de l'individu dévasté, de sa colère, de son ivresse.

— On a tout fait pour le joindre, mais il manque à l'appel. Des

témoins nous ont dit qu'il était ivre et belligérant. Son camion est aussi manquant.

Le magistrat en fut soulagé. Il voulait revoir la sirène. Pas pour la questionner, encore moins pour l'arrêter. Ce qu'il voulait était beaucoup plus sombre, plus intime, plus pervers. S'il avait été chez lui, il se serait masturbé. Le souvenir de ses ébats avec la jeune fille le troublait. Normand baissa le ton :

— Écoute, PL. Je veux que tu trouves la sirène. Prends quelques gars avec toi. Pas obligé de porter ton uniforme. Prends quelques jours de congé et ramène-les-moi.

Le policier comprit deux choses. D'abord, cette mission devait se faire discrètement. Ensuite, il connaissait la générosité de Rousseau et savait trop bien qu'il se remplirait les poches s'il accomplissait sa volonté. PL prit quelques secondes pour réfléchir, il faisait déjà l'inventaire des hommes qu'il enrôlerait. Avec un sourire, il répondit :

— Bien sûr. Quelque chose en particulier ?

— Oui. La sirène. Il ne faut pas lui faire de mal. Les autres, je m'en fous. Je ferai mon possible pour couvrir vos arrières. Ne faites pas trop de dégâts.

Un pompier vint vers eux et mit fin à leur discussion. Le juge nourrissait ses obsessions sans honte. Riche, il pouvait se payer le luxe de cette petite garce. Tenant son casque et son visage ruisselant de sueur, le pompier salua les deux hommes de loi.

— Monsieur le juge, PL.

L'agent de la Sûreté répondit, le juge se contenta de hocher la tête.

— Alexandre, comment vas-tu ?

— Je peux pas me plaindre.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ?

L'homme encore vêtu de sa pesante combinaison se retourna afin d'observer la scène. Il se gratta le menton.

— Ce sera à confirmer, mais un des ambulanciers a trouvé une cartouche au sol. L'individu est peut-être décédé avant l'incendie. On n'a pas encore retrouvé l'arme.

— Intéressant, avoua PL, qui prenait en notes les informations.

Le juge se racla la gorge, sortant de sa poche de pantalon un

mouchoir qu'il utilisa pour s'essuyer le visage. Il parla ensuite, de sa voix sourde et autoritaire.

— S'il s'agit d'un meurtre, il va falloir trouver ceux qui ont fait cela. PL, je vais entrer en contact avec vos supérieurs.

— Oui, Monsieur.

Le pompier les salua afin de retourner à sa besogne, laissant les deux individus en retrait. Tous les membres du corps policier, ambulancier et les pompiers savaient que les deux hommes magouillaient ensemble. On gardait le silence, on les respectait.

Le policier vit le juge s'allumer une cigarette. Il connaissait suffisamment l'homme pour savoir que leur entretien était terminé. Normand ne fumait jamais lorsqu'il parlait ou s'entretenait avec quelqu'un. Fumer était son moyen de se calmer, d'activer ses neurones.

Tandis que l'agent de la SQ retournait discuter avec les pompiers et les ambulanciers qui emballaient le corps, le juge retournait à sa voiture. Retrouver la jeune femme devenait sa priorité.

Depuis leur rencontre, l'odeur même du poisson lui donnait envie de baiser et il s'était rabaissé à se masturber sur un filet de saumon, le contact humide et écailleux de la bête marine lui procurant un certain plaisir. Il avait éjaculé avec la tranche de fruit de mer enroulée autour de son membre gonflé. Il n'en avait pas mangé ce soir-là, observant sa femme dévorer sa portion sans se douter de la sauce spéciale qui maculait son met fumant.

Le magistrat voulait enfermer la jeune femme dans son chalet, que sa femme ne visitait jamais, ayant horreur de la nature. Elle préférait les salons de coiffure et autres endroits du genre, en particulier le IGA de grand-mère où travaillait le jeune Langlois, qui la sautait.

Au chalet, il aurait toute l'intimité souhaitée pour profiter de cette belle jeune femme. Elle ne serait pas la première ni la dernière prisonnière dans son chalet isolé.

Le soleil se levait au loin, illuminant la cime des arbres, colorant les nuages de plus en plus rares. Ce serait une très belle journée.

La troupe débarqua au motel « *Chez Ginette* » de Shawinigan moins d'une heure après leur fuite. Le motel était niché entre plusieurs immeubles et sur une rue secondaire peu fréquentée. Le stationnement désert témoignait de la tranquillité du lieu. Nancy se chargea de se rendre au bureau de location, elle attirait moins l'attention que le reste de la bande. Ils se retrouvèrent avec une petite chambre qui puait la cigarette, au tapis troué par de multiples mégots, munie de rideaux jaunis et de deux grands lits aux couvertures à la propreté douteuse. La cuisinière laissa Angela, Henry et Gustave sur place afin de se débarrasser du camion de Stanley.

Elle revint une heure plus tard. Les deux hommes dormaient sur un des lits, récupérant de la longue nuit. Angela, elle, n'arrivait pas à fermer l'œil. Elle avait si peur, ne connaissait rien de la vie hors du cirque, craignait pour leur futur. Nancy se dévêtit complètement, glissa ensuite son vieux corps aux côtés de la sirène sous les couvertures.

— Tu ne dors pas ? demanda la cuisinière.

— Non.

Nancy observait Angela. Elles avaient eu très peu de contacts durant leur vie avec la fête foraine. Cela n'empêcha pas l'aînée de se blottir contre sa cadette ; sa peau flasque et froide donna des frissons à la sirène. Il n'y avait rien de sexuel dans cet acte ; simple tendresse dont seules les femmes sont capables. Le jour au-dehors servait d'obstacle au sommeil, la clarté filtrait par les rideaux trop minces. Nancy questionna sa compagne de lit.

— Tu as passé toute ta vie avec les Troubadours ?

— Oui, répondit Angie avec un frisson lui parcourant le corps.

Le spectacle ambulante était toute sa vie, de son premier souvenir à ce moment où le corps de son patron brûlait dans la caravane. La cuisinière reprit :

— J'ai connu le monde extérieur, avant de rejoindre la troupe.

La fausse sirène se retourna vers sa nouvelle amie, réajustant leur étreinte. La queue ne semblait pas déranger Nancy, que jambes touchaient. Il y eut une pause, puis la cuisinière parla à nouveau.

— J'ai rejoint Stanley et sa bande il y a 30 ans. Il venait tout juste de former le cirque. Il était bien différent en ces temps-là. Jeune, sobre, gentil et ambitieux. Pour tout te dire, je suis tombée amoureuse de lui. Il était si beau et agile... Le « maître du trapèze » était son surnom.

Angie n'en croyait pas ses oreilles. Elle ne connaissait rien du passé de son tourmenteur. Elle retenait presque sa respiration, attentive. Gustave ronflait bruyamment et Henry leur tournait le dos. La cuisinière continua à livrer ses souvenirs.

— Nous avons vécu une belle histoire d'amour. Nous avons voyagé à travers tout le continent. Les choses allaient bien. Du moins, jusqu'à sa blessure. Je m'en souviendrai toujours. Devant une salle comble, il est tombé du haut d'un mat, lors d'un numéro d'acrobatie. Il a rebondi sur le filet de protection qui s'est mystérieusement déchiré. C'était inévitable, en retombant il est passé au travers. Tout le monde a entendu le son sourd de l'impact sur le sol.

Nancy ferma les yeux. Comme elle tremblait, Angie resserra son étreinte. Enroulées dans les couvertures, elles se réchauffaient. Il y avait une certaine tristesse dans la voix de la nourricière, un échantillon de nostalgie et de regret.

— Nous devons nous marier. Mais Stanley est resté à l'hôpital durant quatre semaines. Il s'était cassé une jambe, disloqué la hanche, l'épaule et brisé quelques côtes. Pour la douleur, on lui a offert des comprimés d'Oxycodone. Il a vite développé une dépendance.

Angie l'avait souvent vu avaler des pilules, qu'il noyait en plus dans l'alcool. Elle comprenait mieux maintenant.

On entendit un chat hurler dehors, une portière de voiture qui

claque et des rires lointains. Puis Nancy reprit avec un ton chargé de colère :

— Lorsqu'il est revenu au cirque, tout a changé. Il ne pouvait plus remonter sur les trapèzes et cela le frustrait. Il buvait, prenait ses comprimés, enchaînait les docteurs faciles à convaincre pour de nouvelles ordonnances en échange de liasses de billets. En particulier parce qu'on allait de villes en villes. Il y avait toujours un docteur quelque part qui lui donnait ce qu'il voulait.

Nancy se retourna, dos à la sirène. La chaleur se diffusait finalement dans la couche. Elle frémit et poursuivit la triste narration de son histoire.

— Nous sommes devenus de simples amis. Il n'y avait plus rien entre nous. Je suis toutefois restée, parce que j'avais tout abandonné. Cela fait 30 ans que je roule ma bosse ainsi. Il y a longtemps que je n'aime plus cet homme. Longtemps que j'ai appris à le détester. Longtemps que je rêve de le voir mourir.

— Je suis désolée, annonça sincèrement Angie, serrant la dame plus âgée dans ses bras pour la réconforter.

La cuisinière eut un petit rire nerveux, peut-être pour dissimuler la douleur et refouler les larmes. Elle tourna la tête pour s'adresser à la jeune femme.

— C'est moi qui suis désolée, ma petite. Je n'ai rien fait pour t'aider durant toutes ces années.

— Vous le faites maintenant.

Henry s'éveilla, se redressa dans le lit. Il regarda autour de lui comme s'il émergeait d'un rêve particulièrement mouvementé. Il sourit à sa copine, se calma aussitôt. Angie questionna son aînée.

— Pourquoi nous aider ?

La femme expira bruyamment.

— Vous ne méritez pas cette vie.

Le garçon homard prit la parole.

— Et maintenant, on fait quoi ?

Sur ces entrefaites, Gustave s'éveilla aussi. La voix de son compagnon de lit l'avait forcé à abandonner la paisible vallée des songes. L'attention de tous se dirigeait sur Nancy, qui par conséquent

était devenue leur matriarche. Leur guide.

L'ainée parut apprécier l'intérêt général autour d'elle et partagea avec eux ce qu'elle pensait.

— Avant de mettre le feu à votre caravane, je me suis rendue à celle de Stanley. J'ai pris tout l'argent que j'ai trouvé et ses clés de camion. On a assez de cash pour survivre un bon moment, mais il faudra trouver un endroit où se cacher. J'ai bien peur que la police nous cherche. Je n'ai pas encore trouvé où on pourrait se terrer.

— La police ? interrogea Angie avec crainte.

Nancy répondit avec hésitation, ne voulant pas effrayer la gamine.

— Ils vont trouver le corps de Stanley...

Elle observa les occupants de la chambre à tour de rôle, avant de poursuivre :

— J'imagine qu'ils vont conclure à un meurtre et tenter de trouver un ou des coupables.

La sirène paraissait horrifiée. Gesticulant comme pour ajouter de l'emphase à ses propos, elle fixa Nancy tout en déversant son incompréhension.

— Pourquoi ils nous suspecteraient ?

Gustave répondit.

— Un nain, l'ex-femme du défunt, un garçon homard et une sirène. C'est pas suffisant pour attirer l'attention et devenir suspects ? Au pire, ils vont vouloir nous questionner.

La voix sourde et inquiète d'Henry emplit la pièce, tandis qu'il toisait la cuisinière.

— Alors le plan, c'est juste de s'enfuir ? Pour aller où ?

Henry regretta aussitôt sa remarque et tenta d'ajuster le tir.

— Je m'excuse. La peur me fait paniquer.

Nancy lui sourit, acceptant ses excuses.

Angie toucha sa queue, cette extrémité embarrassante et handicapante... Sans cela, elle aurait pu accomplir tant de choses. Stanley lui avait souvent fait peur en mentionnant que la communauté scientifique se ferait un plaisir de la disséquer vivante, la torturant afin de découvrir le secret de sa survie. Elle ne verrait plus jamais le soleil et Henry trouverait la mort dans un laboratoire. Ses organes

internes seraient gardés dans des boccas dispersés dans les grands musées. Il avait réussi à la terrifier. Est-ce que cette option ne serait pas préférable au cirque ? Est-ce que changer un mal pour un autre mal en fait une solution désirable ? Sûrement pas.

Comment trouver un travail ? Vivre dans un appartement ? Faire ses courses ? Elle était handicapée, serait à la merci des autres pour le reste de sa vie. En bougeant son extrémité anormale, refoulant l'envie de la frapper avec ses poings, elle parla :

— Sans cette maudite queue, on passerait plus facilement inaperçus.

Gustave prit ensuite la parole, sa voix sourde étrangement forte pour un si petit homme :

— J'ai peut-être une idée !

Tous se retournèrent vers lui. Son silence depuis le début de leur fuite l'avait rendu presque invisible.

— Je devrais peut-être vous parler du Palais des nains.

Dans la semi-pénombre de la chambre de motel, Gustave avait conservé sa position couchée. Tous l'écoutaient religieusement. La cuisinière, malgré leur longue association, n'avait jamais entendu parler de cet endroit. Henry se récura difficilement le nez avec l'une de ses pinces, tandis qu'Angie réchauffait toujours la cuisinière blottie contre elle. Gustave attendit le silence complet avant de livrer son savoir.

— Il y a bien des années, je suis tombé amoureux d'une femme nommée Claudia. Une naine. Elle se produisait tous les samedis soirs au bar de danseuses de L'Oréal. Son spectacle incorporait à la fois des serpents, des bouteilles de bières vides et un balai. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et aussi intrigant de toute ma vie. C'était d'une beauté... sauvage.

Il revivait librement ses souvenirs et son visage s'illuminait d'un plaisir indéniable, tandis qu'un filet de lumière en dessinait les traits ronds.

— Il m'a fallu deux mois pour la convaincre de prendre un verre avec moi. Elle me disait ne pas fréquenter de nains. Elle préférait les hommes normaux, qui, croyez-le ou non, faisaient la queue pour l'inviter.

Une ambulance tapageuse fila dans la nuit, interrompant momentanément le dialogue, son chant presque animalier faisait penser à un loup hurlant à la lune. Au retour du silence, la voix du petit homme emplissait la chambre avec gravité.

— Mes efforts portèrent fruit. Il me fallut un autre mois après notre premier rendez-vous pour la séduire. Une des plus belles périodes de

ma vie. Je l'ai même convaincue de laisser tomber la danse exotique. Elle m'a rejoint dans le cirque où je travaillais dans le temps, nous formions un couple de jongleurs et nous assistions le magicien dans ses tours. Bien entendu, j'ignorais à l'époque que ma belle Claudia finirait par s'éloigner de moi pour s'amuser avec la baguette magique de l'illusionniste.

Angela compatissait avec la douleur visible du nain. Elle sentit Nancy se dresser sur un coude afin de regarder son compagnon. Gustave poursuivit, sa voix perdant un peu de son assurance. Nul doute qu'il était encore amoureux de cette femme.

— Pour en venir au lien entre mon histoire et notre fuite, j'ai appris de Claudia qu'elle n'avait pas toujours été une naine.

La surprise effaça toute trace de somnolence qui pouvait leur rester. Ces paroles choquantes, improbables, les secouèrent comme un pot de café ingurgité au matin. Gustave en profita pour se redresser en position assise, ramasser son sac à dos tout près du lit et en sortir une bouteille dont il retira le bouchon. Levant le contenant de Whiskey, il fit un vœu.

— À Claudia et toutes les autres qui peuplent nos nuits, nos rêves et nos cauchemars.

Tous restèrent muets après ces paroles. Nancy pensait à son Stanley d'antan, avant son accident. Henry, discrètement, pensait à sa compagne de caravane, à leurs étreintes, leurs rires, leurs bons moments. Angie était pour lui plus qu'une amie, il l'aimait de tout son cœur. La jeune sirène, quant à elle, revoyait le beau Christophe Boivin, son cowboy champion de rodéo, son chapeau dissimulant à peine les traits virils de son visage bronzé, son corps athlétique, son sourire parfait et ses dents blanches.

Gustave prit une gorgée et grimaça, avant de passer la bouteille à Henry, qui hésita. Sous les encouragements du nain, il en prit une lampée et faillit la recracher, l'alcool lui brûla la bouche et l'estomac. La bouteille atteignit Nancy qui en prit une longue rasade, habituée à ce genre de breuvage. Angie refusa d'y toucher. Gustave reprit son histoire.

— Selon Claudia, il existe un endroit nommé « le Palais des nains »

à Montréal. C'est un endroit magique où vit une famille de petite taille. Elle m'a expliqué que leur spécialité, c'est la chirurgie plastique. Ils opèrent dans l'anonymat, sans devoir suivre les conventions et restrictions médicales et légales de la société.

Henry se frottait le menton, perplexe, écoutant le nain et son histoire à dormir debout.

— Claudia avait commencé une carrière de danseuse, sans trop de succès. De belles filles, il y en avait des tonnes. Il lui fallait trouver un moyen de se démarquer des autres. C'est un client qui lui a donné l'idée. Son fantasme était de faire l'amour avec une naine. À cette époque, il y en avait très peu sur le circuit des bars de danseuses. Ayant entendu parler du Palais des nains par un autre client, elle s'y est rendue et a demandé qu'on la rapetisse. Elle ne voulait plus être grande et normale.

L'alcool circulait librement entre les trois buveurs. Tous étaient captivés par les paroles de Gustave qui ne fit une pose que pour boire à nouveau.

— Je ne connais pas tous les détails, elle en parlait peu, mais lors de son retour de cet endroit, elle était devenue une naine. Sa carrière en a grandement profité.

Angie s'humecta les lèvres, avant de le questionner.

— Tu crois à son histoire ?

— Ben oui. Pourquoi m'aurait-elle menti ?

Henry se découvrait un talent pour la consommation du liquide empoisonné et brûlant. Ce fut à son tour de parler. Les deux êtres aux extrémités déformées s'étaient assis sur leurs lits.

— Ça se peut pas, c'est n'importe quoi...

— Tu as le droit de ne pas y croire, mais moi, oui.

— Pourquoi tu nous racontes cette histoire-là ? C'est quoi le rapport ?

Gustave baissa les yeux un moment, embarrassé, sa voix maintenant à peine audible.

— Je me suis dit que, peut-être, Angela voudrait devenir normale.

— Angela est ben correcte comme elle est ! cria presque Henry.

Nancy se redressa à son tour, dévoilant sa poitrine flasque et ses

mamelons qui pointaient vers eux. Gustave toisa le garçon homard et lui demanda :

— Tu ne crois pas qu'elle aimerait avoir des jambes ? Réveille-toi, Henry...

Nancy leva la main afin de les faire taire. Elle se retourna vers la jeune femme pour s'adresser à tous.

— Assez ! C'est à elle de décider.

— Ben voyons Nancy, tu ne vas pas croire cette histoire de fous, s'exclama Henry en secouant la tête.

Angie demeurait pensive. Combien de fois, enfermée dans sa cage de verre nauséabonde et humide, avait-elle envié la normalité de ces bipèdes pervers payant quelques dollars afin de la contempler ? Tant de gens défilaient devant elle, la rendant jalouse de leur capacité à se déplacer sans fauteuil roulant. L'injustice de mère Nature l'avait fait naître ainsi, sa tristesse grandissait avec les jours, les semaines et les années. Elle vendrait son âme au diable pour une paire de jambes. Marcher était un rêve !

Elle leva le regard vers Gustave, qui la fixait silencieusement, et lui révéla ses intentions.

— Je veux aller à ce Palais des nains. Je n'ai rien à perdre.

Henry soupira, voulut parler, mais un son l'en empêcha. Tous pivotèrent vers la petite fenêtre de la chambre aux rideaux puants. Un frottement contre la porte boisée s'était fait entendre.

Quelqu'un se trouvait dehors, devant leur chambre.



PL Simard, simplement vêtu d'un jean et d'une chemise à manches courtes, se tenait devant la porte du motel. Il s'assura que son arme luisante et froide était bien chargée. Derrière lui, le gros Morel et Mathieu la Fouine faisaient le guet. Ses deux complices avaient l'habitude de ces missions illégales. Des services rendus au policier et au juge qui seraient très bien rémunérés. L'argent coulait à flots entre le magistrat et les hommes de main. Morel travaillait dans une usine de transformation du bois, à Laval ; sa taille impressionnante et son

physique de lutteur professionnel intimidaient les adversaires. Depuis son enfance, il rêvait d'ailleurs de monter sur l'arène, comme son idole Jacques Rougeau², et il se promettait un jour de tenter sa chance.

La Fouine, quant à lui, adorait tout ce qui impliquait cruauté, torture, combat et provocation. Il était sadique, une analyse poussée de son existence serait suffisante pour convaincre un spécialiste que l'homme avait le profil d'un tueur en série. Sans emploi officiel et permanent, il effectuait de petits travaux pour divers clients. Connue dans les milieux undergrounds, on l'engageait comme percepteur de dettes, courrier de marchandises illégales et pour compliquer la vie de certains ennemis indésirables. Son imagination et son manque de remords faisaient de lui un être dangereux.

Les deux voitures du trio bloquaient l'entrée du stationnement du motel. Le patron avait été tenu au silence, le badge du policier et un billet de cent dollars l'avaient convaincu d'aller se recoucher. On lui promettait de ne pas faire de grabuge.

Après sa rencontre avec le juge, PL s'était rendu au poste de police afin de s'y enfermer dans son bureau. Il devait établir un plan pour retrouver cette sirène. Grâce aux banques de données accessibles depuis son poste de travail, il avait passé au peigne fin la vie de Stanley Cooper, ce qui lui permit de trouver un indice exploitable. Il n'était pas dupe, son expérience l'empêchait de croire que sa mort était un simple accident. La cartouche, l'essence utilisée afin d'accélérer le brasier, l'annonce de la perte de son permis quelques heures plus tôt ; tout pointait vers le meurtre. Pourquoi pas un suicide ? Les mecs comme Stanley ne se tuent pas, ils sont trop méprisables pour rendre un tel service à l'humanité. Il s'agissait d'un règlement de compte.

Les deux bêtes de cirque avaient disparu et cela en faisait des suspects. Il devait les trouver avant que d'autres policiers ne le fassent. L'ordinateur lui apprit, grâce au permis de conduire et aux preuves d'assurance automobile, que Stanley possédait une camionnette récemment acquise. Les paiements mensuels du véhicule étaient versés à une banque américaine, dont il ne tirerait aucune information. Ce qui l'intéressait venait de la marque de cet achat dispendieux. General

Motors. On pouvait supposer que le véhicule était équipé du service *OnStar*, que plusieurs concessionnaires offraient gratuitement aux nouveaux acheteurs, du moins durant les premières années. Ce service à la fine pointe de la technologie permettait de retracer un véhicule grâce à un système de positionnement par satellite.

PL contacta le juge afin de lui faire part de sa découverte ; son patron lui promit un mandat pour contacter la compagnie du service en question. Vingt minutes plus tard, on lui remettait une liste de coordonnées très courtes pour le camion du forain. En temps normal, une telle requête prenait des semaines. Le juge devait avoir usé de ses contacts pour permettre un résultat aussi rapide. Le véhicule se déplaçait peu depuis qu'il se trouvait à Saint-Tite. À l'aide de Google, le policier compara les coordonnées avec une carte de la région. Il trouva le terrain de la foire, puis suivit le véhicule lors de son plus récent trajet. Ce dernier datait d'après la mort de Stanley. Le camion avait fait deux arrêts, un sur la rue Delorme et l'autre dans le parc industriel de GrandMère. Il s'y trouvait toujours. PL supposa qu'il s'agissait de l'en-droit où il avait été abandonné. Avec un peu de recherche, il découvrit que le site du premier arrêt correspondait avec l'adresse d'un motel. De là, facile de conclure que les fuyards s'y réfugiaient.

Avant de quitter le poste de police, il utilisa son cellulaire afin de contacter ses deux complices, trop heureux de pouvoir se remplir les poches et s'amuser. Il leur suggéra de s'armer, puis de le rejoindre tout près du motel.

Simard était habitué aux caprices du juge, dont la personnalité obsessionnelle le rendait très dangereux. Certaines disparitions et enquêtes devenues froides étaient directement liées aux agissements de PL, sous les ordres du magistrat sexuellement pervers. Certains corps de jeunes femmes particulièrement belles reposaient au fond de plusieurs lacs de la Mauricie, jetés là par les hommes de main. Son patron était comme un gamin, il brisait souvent ses nouveaux jouets. Ce qui ne manquerait pas d'arriver avec cette femme poisson qu'il convoitait aujourd'hui.

Le trio se déploya en silence devant la porte du motel numéro 4. Le

stationnement était désert, la nuit tirait à sa fin, mais l'obscurité leur permettait quand même de bénéficier d'un couvert appréciable. PL leva la main avec trois doigts dressés afin de donner le compte à rebours et ensuite se déplacer de côté. Morel abaissa son arme, prêt à défoncer l'obstacle d'un coup d'épaule. Tous prirent une grande respiration. Lorsque PL abaissa son troisième doigt, le gros gaillard se jeta de toutes ses forces sur la porte.

Comme un bélier du Moyen Âge percutant l'entrée d'un château attaqué en plein siège, l'homme arracha la porte de ses gonds, provoquant une pluie d'éclats de bois. Le peu de résistance lui fit perdre pied, il entra dans la pièce pour tomber au sol, glissant sur des débris épars. Il s'abattit lourdement, son menton buta contre le plancher. Le policier et la Fouine se jetèrent à sa suite, armes levées.



Henry fut le premier debout. Il se dirigea vers la fenêtre par laquelle on pouvait voir le trottoir devant leur repaire. Il bougea le rideau et aperçut un homme seul qui patientait, avec un sac à la main. L'individu n'avait pas l'air menaçant, ne donnait vraiment pas l'impression d'appartenir à la police. En fait, il ressemblait à un jeune travaillant dans une boutique de vente d'ordinateurs, les doigts sur le clavier et l'écran se reflétant sur son visage couvert d'acné. Un véritable *geek*. Nancy sortit néanmoins un des revolvers de son sac.

Le jeune homme frappa à la porte, les faisant tous sursauter. Ils se concertèrent du regard, incertains sur la marche à suivre, et ce fut Gustave qui prit la décision.

— Ouvrons, on n'a rien à perdre.

Nancy se couvrit avec le drap, dissimulant sa nudité, tandis qu'Angie s'assurait que son chandail soit bien en place et sa queue invisible. La cuisinière tenait la porte en joue et Henry ouvrit enfin. Le garçon devant eux avait à peine une vingtaine d'années. Les yeux grands ouverts, il observa à tour de rôle les membres de la troupe, tandis que l'air frais s'engouffrait pour les faire frissonner. Le nouveau venu semblait incapable de parler, sac brun à la main, le regard rivé

sur Angie qui en res-sentit un malaise.

— Oui ? On peut vous aider ? l'interrogea Henry.

Le stationnement derrière lui était vide, le lampadaire diffusait une lumière vacillante. Un chat hurlait, au loin, faisant la cour, se battant probablement pour sa belle. Le nouveau venu daigna enfin regarder Henry.

— Je peux entrer ? C'est important !

Le regard de l'intellectuel avait, sans équivoque, repris la direction de la jeune femme aux cheveux roux. Henry se retourna afin de consulter ses compagnons. Le gamin ne semblait présenter aucune menace, une arme était toujours pointée vers lui. On haussa les épaules et le garçon homard lui fit signe d'entrer. Excité, le maigrichon s'exécuta, se dirigeant vers Angela pour se placer auprès du lit. Les yeux exorbités, il la toisait, un large sourire défigurant son visage boutonueux. Nancy nota que ses mains tremblaient. Il semblait vraiment ému et parla avec une voix fluette.

— Je m'appelle Martin. C'est tout un plaisir de vous rencontrer, Angela. J'ai attendu ce moment-là depuis longtemps.

— Vous me connaissez ? interrogea Angie, soudain curieuse.

— Bien entendu ! annonça-t-il avec un peu trop d'entrain.

Tous observaient le *geek* avec curiosité. Il mit la main dans son sac et en sortit ce qui semblait être un animal en peluche, vert et rouge. Timidement, baissant le regard vers ses pieds, il osa faire une demande à Angie.

— Je peux avoir un autographe ?

Il tendit la chose velue vers eux et ils réalisèrent qu'il ne s'agissait pas d'un animal. Dans sa main se trouvait une petite sirène avec des cheveux très longs, rouge sang, une queue d'un vert brillant. Angie observa la poupée un moment et, sans deviner ce qu'elle représentait, refusa d'y toucher. Troublée, elle fixait le gamin avec perplexité.

— Je ne comprends pas. Qui êtes-vous et comment me connaissez-vous ?

Le *geek* jubilait, comme si parler avec la jeune femme consistait en la plus mémorable expérience de son existence. Il éleva la voix afin que tous l'entendent.

— Comme je l'ai dit, mon nom est Martin. Je suis... Je suis un sirénophile.

— Un quoi ? questionna Nancy, dont la voix résonna comme le chant peu harmonieux d'un corbeau.

Le gamin se retourna vers la cuisinière, notant soudain sa nudité sous le drap. Il rougit avant de poursuivre :

— Un sirénophile. C'est un peu comme... une passion. On aime tout ce qui a trait aux sirènes. Mon ami Jack s'est marié la semaine passée et leur mariage était sous ce thème. La cérémonie a eu lieu aux chutes de Notre-Dame-de-Montauban. Il était déguisé en prince et sa femme en sirène. C'était si beau... Tout le monde pleurait. La queue de la mariée était tellement belle...

Angie n'en croyait pas ses oreilles. L'absurdité de ce qu'elle entendait la choquait. Henry vint à son aide, tandis que sa compagne ne pouvait quitter la poupée du regard. Celle-ci ne lui ressemblait pas. Pourquoi cet étranger voudrait un autographe ?

— Comment connaissez-vous Angela ? cracha Henry au visage du jeune homme.

Martin parut hésiter. Mal à l'aise et voyant que la jeune femme n'avait aucune intention de prendre la poupée, il abaissa son bras. Le *geek* se racla ensuite la gorge et répondit, perdant un peu de sa fébrilité.

— Je suis membre du fan-club d'Angela la beauté des mers.

— Un fan-club ? questionna la sirène, de plus en plus confuse.

Comme Angie ne comprenait pas ce dont il s'agissait, Nancy l'éclaira.

— C'est un groupe de gens qui aiment une célébrité.

— Je ne suis pas une célébrité ! dit la sirène en secouant la tête.

Cela était ridicule. Qui était vraiment ce jeune homme ? Un lunatique ? Martin reprit la parole.

— Vous êtes la plus célèbre des sirènes.

L'informaticien s'était retourné afin de sourire à Henry, qui grogna, maussade.

Nancy étudiait la question, perplexe.

— Comment peut-elle être célèbre ? Son spectacle de cirque était

populaire, mais pas au point d'avoir un fan-club...

Martin parut un moment déstabilisé et il comprit que la jeune femme ignorait tout de son statut, de sa célébrité, de son « *following* ». Elle n'avait pas conscience des dizaines de groupes Facebook lui étant destinés. Les sirénophiles du monde entier la connaissaient, partageaient des photographies, des bandes vidéos, montaient des sites Internet lui étant dédiés. L'énormité de cette situation coupa court à sa joie. La voix chevrotante, le *geek* fut contraint de s'expliquer, dévoilant ainsi une partie peu reluisante de sa vie, de son obsession.

— Euh... ben... Vous êtes devenue très célèbre dans les milieux des amateurs de sirènes. Le site « Angela la beauté des mers » diffuse en direct... le soir... euh...

— Diffuse quoi ? questionna Henry avec un ton sans équivoque. Il était furieux.

Le garçon homard s'avança vers Martin et fit claquer ses pinces, soudain conscient de ce qui allait suivre, de la folie des mots qu'il prévoyait. Martin l'observa, honteux.

— Il diffuse vos rencontres avec les hommes.

Martin avait dit cela tout en offrant un regard désolé à la jeune femme alitée.

— Quoi ? hurla Nancy.

Angie se couvrit la bouche, glacée d'effroi. Ils comprirent tous que Stanley devait avoir installé une caméra dans la caravane et tournait des vidéos, vendant des inscriptions à son site, permettant à des étrangers de voir la jeune femme se faire violer plusieurs fois par semaine. L'horreur de cette réalité dépassait tout ce que le forain leur avait fait. La jeune femme se sentit trahie, violée à nouveau, imaginant des dizaines, des centaines d'hommes devant leurs ordinateurs qui profitaient des mauvais moments qu'elle subissait. Des garçons comme Martin, la main sur leur pénis durci, tandis que des hommes sales et horribles la prenaient de force, la pénétraient avec violence, tout en l'insultant, lui venant sur la queue. Les claviers de ces pervers à la maison se maculaient de sperme, la matière visqueuse coulait entre les doigts, fuyant les kleenex insuffisants pour le flot intense et chaud se libérant des verges.

Leur visiteur se sentit coupable, non seulement de leur avoir révélé cette obsession, mais aussi en s'avouant être un de ces pervers. Il regretta amèrement sa visite et remplaça sa poupée dans son sac en papier brun.

Henry s'avança vers Martin, l'agrippant par la chemise avec ses pinces, pour le pousser contre le mur. Le choc fit trembler la paroi mal isolée.

— Crisse de porc ! postillonna Henry, désireux de frapper cette mauviette, de lui faire payer tous les moments où il s'était rincé l'œil.

Martin avait peur ; il trouva le moyen d'arrêter Henry en s'écriant :

— Attendez, vous êtes en danger ! Je voulais vous prévenir !

Le garçon homard le retint sur la paroi, le regard mauvais. Nancy brisa son silence.

— De quoi tu parles ?

Le regard circulaire du virtuose du clavier couvrit l'ensemble de la pièce, passant d'un occupant à l'autre. Son sac était tombé à ses pieds, Henry l'avait piétiné. Martin remplaça ses lunettes sur son nez et poursuivit.

— Je travaille au poste de police. Je suis informaticien. J'aide avec les ordinateurs. Ce soir, j'ai vu un des agents dans son bureau qui travaillait sur son laptop. Comme j'étais au courant de ce qui s'était passé à la fête foraine et que je voulais en savoir plus, je me suis connecté à son ordi. J'entendais les conversations entre les agents à la radio, c'est comme ça que j'ai appris pour le feu et le décès.

— Au poste de police ? interrogea Nancy, surprise par l'audace du geek.

— Ben, ils ne connaissent rien à l'informatique... et j'ai peur que certaines de mes activités soient découvertes. Ça fait que j'ai piraté leur système. Ça me permet de voir ce qu'ils font quand ils se connectent. En tout cas, ce soir, j'ai découvert qu'un agent faisait une recherche sur le propriétaire de votre carnaval.

Tous l'écoutaient avec intérêt.

— La police a trouvé l'adresse d'un motel. Je me suis dit que c'était peut-être là que vous vous cachiez. On a perdu le stream de votre roulotte et on s'inquiétait.

— « On » ? demanda Nancy.

Elle se releva afin de s'habiller sous le regard du jeune homme, dont les yeux s'agrandirent. Il n'avait peut-être jamais été en présence d'une femme nue, même si cette dernière était vieille et ridée, avec la peau flasque. Martin dut se secouer pour être en mesure de répondre.

— Les sirénophiles de votre fan-club. On a lancé une recherche, créé un groupe en ligne pour vous aider. C'est pourquoi je suis ici. Pour vous avertir que la police va débarquer. Ce soir.

Henry le repoussa à nouveau contre le mur ; le plâtre céda sous l'impact du crâne tandis que Martin gémissait de douleur. Comme les autres chambres étaient vides, personne ne se plaindrait du tapage.

— T'aurais pu nous le dire avant ! rugit Henry.

Nancy s'adressa au groupe.

— Il faut décamper. Maintenant.

Tous s'activèrent, s'habillant, ramassant leurs sacs. Gustave se rendit à la fenêtre afin d'en écarter les rideaux et surveiller le stationnement. Il ne vit rien d'anormal.

— Je suis stationné en arrière, leur apprit Martin. Je peux vous aider à fuir.

Ils n'avaient pas vraiment le choix. Henry le mit toutefois en garde :

— OK. Mais si tu la touches, ou si t'essaies de nous jouer un tour, je te tue. Tu comprends ?

— Oui, oui, balbutia l'informaticien.

Martin passa le premier, quittant la chambre par l'unique porte. Nancy, Henry (transportant Angie) et Gustave suivirent, longeant la façade du motel afin de se rendre dans la cour arrière, qui donnait sur une petite ruelle sombre. Le véhicule de l'informaticien était un petit autobus jaune, destiné au transport des étudiants. Ils grimpèrent à tour de rôle, prenant place sur les banquettes froides. Leur guide s'installa dans le siège du conducteur. Ils allaient démarrer, lorsque Nancy s'exclama :

— Merde ! J'ai oublié mon sac ! Avec l'argent et nos armes...

— J'y vais. Ne bougez pas, lança Henry avant de s'élancer dehors.

Mouvant sa masse rondelette avec rapidité, faisant le tour du motel

pour disparaître en tournant le coin de l'immeuble, il atteignit la porte de la chambre qu'ils avaient laissée déverrouillée et pénétra dans le refuge compromis pour se rendre au lit qu'occupait Nancy. Il ramassa le sac et revint à la porte. Le bruit d'un véhicule dans le stationnement l'immobilisa. Peut-être les copains venaient-ils le chercher ? Sauf que le bruit ne correspondait pas à celui d'un autobus. Il entendit des portières claquer, des pas rapides sur l'asphalte éveillèrent sa méfiance. Il ferma la porte entrouverte et la verrouilla, pour se figer tout près de la fenêtre.

— Merde ! hurla le garçon homard.

Un coup d'œil dehors lui apprit l'approche de trois silhouettes armées.

Il était coincé.

2. Jacques Rougeau, Jr. (né le 13 juin 1960 à Saint-Sulpice) est un catcheur (lutteur professionnel), un promoteur et un entraîneur de catch canadien aussi connu sous le nom de ring de *The Mountie*.

Dans l'autobus jaune de Martin, tous patientaient pour le retour d'Henry. On scrutait l'arrière de l'établissement obscur et désert, ainsi que la petite ruelle non loin. Les secondes s'écoulaient avec une lenteur incroyable. Que faisait-il ? Il aurait déjà dû être de retour. Angie toucha le bras de Gustave.

— On devrait peut-être aller voir ?

Le nain secoua la tête.

— Trop risqué.

— Mais... (Angie regarda autour d'elle en cherchant des appuis.)

On ne peut pas le laisser là ?

Ils entendirent un fracas, un bruit sourd suivi de cris. Martin sursauta sur son siège et fit démarrer l'autobus. Nancy se rua vers la sirène en voulant prévenir toute crise.

— Il est trop tard.

— Non ! hurla Angie.

La jeune femme détestait ces moments où son impossibilité à se mouvoir la paralysait. Elle était à la merci des autres et de son stupide fauteuil roulant. La frustration se mélangeait à la colère, à la peur pour son copain. La panique l'animait au point où la cuisinière lui couvrit la bouche d'une main.

— Chut ! Faut pas qu'ils nous entendent.

Des coups de feu déchirèrent la froideur de la nuit, réveillant probablement tout le quartier. Angie se débattit, mais la femme la retenait avec force, se retournant vers le conducteur muet pour l'inciter à réagir.

— Il faut partir, vite !

Gustave s'accrocha à la banquette tout près de lui, son visage inquiet en fixant Angie. Martin mit le véhicule en marche, faisant demi-tour afin de s'engager dans la ruelle. Le bruit du moteur couvrait tout autre tumulte. La sirène s'étira afin d'observer leur dernier repaire. Elle ne pouvait rien distinguer de ce qui se passait de l'autre côté de l'édifice. Elle priait pour Henry, sachant trop bien qu'il résisterait à son arrestation. Le garçon avait un caractère combatif.

Les phares illuminant l'étroit passage, ils rejoignirent une artère principale et s'engagèrent dans une route qui les éloignerait de cette partie de la ville. Angie cessa de lutter pour se mettre à pleurer, trouvant réconfort dans les bras de Nancy qui lui tapotait le dos en lui murmurant des paroles vides de sens. Ils gagnèrent de la vitesse ; quelques autres voitures les rejoignirent dans le flot matinal, puisque la nuit se dissipait, le soleil étant sur le point de se lever sur une Mauricie automnale.

Épuisée, Angela s'endormit ainsi, bercée par les paroles de la cuisinière, le grondement du moteur et les mouvements du véhicule.



Henry était pris au piège. Il recula dans la pièce comme un animal apeuré. Son dos buta contre le mur de la petite chambre insalubre du motel. Trois silhouettes menaçantes s'approchaient de la porte, silencieuses, se déplaçant très lentement. Leurs ombres révélèrent qu'ils étaient armés et, sans les gyrophares et sirènes de police, Henry douta que leur présence soit officielle.

Refusant de paniquer, le garçon homard catalysa toute la haine, la peur et l'humiliation emmagasinées depuis son enfance en une terrible force bouillonnante, animant son corps de soubresauts. Abandonné en très bas âge en raison de son infirmité, Henry ne connaissait pas la bonté paternelle, la douceur maternelle. Il se considérait comme une anomalie, une horreur, une erreur de ce Dieu cruel qui oubliait les pauvres et les malades. Toutes les nuits de frustrations, de pleurs, de colères, de craintes et de honte formaient un dangereux cocktail, une bombe à retardement. Angela demeurait le seul point positif de sa vie.

Il l'aimait plus que tout ; pas seulement comme un frère, un compagnon de cirque, mais d'un amour passionné. Bien entendu, elle ne voyait en lui qu'un petit frère rondelet, amusant et protecteur. Cela nourrissait d'ailleurs sa frustration.

Il détestait la fête foraine, tous ces gens qui défilaient en le toisant, faisant des grimaces ou riant en voyant ses pinces ; les mots qu'on murmurait, les regards de pitié ou d'amusement. Il n'avait survécu dans cette vie de merde que pour un jour s'évader et emporter la sirène avec lui. Ce jour était arrivé et rien ne l'empêcherait d'aller la rejoindre.

Les pas au-dehors s'immobilisèrent devant la porte. L'imminence de leur intrusion le rendit fébrile. Il fouilla la chambre et trouva un vieux fer à repasser dans le placard. Il s'en approcha, retira l'objet dont il enroula la corde autour de son poignet gauche. Il laissa suffisamment de corde pour être en mesure de faire tourner le fer devenu une arme improvisée.

Henry passait au moins une heure par jour à exercer ses pinces et ses bras. Ses muscles saillaient, il pouvait facilement briser des objets dans l'étau de ses doigts fusionnés. Dans la solitude des champs derrière la roulotte où Angie se faisait ravager par des clients pervers, il ramassait des branches pour les casser, soulevait des pneus à bout de bras.

Le garçon fixait l'entrée encore intacte. Il espérait être capable de retenir les trois inconnus assez longtemps pour que ses copains puissent s'enfuir. Il savait que Nancy veillerait sur son amie. Dans l'attente de l'intrusion de ces hommes, il ne lui restait plus qu'à prier. Prier ? Quelle divinité les monstres vénéraient-ils ? En tant que créature presque océanique, devait-il invoquer Neptune ? Croire au Dieu chrétien ou celui des musulmans ? Existait-il vraiment une aide céleste pour les choses comme lui et Angela ?

Sûrement pas.

Il prit une grande respiration et se mit à faire tourner le fer au-dessus de sa tête, l'objet effectuant des cercles avec de plus en plus de vitesse en sifflant. Il se souvint du sac de Nancy, maintenant au sol à sa droite ; mais comment utiliser efficacement un revolver sans

doigts ? Sans être capable de presser la détente ?

Henry entendit un grognement, un souffle rauque. Puis la porte se brisa, se détachant de ses gonds, percutant le sol comme un arbre fraîchement abattu. Des éclats de bois volèrent dans la pièce. La froideur du dehors s'engouffra dans la chambre, suivie par un grand gaillard costaud. L'élan du colosse lui fit toutefois perdre pied et le fit chuter au sol. Sans la moindre hésitation, Henry dirigea l'objet en pleine rotation vers le visage au menton éraflé qui se levait dans sa direction, le regardant avec surprise. Le fer frappa le front de l'intrus, provoquant un choc sourd, puis l'individu roula sur le côté, une plaie nouvellement formée laissant s'écouler une hémoglobine sombre.

Entretemps, deux autres silhouettes s'encadraient dans la porte, une devant l'autre, tenant des armes automatiques. Henry les observa, sa propre arme improvisée maintenant inutilisable au sol. La corde s'était détachée de son poignet. Pincés devant lui, ouvertes et prêtes à écraser, broyer, briser, le garçon homard se rua sur les deux individus pantois, paralysés par la scène improbable de leur compagnon inerte et de cette chose difforme qui bavait littéralement de rage.

Un coup de feu résonna, leur faisant vibrer les tympans, emplissant la pièce d'une faible odeur de poudre. L'éclat lumineux se résorba. PL avait fait feu. Le projectile toucha le garçon au bras droit, mais son élan n'en fut en rien stoppé. L'agent de la SQ se jeta de côté et Henry sauta au cou du troisième lardon, dont les yeux exorbités lui donnaient un air comique. Ses pincés broyèrent le cou de la Fouine avec une efficacité destructrice.

PL fut à la fois impressionné et surpris par la force du gamin qui lui tournait le dos. Tenant le canon de son arme, il asséna un coup de crosse sur le crâne du crustacé démon, le forçant à lâcher prise sur la Fouine. Henry se retrouva à genoux et tourna la tête vers le policier. Il n'y avait aucune humanité dans les deux regards. Seulement la folie.

PL, plus rapide, asséna un nouveau coup sur la tête du garçon homard, qui s'écroula au sol, gémissant de douleur. L'agent s'approcha, se méfiant des pincés mortelles. Henry était sur le ventre, un regard haineux levé vers PL, lorsqu'un coup de botte en plein visage l'envoya dans les limbes d'un océan d'obscurité.

Il eut tout juste la conscience qu'on le transportait en le traînant au sol.

Un coffre de voiture l'accueillit.

Le freinage de l'autobus réveilla Angie. Un filet de bave avait coulé sur son menton, que Nancy essuya de son index. Il faisait nuit à nouveau dehors, le ciel couvert menaçait de déverser sa pluie acide et froide. Ils avaient roulé toute la nuit passée, ne s'arrêtant que dans les stations d'essence pour faire le plein, pour utiliser les toilettes ou encore pour manger. Le but de leur errance était de passer le temps, l'endroit où ils se rendaient n'ouvrait ses portes qu'en soirée. Pour éviter d'être repérés par la police, ils explorèrent les rangs et routes secondaires de la Mauricie. L'ennui de cet exercice leur permit toutefois de dormir à tour de rôle. La cuisinière occupait la même banquette qu'Angie, qui s'était endormie en posant sa tête sur l'épaule de son aînée. Gustave était à l'avant du véhicule, discutant avec Martin, le garçon obsédé par les sirènes.

Angela se dressa subitement en hurlant, faisant sursauter les deux hommes à l'avant.

— Henry ?

Nancy posa une main sur son bras, la fixant droit dans les yeux.

— Je suis certaine qu'il va bien. Nous ne pouvons rien faire pour lui.

— Mais... Peut-être que..., tenta Angie.

— Non. Si on retourne là-bas, on se fera arrêter.

Angie s'affaissa dans le siège, triste à la pensée de son copain prisonnier de ces hommes. Qui sait ce qu'ils lui feraient subir ? Était-il encore en vie ? Martin s'approcha lentement, prudent, et tendit vers la jeune femme un emballage plastique transparent qui contenait un sandwich.

— Il faut manger.

Elle le toisa un moment avant de prendre le contenant et d'en dévorer le contenu. Elle appréciait le poulet et la mayonnaise, le fromage et l'absence de thon entre les deux tranches de pain. Elle en profita afin de jeter un regard autour d'eux, distinguant leur emplacement, avant de s'informer :

— Où sommes-nous ?

Angie se forçait de ne pas penser à Henry, cherchait à refouler la tristesse et l'inquiétude. Martin suivit son regard vers l'extérieur de véhicule, découvrant le stationnement dans lequel ils se trouvaient, à l'arrière d'un immeuble de briques. Les murs munis de portes et dépourvus de fenêtres avaient été recouverts de graffitis très réussis. On y voyait des visages, des formes robotiques futuristes, des créatures de films à la gueule ouverte sur une dentition cauchemardesque... Nancy prit la parole.

— À Saint-Louis-de-France.

Gustave, resté à l'avant, fixait une porte métallique dans le mur devant eux. Sans se retourner, parla :

— C'est là où ma Claudia travaille. Elle nous dira où se trouve le Palais des nains. Du moins, je l'espère.

Le Palais des nains. Un endroit où Gustave assurait Angie qu'on pourrait lui donner des jambes, lui permettre de se déplacer comme un bipède normal, sans son fauteuil roulant. La joie d'une telle possibilité était néanmoins assombrie par la perte d'Henry. Elle voulait partager ce moment avec lui, s'assurer qu'il allait bien. Le jeune homme lui avait tenu la main durant toute sa vie, grand frère réconfortant et compréhensif. Il lui manquait sérieusement.

Nancy perçut son trouble et voulut la rassurer.

— Je connais Henry, il est un batailleur. Il s'en sortira. Il sait où nous allons, alors peut-être qu'il nous rejoindra ?

— J'ai peur pour lui, avoua la sirène.

La cuisinière offrit un câlin à la jeune femme aux yeux embués, avant de prendre ses mains et de la toiser avec sérieux. Elle devait poser la question.

— Pour l'instant, tu dois te décider. Veux-tu vraiment aller de

l'avant avec cette idée d'avoir des jambes ?

Angela réfléchit. Martin l'observait avec adoration. Gustave paraissait inquiet, des rides s'étaient creusées sur son visage. Aveuglée par la crainte, elle semblait mettre de côté le fait qu'un tel endroit ne pouvait exister.

La cuisinière interrogea le nain à l'avant de l'autobus.

— On peut lui faire confiance, à ta Claudia ?

— Oui. C'est une salope, mais au moins, c'est une salope honnête, répondit-il en grimaçant.

Martin eut un petit rire nerveux et Angela soupira. Malgré le sort de son copain, ses pensées ne cessaient aussi de converger vers son cowboy, ce Christophe Boivin dont la beauté sauvage éveillait chez elle un désir d'intimité tout nouveau. Sa décision était prise depuis le moment où elle avait entendu cette histoire de Palais des nains.

— Oui. Je veux y aller. Je veux des jambes et être une femme normale.

Tous la regardaient et acquiescèrent en silence. La troupe réunie par le destin semblait être destinée à accomplir cette mission. Ils n'avaient nulle part d'autre où aller. Gustave se leva en les invitant à le suivre tout en laissant leurs affaires dans l'autobus. Il indiqua aussi que le lieu n'était pas bien adapté au maniement et à la circulation d'un fauteuil roulant. Martin, qui en bavait d'excitation, reçut la tâche de prendre la sirène dans ses bras afin de la transporter. Il alla même jusqu'à humer sa chevelure. Le corps parfait plaqué contre lui éveilla ses instincts primitifs de puceau. Angie avait connu pire.

Le quatuor quitta l'autobus et se dirigea à arrière de l'établissement. La porte était vierge de toute inscription, dénuée de poignée ou de judas. Gustave y frappa quatre coups rapides à l'aide de ses phalanges. Au-dessus d'eux, une légion d'insectes se trucidait en se jetant sur l'ampoule nue, chaude et mortelle, qui éclairait l'entrée. Au bout d'une minute d'attente, ils entendirent un déclic métallique et la porte s'ouvrit vers l'intérieur. Un visage s'incrusta dans l'embrasement. Un homme chauve, avec une bar-biche, l'air méchant et de haute stature. Il toisa les nouveaux venus, s'attardant sur Angie, dont la queue ne portait plus que quelques écailles à moitié décollées. Sa

curiosité satisfaite, il parla.

— Ouais ?

— On est ici pour parler à Claudia, révéla Gustave.

— Qui la demande ?

— Gustave. C'est important.

— C'est toujours important, lâcha le portier avant de refermer bruyamment la porte.

Il les laissa ainsi sur le seuil. L'attente dura une bonne dizaine de minutes. Gustave les incita toutefois à la patience. Claudia aimait faire attendre ses visiteurs. Martin avait été forcé de déposer Angie au sol pour reprendre son souffle et amoindrir la douleur à son dos. Non pas qu'elle soit pesante, mais il n'était pas vraiment en bonne condition physique, son corps manquait sérieusement de muscles.

Lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, le même individu à la mine patibulaire leur fit signe d'entrer et ils s'exécutèrent en silence, pénétrant dans un large vestibule obscur. Un autre homme s'y tenait et leur donna l'ordre de rester immobiles tandis qu'il s'assurait que les visiteurs n'étaient pas armés. Martin dut se départir d'un petit couteau de poche qu'il transportait avec lui. On les invita ensuite dans un couloir éclairé de lampes vertes posées sur des tables basses. Gustave ouvrit la marche, suivi de Martin et Angie, puis de Nancy. Devant une porte, un de leurs guides frappa trois petits coups faibles avant d'ouvrir.

Ils pénétrèrent ensuite dans l'ancre de Claudia.

On les invita à prendre place sur l'un des trois canapés en cuir rouge qui occupaient le centre de la pièce. Ils s'exécutèrent et le chauve à l'air mauvais se retira. Gustave ne paraissait pas surpris par l'aspect de cette chambre, mais les trois autres en profitèrent pour la détailler. Les canapés constituaient les seuls meubles, si ce n'était un petit réfrigérateur sur leur gauche. Une large vitre qui devait donner sur une salle de spectacle occupait une partie de mur. Le reste des surfaces verticales étaient couvertes d'objets accrochés. Chaînes, menottes, masques en cuir, fouets, *butt plugs*, poupées gonflables masculines, féminines, blanches, noires, asiatiques et naines, harnais et anneaux, paires de seins pour hommes, spéculums anals, mitaines

de *fisting* en caoutchouc, une tête de cheval empaillée, de faux vagins à succion, des vibrateurs de toutes tailles et plusieurs autres objets non identifiables. Certains donnaient des frissons de terreur, d'autres soulevaient des questions.

Une petite porte qu'ils n'avaient pas remarquée s'ouvrit, laissant pénétrer une musique que Martin reconnut : il s'agissait de *Poker Face*, de Lady Gaga. Claudia fit son entrée, accrochant tous les regards. Gustave s'éclaircit la gorge, la vision de son ex-compagne lui nouait l'estomac. Comment décrire Claudia ? Elle était indéniablement une naine, du moins par sa taille. Courte, rondelette, elle portait une combinaison de cuir sado-maso, ainsi qu'un collier goth avec de longs clous, des souliers à talons hauts en verre, bien trop hauts. Sa chevelure était remontée à la Marge Simpson, lui conférant un air de pharaonne de l'Égypte ancienne. Il émanait d'elle une force et une grâce presque royales, on pouvait deviner qu'elle imposait le respect et dominait ses partenaires. La femme défila devant eux afin de prendre place le plus loin possible des curieux qui ne pouvaient détacher leur regard de cette étrange apparition. Elle grimpa sur un trône recouvert de faux diamants, de cuir et surmonté d'une tiare argentée sertie de bijoux scintillants.

Pour + de romans epub -> > > > www.bookys-gratuit.com

Claudia observa les visages dressés vers elle pour s'arrêter sur celui qu'elle connaissait trop bien. Sa voix à l'accent britannique se fit entendre.

— Gustave. Je ne croyais jamais te revoir. En fait, j'espérais que tu sois mort.

Le principal intéressé bougea maladroitement sur son siège.

— Claudia, toujours aussi flamboyante.

La naine dont les pieds, même avec les talons démesurés, ne touchaient plus le sol, prit une pause lascive et dramatique, presque comique. Son visage était beau : de grands yeux verts, une chevelure blonde blanchie, de longs ongles peints. Elle se retourna vers Angie.

— Tu m'amènes une femme poisson ? dit-elle avec dédain.

— C'est Angela. Une amie, la rassura Gustave.

— C'est quand même un monstre de foire.

Claudia s'écarta les jambes sans gêne, attirant les regards vers l'orifice velu à peine dissimulé, puis elle les croisa à nouveau. Un des hommes lui apporta une cigarette, l'alluma, et elle en prit une bouffée avant de s'adresser à son ancien petit ami.

— Que veux-tu ? C'est mon bar et j'ai bien des choses à faire. Alors, parle ou va-t'en.

Son ton était cinglant, elle n'avait pas de temps à perdre. Gustave répondit avec le visage empourpré. Elle le troublait.

— Je veux que tu nous aides à aller au Palais des nains.

— Rien que ça ? lâcha Claudia avant de ricaner, emplissant la pièce de fumée cancérigène, ses doigts aux ongles jaunis par toutes les cigarettes consommées.

La naine les toisa ensuite avec sérieux. Elle parut comprendre et voulut en savoir plus.

— C'est elle, non ? À cause de cette chose qu'elle a à la place des jambes.

— Oui, confirma Gustave.

Claudia réfléchit, sa cigarette entre les lèvres.

— Pourquoi je ferais ça ? Certainement pas en raison du bon vieux temps, encore moins pour l'argent. J'ai tout ce qu'il me faut et je me fiche du passé.

Angie plaïda.

— S'il vous plaît, madame Claudia. Je n'ai jamais marché de toute ma vie. J'en ai assez d'être une bête de cirque. Demandez-nous ce que vous voulez...

La naine se leva, jetant sa cigarette au sol. Elle s'approcha du frigo et l'ouvrit pour en sortir une bière, qu'elle décapsula à l'aide d'un ouvre-bouteille figé sur l'appareil ménager. Tout en buvant, déambulant en se tortillant le derrière avec exagération, elle s'approcha de la grande vitre miroir qui lui offrait l'occasion d'épier l'autre côté sans être vue. Leur tournant le dos, elle parla à voix haute.

— Ce que je veux ? Intéressant...

Claudia toucha une console murale et l'obscurité de la vitre fut remplacée par un typique bar de danseuses. Une salle remplie de tables et de chaises, de tabourets longeant un zinc où une barmaid à

moitié nue s'activait à abreuver les ivrognes. Au fond de la pièce, sur une scène surélevée, une Asiatique se tortillait avec un serpent en main, l'animal enroulé autour de sa taille, glissant sur sa peau avec agilité. Martin s'approcha, bien malgré lui ; la femme en pleine représentation était d'une beauté incroyable, sa nudité troublante offerte aux regards. Gustave restait en retrait.

— Il y a bien quelque chose que je veux, leur apprit Claudia.

La naine se retourna afin d'observer Angela. Pendant ce temps, sur scène, l'Asiatique laissait la tête du serpent pénétrer son vagin en glapissant de plaisir et en tremblant de la tête aux pieds. Ses gémissements parurent émouvoir l'auditoire, certains hommes gesticulaient rapidement dans la semi-obscurité. Angie, troublée, détourna le regard. La propriétaire de l'endroit poursuivit.

— J'ai un client difficile. Très difficile. Il n'a jamais donné le moindre dollar à mes danseuses. J'ai tout essayé.

Claudia revint vers la fenêtre et pointa un individu assis tout près de l'estrade où la femme léchait le corps du serpent qui remuait dans son orifice. Ses cris semblaient plus liés à la douleur qu'au plaisir. Ils virent un homme en veston, assez corpulent, aux cheveux blancs très courts. Il paraissait s'ennuyer en sirotant un verre d'alcool. Claudia se retourna afin de toiser Angela, l'observant de haut en bas.

— Peut-être que tu pourrais lui faire plaisir. Tu es très belle. Malgré cette chose...

— Non ! protesta Gustave, maintenant debout tout près de Claudia. Sans attendre de réaction, il continua ses protestations :

— Tu ne peux pas forcer Angela à faire quoi que ce soit.

— Je ne la force pas. Je ne lui demande pas de coucher avec lui. Juste de l'exciter et de lui donner un bon spectacle.

Angie, sur son canapé, observait la salle où l'Asiatique retirait le serpent de son orifice et quittait ensuite la scène, son pas hésitant révélant la douleur de l'exercice. Quelques applaudissements se firent entendre et le volume de la musique augmenta. La jeune femme, habituée aux brutes imposées par Stanley, baissa le regard sur son extrémité déformée. Jamais elle ne pourrait espérer une vie normale, du moins avec son infirmité. Il lui serait impossible de séduire un

homme, de séduire son cowboy, de former une famille et donner naissance. La vie ne serait qu'une constante fuite, une illusion, une solitude infinie. Voulait-elle passer son existence en tant que monstre pour des adolescents désabusés sur Internet ? Non. Pourquoi vivre si c'était cela son destin ?

Angela comprit le sacrifice à venir et fit entendre sa réponse :

— Je suis d'accord.

— Non, Angie..., commença Nancy, mais la sirène leva la main pour la faire taire.

— Je suis d'accord, Nancy, laisse-moi faire.

Le visage de Claudia s'illumina.

— Super !

La naine siffla et un individu fit irruption : un homme noir très musclé et au visage marqué de cicatrices. Elle s'adressa à lui seul.

— Aide notre amie à se préparer. Emmène-la voir Tania.

L'employé s'approcha d'Angie pour la soulever comme si de rien n'était et, sous les regards tristes, troublés et inquiets, emporta la sirène hors de la pièce. Nancy offrit une prière silencieuse pour la sirène, tandis que Gustave se rongait les ongles. Martin, quant à lui, s'approcha de la fenêtre, curieux de voir le spectacle. En bas, une grosse femme sautillait sur la scène, jappant et miaulant à tour de rôle, nue, si ce n'était de ces oreilles de chat et de son museau peint. Une autre femme mince et étrangement grande s'approchait, lui entourant le cou d'un collier pour ensuite la promener sur la scène avec une laisse.

Le geek se demanda si les gens aimaient vraiment ce genre de chose. Il détourna le regard lorsque la femme corpulente déféqua sur un client qui venait de sauter sur la scène pour s'y coucher.

Henry s'éveilla dans une pièce obscure de petite taille, le corps endolori. Il dut patienter de longues minutes avant qu'on vienne le voir. Ses jambes et ses pinces étaient ligotées. Lorsqu'on l'extirpa de sa prison, il vit qu'il s'agissait d'un simple placard. La clarté des néons dans ce qui ressemblait à un entrepôt l'aveugla et Morel le tira sans ménagement sur le sol en ciment. Il le traîna jusqu'au centre de la pièce, pour le placer sur une chaise en bois. Une forte odeur flottait dans l'entrepôt, similaire à celle d'un barbecue alimenté au propane. Une odeur de piquenique ou de festivité de cour dans une banlieue propre et peuplée de gens souriants. Morel et la Fouine restèrent à proximité afin de surveiller Henry.

Celui qui semblait être leur chef s'approcha, ses bottes claquant contre le sol. L'écho de ses pas ne présageait rien de bon. Henry regarda autour de lui, vit des cuves et machineries de toutes sortes. Une fonderie ? Personne ne pourrait venir le sauver, l'endroit devait être désert jusqu'au matin. Ayant perdu toute notion du temps, le garçon homard ignorait vraiment s'il s'agissait toujours de la nuit. Ce pouvait aussi être la fin de semaine et l'endroit resterait abandonné jusqu'au lundi matin. L'individu se plaça devant lui, un cure-dent à la bouche et la barbe non rasée depuis quelques jours. La brute se frotta ensuite le menton en s'adressant à Henry.

— Nous voilà enfin seuls, mon petit homard.

Henry resta silencieux un moment, réprimant son envie de hurler, de pleurer, de se débattre comme un fou. Il avait peur, savait trop bien ce que ses kidnappeurs voulaient et resta muet.

PL se mit à rire. Il marchait maintenant en cercle autour du jeune

prisonnier, le mettant mal à l'aise.

— Tu sais ce qu'on veut, l'écrevisse, lança PL.

Henry cracha au sol, visant les pieds de l'homme. Ce dernier ne fit aucun effort pour éviter le projectile. Morel voulut le frapper, mais PL arrêta son geste.

— C'est correct. Je te comprends. Tu défends ta femelle. Mais tu devrais plutôt nous aider. Tu vas parler, de toute façon, c'est à toi de décider si tu veux souffrir avant.

Le garçon homard se contenta de fixer le sol, la bouche fermée. L'agent de la SQ s'était attendu à ce genre de réaction, l'amour pouvait faire poser des gestes vraiment stupides. Le pouvoir du vagin rendait les hommes fous et aveugles. Des empires s'étaient bâtis et écroulés pour l'accès à cet orifice sacré.

— La Fouine, le bain est prêt ? demanda PL en se tournant vers le gringalet.

— Oui, boss.

Henry jeta un regard vers celui qui venait de répondre d'une voix faible. La Fouine avait du mal à contenir son excitation. Derrière lui, une flamme scintillait sous une large cuve métallique argentée. C'était de là que venait l'odeur de gaz, on faisait bouillir une grande quantité d'eau. Déglutissant, Henry comprit qu'ils prévoyaient vraiment le faire souffrir. PL insista, parvenant à ne pas élever la voix.

— Dis-nous où sont tes amis et on te laisse partir.

— Allez vous faire foutre.

Sur sa chaise, Henry tremblait. Il n'avait jamais eu aussi peur de toute sa courte existence. Humilié, perdu, battu et seul, il luttait pour protéger l'amour de sa vie. Il regrettait de ne jamais lui avoir révélé ses sentiments. Mourir comme un martyr du Moyen Âge ne faisait pas vraiment partie de ses plans originaux.

Morel l'agrippa par la corde autour de ses pinces, le força à se lever et le poussa vers la cuve à proximité. Un petit escabeau avait été placé devant le réservoir, permettant ainsi de l'escalader. Dans son dos, PL continua à lui parler.

— Je t'aime bien, mon petit crustacé. Malgré ta tête de cochon. C'est pourquoi j'ai décidé de te rendre hommage. Oui, oui, c'est un

peu ta fête aujourd'hui.

Morel immobilisa Henry au pied de l'escabeau. On n'avait pas l'intention de le forcer à grimper les marches. La Fouine activa plutôt un levier ; une corde au bout de laquelle pendait un crochet glissa à sa droite. Morel s'en empara pour l'accrocher aux poignets entravés d'Henry. Il testa la solidité des liens, puis, satisfait, leva le pouce à l'intention de son patron. PL secoua la tête, exprimant son découragement, et se moqua ensuite du garçon affolé.

— On va voir si tu garderas toujours le silence lorsque tu vivras le même sort que tes frères homards. J'ai faim, ta viande est peut-être aussi succulente ? En tout cas, tu es assez gras pour nourrir toute une famille.

Morel se recula et on entendit un moteur électrique se mettre en marche. La corde se tendit et souleva lentement les bras d'Henry. Il savait pertinemment que ces hommes ne rigolaient pas. Il connaissait le genre, Stanley en faisait partie. Il protégerait son amie aussi longtemps que possible. Lorsque ses pieds se soulevèrent du sol, il se mit à pleurer, sous les rires des trois témoins.

— On va mettre la table en attendant, se moqua la Fouine.

La cuve devait faire presque quatre mètres de haut. La chaleur qui s'en dégageait le couvrit rapidement de sueur.

On allait le faire cuire comme un vrai homard.



Angela avait accepté de s'humilier devant un groupe d'hommes dans le bar de danseuses. Sa motivation venait du désir de trouver le Palais des nains et de pouvoir bénéficier de cette opération capable de lui donner des jambes. Elle voulait être normale et son désir brouillait son jugement.

L'homme de main de Claudia emporta la sirène dans les coulisses, étroite salle où plusieurs filles à moitié nues se prélassaient sur leur chaise, le nez collé sur leur téléphone portable, fumant et buvant en silence. On lui accorda quelques coups d'œil curieux, sans plus. Déposée sur un siège, Angie vit une jeune femme très mince

s'approcher, son escorte musclée se retirait par la porte d'où ils étaient venus. La femme lui tendit la main.

— Je suis Tania. Je dois te préparer. Ça va ?

— Oui, répondit Angie d'une voix chevrotante.

Tania était seulement vêtue d'un top de bikini noir, ainsi qu'une paire de boxers masculins d'un bleu foncé. Très belle, la danseuse avait un corps d'athlète, un teint basané parfait. Elle recula afin d'observer Angie.

— Voyons voir, ma p'tite !

La danseuse lui retira le peu de vêtements qui la couvraient. Elle toucha ensuite la queue ; son visage s'illumina au contact de cette peau étrangement normale sur une surface aussi difforme, et elle se rendit à un petit cabinet mural pour en ouvrir les portes. Tania fouilla et revint avec un sac en toile contenant plusieurs pots de peinture, puis s'adressa à une Angie silencieuse.

— On va leur donner toute une sirène, mon amie.

Tania sortit du sac un pot de peinture vert foncé et quelques pinceaux. Elle entreprit ensuite, pendant une bonne demi-heure, de peindre la queue avec la matière visqueuse froide. Angie se laissait faire. La couleur s'avéra parfaite pour son teint de peau, sa chevelure de feu, ses yeux émeraude scintillants. Sa beauté attira les regards des autres artistes du spectacle, on l'enviait. La voluptueuse danseuse au poids excessif s'approcha, lui caressant la chevelure, l'aidant ensuite en colorant ses ongles, la maquillant discrètement, mais très efficacement.

Le résultat dépassa l'entendement. Angela semblait tout droit sortie d'une séance de photographie pour un grand magazine. Même un utilisateur du logiciel Photoshop ne saurait quoi faire de plus, puisqu'elle était parfaite. Quand on termina de la préparer, toutes les danseuses se trouvaient autour d'elle. On lui offrait de bons mots d'encouragement. Jamais elle n'avait senti une telle tendresse à son égard, une amitié aussi forte, sinon venant d'Henry.

La sirène était prête. Tania demanda de l'aide afin de la soulever et deux des danseuses acceptèrent. La petite troupe se dispersa pour les laisser passer et ils quittèrent la salle d'habillage. Elles durent

traverser un petit couloir, une autre pièce remplie de vêtements, d'habits et de costumes divers pour les mises en scène érotiques. Une voix d'homme se fit entendre, amplifiée par les haut-parleurs.

— Messieurs, c'est votre jour de chance ! Ce soir, en exclusivité, nous vous présentons une des performances les plus extraordinaires à laquelle vous assisterez dans votre vie. Directement venue de la Côte-Nord, voici Angela la sirène ! Et n'oubliez pas, pour la prochaine heure, les bières sont à cinq dollars et le fort à seulement trois dollars cinquante !

Quelques timides applaudissements suivirent le message. Le groupe qui escortait Angie s'arrêta devant un large rideau rouge qui, entrouvert, laissait voir la scène et au-delà, la salle remplie de clients. De la fumée de cigarette montait par endroits, défiant l'interdit municipal, des serveuses en sous-vêtements circulaient entre les tables pour servir les assoiffés et s'entretenir avec eux. Angela sentit une pointe de nervosité lui perforer l'estomac. Elle avait chaud. La peur, la crainte du ridicule et de ne pas être à la hauteur la frappa. Il lui fallut se concentrer et constater que toute sa vie n'avait été qu'une représentation, un spectacle planifié. Ce soir, elle ne ferait que prolonger son expertise et reprendre la seule chose qu'elle connaissait : son rôle d'authentique sirène.

On la déposa au sol et Tania s'approcha afin de lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Tu ne seras pas toute seule. On va leur donner un calvaire de bon spectacle.

Les haut-parleurs se mirent à rugir une musique très rythmée qui lui était inconnue, mais on parut apprécier dans la salle, puisque certains hurlèrent, frappèrent la table. L'anticipation du corps nu à dévorer était forte, l'ambiance s'électrifiait. Toute nouvelle danseuse était bienvenue, toute nouveauté excitait les mâles déjà enfiévrés.

Tania cria pour couvrir la musique.

— C'est à toi ! Veux-tu qu'on te place sur scène ?

— Non !

Toutes les danseuses se tenaient maintenant en coulisse, curieuses de voir cette performance particulière. Angie connaissait la routine et

le trac des artistes, car elle s'était tenue dans son aquarium durant des heures et des heures, humiliée et insultée, désirée et trop souvent souffrante d'inconfort. Ce mauvais moment à venir n'en serait qu'un parmi d'autres. Elle ferma les yeux, prit une profonde respiration et expira lentement, ses mains moites agrippant les rideaux pour les écarter. Elle se déplaça en rampant, tous les regards rivés vers elle. La vitre derrière laquelle ses amis et Claudia se trouvaient n'était qu'un rectangle noir.

Sa queue lui servait à donner des poussées sur le sol boisé froid, ses mains la guidant tout en simulant la nage. Lorsqu'elle fut visible par les pervers à moitié ivres, un murmure monta dans la salle. Certains se levèrent afin de mieux la voir. Les projecteurs braqués sur elle l'empêchaient de bien distinguer les visages, lui donnant l'illusion de se retrouver seule dans son aquarium. Angie rampa vers le milieu du plateau, tout près du poteau en acier chromé. La musique gagnait en volume et les curieux purent constater sa beauté, la pureté de son regard, de sa chevelure de feu. Malgré sa queue, que la plupart durent imaginer être fausse, Angela était à couper le souffle.

Il lui fallait improviser. Elle connaissait les détails du rituel sexuel masculin et devait attiser la convoitise des pervers. Se soulevant à l'aide de ses mains, elle utilisa le poteau luisant, sa queue lui permettant de se tenir debout. Angie se mit donc à tourner autour de l'axe central couvert de sueur et d'huiles venant des danseuses précédentes. La manœuvre était maladroite, mais la jeune femme gagna rapidement en confiance. Après plusieurs rotations, elle avait atteint cet endroit reculé de son esprit où elle pouvait se réfugier. Son corps et son esprit formaient un tout. Elle se mit à exercer des mouvements de bassin langoureux, levant le visage vers le plafond. Sa chevelure retomba sur son dos, dévoilant ses seins fermes et pointus. En raison de la musique et de l'obscurité, elle ignorait l'effet de sa prestation sur le public et fut incapable de trouver le client difficile. Les projecteurs l'aveuglaient. La danse s'avérait facile, stimulante. Du coin de l'œil, elle vit deux femmes s'approcher sur scène. Une Noire et une Asiatique très belles. Elles portaient pour tous vêtements des bottes de pluie et un chapeau imperméables jaunes, jouant le rôle de

pêcheurs. L'Africaine tenait une canne à pêche. La sirène comprit l'idée de la mise en scène et elle quitta son poste, se laissant choir afin de s'asseoir sur sa queue. Angie prenait cette pose inconfortable, mais largement véhiculée par la culture cinématographique et littéraire, où les sirènes se tenaient sur un rocher le long d'un rivage rocailleux. Une main sur le front, elle prétendait observer des navires invisibles au large.

Un des hommes dans la salle hurla son mécontentement et d'autres éclatèrent de rire. Le temps de faire monter la température était venu. Si le client difficile se levait et quittait la salle, jamais elle ne pourrait aller au Palais des nains.

Les deux danseuses qui l'accompagnaient s'approchèrent. La Noire fit semblant de lancer une ligne à l'eau et Angie la capta. Tenant la corde invisible, elle rampa afin de se rapprocher de la Noire qui en faisait de même. L'improvisation était ridicule, frisait la farce, mais les spectacles de danseuses n'étaient pas connus pour leur grande richesse culturelle et artistique. L'Asiatique se plaça derrière Angie, ses mains chaudes sur ses épaules. La canne à pêche tomba au sol, la performance était dérisoire, presque ridicule. Mais lorsque la danseuse Africaine qui avait attrapé la sirène l'embrassa sur la bouche avec une passion troublante, sa langue fouillant l'orifice buccal, les hommes se mirent à se tortiller dans la salle. Elles se retrouvèrent toutes trois au sol. Pour Angela, dont le corps avait été ravagé sans arrêt depuis des lustres, une bouche de plus ou de moins n'avait pas d'impact. En fait, la douceur de ce baiser et des caresses que les femmes lui faisaient éveillait en elle un désir difficile à nier. On ne la brutalisait pas, on ne forçait pas de verges gonflées en elle, sans égard pour son aridité.

Couchée sur le dos, elle vit l'Africaine se pencher pour lui embrasser les épaules, les bras, le buste, sucer ses mamelons pointus, tandis que l'autre pêcheuse se délestait de son chapeau. L'effet visuel était assez réussi. L'Asiatique chevaucha Angie, écartant ses jambes afin de frotter son sexe sur la queue. Quelques sifflements montèrent de la salle, des consommations furent commandées et certains coins d'ombres furent plus mouvementés que d'autres.

Dans la salle protégée par la vitre, Claudia regardait le tout avec

détachement. Gustave n'osait observer la performance, demeurant sur le canapé, le regard fixé sur ses souliers. Nancy et Martin épiaient la scène, la première avec honte et tristesse, l'autre avec une excitation grandissante et une certaine culpabilité. Il assistait en direct à un spectacle unique dont il avait rêvé depuis plusieurs années.

Le trio sur scène s'adonnait à des caresses et baisers, Angie avait le visage enfoui dans l'entrejambe de la Noire, qui embrassait l'Asiatique debout, penchée sur elle. La sirène n'avait jusqu'alors jamais eu l'occasion d'explorer l'orifice féminin ; sa langue fouillait l'endroit humide, goutant l'acidité et la chaleur de la chose rasée de près. Les mouvements du bassin de la femme au-dessus d'elle n'avaient rien de simulé, elle prenait plaisir à cet exercice. Le corps de la danseuse s'arqua, ses jambes comprimèrent les joues d'Angie au moment où un flot inattendu s'échappa de l'orifice dégusté. Un râle accompagna l'orgasme rapide de l'Africaine.

Au même moment, deux hommes firent irruption sur la scène.

Angela devina, tandis qu'elles se relevaient toutes les trois, que la venue de ces gaillards n'avait pas été prévue par ses camarades du moment. Les deux accompagnatrices parurent troublées de cet intermède. Debout, elles se tenaient de chaque côté de la sirène. Les hommes ne portaient que des slips très serrés, dévoilant la dureté de leur membre. Le corps luisant, ils étaient musclés et imberbes. Le plus troublant était ce qu'ils tenaient dans leurs mains. Des tridents pointus.

La voix de l'annonceur couvrit momentanément la musique.

— Le Dieu des mers, Neptune, envoie ses hommes pour aller chercher la sirène et la ramener chez lui !

Angie jeta un regard inquiet et inquisiteur vers la Noire, qui détourna le regard avant de quitter précipitamment la scène, suivie de sa compagne. La sirène avait un très mauvais pressentiment au sujet de cette apparition musclée. Des encouragements montèrent de la salle, destinés aux serviteurs de Neptune. La peur s'empara d'Angie qui se détourna, essaya de ramper pour s'enfuir. En agissant ainsi, elle jouait son rôle, bien malgré elle, amorçant la pathétique chorégraphie planifiée par ces monstres.

Tout près de Claudia, Nancy rugissait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Y vont faire quoi ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit Claudia en claquant des doigts.

Deux individus entrèrent dans la pièce où le groupe observait le spectacle. Ils étaient menaçants. Gustave se renfrogna. Martin dissimula du mieux qu'il put la bosse dans son pantalon. Il aurait tant aimé pouvoir filmer le tout. La cuisinière vit des armes à feu à la taille des molosses et se rembrunit. Impuissante, elle se détourna vers la scène.

Les deux gardiens océaniques rattrapèrent Angie sans difficulté, ses mouvements reptiliens étant inadaptés à la fuite. Un des individus se plaça devant elle tandis que l'autre la piquait sans véritable force au postérieur. Leurs armes étaient bien réelles. Immobile, on la fit se retourner sur le dos à l'aide des tridents. Elle obtempéra, les pointes perçant sa peau, répandant de petites gouttes de sang à la surface de celle-ci. Angie croisa le regard d'un de ses partenaires improvisés et comprit toute la cruauté, la folie qui illuminait son âme. Cet homme ne connaissait que la perversité, tout comme elle, sauf qu'il était l'inverse d'une victime.

Un des tridents fut levé haut dans les airs, un coup de tonnerre dramatique éclata dans les haut-parleurs et la musique fut remplacée par une bande sonore de tempête. Tous les regards se posèrent sur le trident, pointe vers le bas, qui s'abattit soudainement. La brutalité du geste emplit la pièce d'exclamations de surprise, d'horreur, et peut-être même pour certains d'excitation.

Le choc sourd de l'instrument traversant la queue et percutant le sol en bois pour s'y ficher résonna comme la guillotine tranchant le cou d'un monarque désillusionné. Angie hurla de douleur, se dressant en agrippant l'arme fichée dans son extrémité. Le sang coulait de la plaie et l'individu garda le trident en position. Il souriait.

Nancy, témoin de l'acte horrible, se jeta sur Claudia en hurlant, mais la naine avait prévu le coup, elle se jeta de côté et un des hommes armés frappa Nancy au visage. La vieille cuisinière tomba au sol, atterrissant sur son fessier. Elle sentit, touchant l'arrière de sa tête, l'hémoglobine couler entre ses doigts. Une atroce douleur vrillait son

crâne. La naine la toisa, secouant la tête de mécontentement. Gustave se rua au chevet de sa compagne pour l'aider à se relever et la reconduire au canapé. Il ramassa quelques serviettes de papier sous un verre d'alcool abandonné sur la table basse et les apposa sur la blessure.

Sur scène, l'autre gardien de Neptune se départit de son arme pour s'approcher d'Angie, dont le visage déformé par la souffrance et les larmes exprimait une haine sévère. L'individu au faciès peu flatteur et une allure de brute soviétique fréquentant les salles de musculation attrapa la sirène par les cheveux. Il baissa son slip et força la jeune femme à engouffrer son membre durci dans sa bouche, malgré ses protestations. Il lui faisait mal, tirait sur la chevelure pour s'assurer sa collaboration. L'énorme verge gonflée s'enfonça dans sa bouche, écrasant sa langue et paraissant sur le point de disloquer sa mâchoire. Elle hoqueta, prise d'un haut-le-cœur, et l'autre se mit à bouger la tête de la jeune femme en mouvements de piston. De la bave coulait du menton d'Angie, dont les yeux exorbités exprimaient la terreur. Il était difficile de respirer, elle tentait en vain de le repousser avec ses mains.

L'homme qui l'avait frappée avec le trident quitta son poste pour venir se placer tout près de son compagnon. L'arme était restée dans la queue. Il voulait aussi en profiter. Le malaise se fit sentir dans la salle. Le tout prenait des airs de viol et de torture. Malgré la perversité de certains, la majorité des spectateurs n'appréciaient pas la violence. La beauté d'Angie attirait aussi la sympathie, le désir certes, mais une certaine tendresse. L'attirance qu'elle exerçait reposait sur la puérilité et l'innocence de son look. Le membre dans sa bouche fut retiré pour y enfiler celui de l'autre agresseur, qui, plus petit, lui permit de respirer un peu. Il la tirait toutefois très fort par les cheveux et, les yeux inondés de larmes, elle dérivait dans son esprit, à des kilomètres et des kilomètres de cet enfer.

L'homme qui avait retiré son pénis se pencha sur elle et découvrit ainsi, à sa grande surprise, qu'il existait deux orifices à même la queue. Intrigué, il se pencha afin de chevaucher le corps agité de la sirène, tentant de glisser sa chose luisante de bave dans la petite ouverture. Il y parvint presque ; trop gros, son membre ne pouvait que

forcer son passage. Ce qui l'arrêta fut un saignement soudain, maculant la queue, venant de l'orifice. L'homme recula, écoeuré à la vision de la substance plus épaisse et d'une couleur plus foncée que le sang ordinaire.

Dans la salle, on découvrait le phénomène affectant la sirène tandis qu'un air de rock fit gronder les haut-parleurs. Certains hommes se levaient afin de mieux voir ce qui se passait. L'agresseur retira sa chose de la bouche d'Angie, qui ne put s'empêcher de regarder sa queue, de découvrir ce flot soudain et imprévu.

Que se passait-il ?

On l'avait blessée avec des objets ou des percussions trop violentes, mais ce sang épais était différent. Les deux brutes se reculèrent et l'un d'eux parla.

— Elle est dans sa semaine !

Angela n'utilisait pas cette expression « dans sa semaine » pour définir ce qui lui arrivait. Stanley lui avait fait croire, à ses premières règles à l'âge de 12 ans, que ces saignées mensuelles coïncidaient avec ses mensonges. Il ne lui avait pas fallu très longtemps pour découvrir la vérité en discutant avec d'autres employées de la fête foraine. La régularité du phénomène et les crampes occasionnelles venaient contredire l'ivrogne. Le nom était resté, puisque même aujourd'hui, elle appelait ce moment particulier « son petit mensonge ».

Une étrange plainte monta de la salle. Une sorte de lamentation primitive, préhistorique, animale et sourde. Tous les regards suivirent la direction de cette exclamation qui avait recouvert la musique, par sa force. On vit un homme à l'avant de la salle, debout, qui fixait la scène. Son visage était rouge, son front couvert de sueur. La musique cessa. Il s'agissait du client difficile. Il fit quelques pas vers la scène et s'immobilisa au bord de celle-ci. Il fixait Angie de son visage porcine, avec ses habits dispendieux et sa Rolex dorée. L'homme était à bout de souffle, une protubérance à l'avant de son pantalon et une tache sur ce dernier ne laissaient aucun doute. Il sortit un portefeuille épais de sa poche arrière. Il en prit plusieurs billets colorés, qu'il lança distraitemment sur scène. Les morceaux de papier virevoltèrent comme des feuilles d'arbres arrachées de leurs branches, emportées par la

brise afin de recouvrir le sol automnal.

Malgré la douleur dans sa queue perforée, l'humiliation et la peur, Angela souriait.

Elle avait réussi.

Le client se détourna et vida son verre d'un trait avant de quitter l'établissement. Des cris de joie fusèrent sur scène, tandis que les autres danseuses se ruaient sur elle pour l'aider, la féliciter et la soigner.

Henry n'avait aucune idée comment se sortir de ce pétrin. Les trois hommes s'amusaient bien en se moquant de lui, tandis qu'il se balançait au-dessus d'une cuve remplie d'eau bouillante. Ses pleurs et son regard rendu fou par la perspective de la souffrance à venir alimentaient les rires de ces trois sadiques.

PL l'interpella alors que ses pieds approchaient dangereusement de la cuve.

— Pis, est-ce que tu nous dis où est ta petite amie ?

La chaleur et les vapeurs qui montaient de la cuve couvraient Henry de sueur. On aurait dit un sauna très désagréable. Il n'avait aucun moyen de s'en sortir, il brûlerait dans ce bassin. Il ferma les yeux et sentit ses orteils toucher la surface du liquide. La corde cessa de descendre et il hurla sous la douleur, vive et insupportable. Il releva ses pieds, soudain paniqué, convaincu que la peau avait fondu.

Les hommes le regardaient en silence, sachant bien que ce moment était crucial. Le policier fit le tour du réservoir afin d'étudier le sujet. Les cheveux d'Henry dégouttaient de sueur, la chaleur semblait si intense qu'elle donnait une teinte rougie à la peau du garçon.

— Toujours pas intéressé à dire où elle est ?

Henry connaissait l'humiliation et la douleur, mais il ne voulait pas devenir un martyr et périr dans d'atroces souffrances. L'envie de parler le prenait, il voulait sauver sa peau. La lâcheté était sur le point de l'emporter. Mais pouvait-on vraiment appeler cet instinct de survie poltronnerie ? PL fit un geste et on descendit la corde de quelques centimètres, suffisamment pour que la plante de ses pieds touche la surface bouillonnante. Henry hurla, releva encore plus ses jambes, se

déballant en empirant son état précaire, puisque son poids faisait bouger la corde de haut en bas. Il sentit des cloques se former sous ses pieds meurtris, l'eau bouillonnante comme un acide corrosif. Henry se mit à pleurer, les jambes levées, une position inconfortable et difficile qu'il ne pourrait tenir longtemps.

Henry craqua, incapable de supporter cette souffrance plus longtemps.

— OK ! Je vais vous le dire ! Je vous en supplie, sortez-moi d'ici !

— Parfait, annonça PL, qui jeta un regard entendu à ses complices.

La corde amorça un mouvement vers le haut. Ses pieds étaient en mauvais état, la peau arrachée par le liquide fumant laissait place à des cloques. La corde cessa bientôt de remonter.

— Dis-nous où elle est, et je te libère. Pas avant.

Henry se mit à sangloter, conscient d'être sur le point de trahir sa compagne. Les yeux fermés, il répondit au policier.

— Le Palais des nains.

— Le Palais des nains ? répéta PL, curieux.

Le policier sortit son cellulaire de sa poche, jeta un regard désolé vers le garçon qui avait craqué.

— Merci, mon petit. Malheureusement, je ne peux pas te laisser partir.

PL se détourna, fit un geste à Morel, qui n'hésita qu'une ou deux secondes avant d'activer la descente complète de la corde. Il ne resta toutefois pas sur place ; il rattrapa ses deux compagnons pour sortir de l'entrepôt et se rendre à la voiture. Aucun des trois n'osa se retourner.

Il fallait un estomac solide et être vraiment cruel pour observer un tel spectacle. Même la Fouine préférait quitter l'entrepôt. Les hurlements de mort du garçon les accompagnèrent jusqu'à leur voiture. Ils auraient des cauchemars dans les nuits à venir.

Pas besoin de préciser qu'aucun d'eux ne mangerait de fruits de mer dans un futur proche.

Claudia avait tenu parole. Un docteur dans la salle offrit d'examiner Angie. Il nettoya la plaie et la pansa, on avait une trousse de premiers soins au bar. La peau recouvrant la queue était dans un mauvais état en raison de toutes ces années de mauvais traitements. Lorsqu'Angie questionna le médecin sur la possibilité d'une chirurgie esthétique capable de lui redonner des jambes, il douta à voix haute d'une telle éventualité. Angie ne s'en découragea pas, il n'était après tout qu'un médecin de famille passant ses temps libres dans un bar de danseuses.

La sirène et ses amis furent hébergés pour la nuit et une partie du jour suivant dans une aile de l'établissement qui servait de motel. Les chambres frisaient l'insalubrité, elles ne devaient être que des points de rencontre pour une baise rémunérée rapide. Ils purent néanmoins se reposer. On leur fit aussi livrer de la pizza, des boissons gazeuses, et ils mangèrent tout en discutant de tout et de rien.

On n'oubliait pas Henry.

Ils ne revirent Claudia que le lendemain, en fin d'après-midi. Elle les avait informés de l'impossibilité de visiter le Palais des nains sans y être attendus et devait faire des arrangements pour leur visite. On les escorta dehors. La propriétaire des lieux, ainsi qu'un de ses sbires, les attendaient dans le stationnement derrière le bar. Une camionnette blanche s'y trouvait aussi. La naine leur apprit que son employé, Rocky, les conduirait à Montréal, là où se trouvait le mystérieux endroit qu'ils recherchaient. Gustave serait leur porte-parole, les nains y refusaient toutes discussions avec les gens soi-disant normaux. Elle ajouta même qu'ils étaient d'une agressivité incroyable, capables des

pires atrocités afin de protéger leur territoire. Une enveloppe leur fut aussi remise, épaisse et remplie de billets de banque. Elle leur offrait l'argent nécessaire afin de payer pour l'opération d'Angie et honnêtement, ils n'avaient même pas pensé à ce détail pourtant crucial.

Angela, dans les bras de Martin, remercia Claudia de tout son cœur. La tenancière parut soudainement émue, se retourna afin de disparaître par la porte arrière du club sans se retourner. Malgré ses airs de tenancière brutale, elle s'avérait capable de générosité.

Gustave, Martin, Angela et Nancy montèrent dans la camionnette que Rocky fit démarrer pour prendre la direction de Montréal.

Angie commençait à être de plus en plus nerveuse.



— Oui, monsieur le juge. Faut pas s'inquiéter, on est sur leur piste. On va la trouver.

PL raccrocha, un sourire aux lèvres. Le juge s'impatientait, voulait faire la fête avec la petite sirène.

Le policier revint vers ses deux complices, qui s'amusèrent visiblement. Dans une cage métallique destinée à héberger des chiens, trois hommes de petite taille s'agrippaient aux barreaux. Ils étaient terrifiés.

La Fouine avait trouvé quatre nains qui sortaient d'une agence de placement spécialisée dans les productions cinématographiques. Une recherche rapide sur Google avait révélé des auditions dans un studio sur Sainte-Catherine, à Montréal, pour un rôle dans un film de science-fiction qui devait être tourné au Québec. On demandait des postulants qui parlaient anglais, spécifiant qu'ils devaient être nains et aussi prêts à enfiler des costumes durant de longues heures. Donc, la Fouine et Morel avaient suivi les quatre individus pour les coincer à une intersection et facilement les enfermer à l'arrière de la camionnette. Les rares témoins n'avaient fait qu'observer avec curiosité, peu de gens étant enclins à s'opposer au gros Morel.

PL s'approcha de ses compagnons. Ces derniers se divertissaient

avec un des nains. Morel lui tenait les jambes, tandis que la Fouine en faisait de même avec les bras. Les deux compères tiraient de toutes leurs forces, comme s'ils tentaient d'étirer le pauvre bougre, de faire allonger ses membres. La victime criait de douleur, la force des poignes le retenant eut un bien désolant résultat. On entendit un craquement horrible, Morel jura à voix haute et laissa tomber son fardeau, qui heurta lourdement le sol.

— Son poignet vient de casser, gémit la grosse brute déçue.

Au sol, l'homme hurlait en tenant son poignet. Ses jambes furent aussi relâchées.

— Essayez avec un autre, ils vont finir par parler, ordonna PL.

Dans la cage, les prisonniers s'agitaient, ils avaient peur. Morel agrippa le blessé par les cheveux et le traina au sol, le poussant dans la cage que la Fouine avait ouverte. Les deux brutes étudièrent les autres comme le client d'une boucherie choisit un steak. Ils se décidèrent et agrippèrent le seul nain de couleur, aux cheveux très longs retenus en queue de cheval. Il se mit à hurler tandis qu'on le sortait de la cage, frappant le vide de ses menues extrémités, sa bouche édentée s'ouvrant sur un cri de mort. Morel l'avait soulevé avec facilité.

L'agent de la SQ s'impatiait. Il s'adossa à sa voiture, alluma une cigarette et attendit. La Fouine parut un peu trop excitée.

— Celui-là, on va l'attacher à une corde et le traîner derrière la camionnette.

— Cool.

Le nain se débattait en vain, impuissant. On s'activa à lui attacher les poignets à l'aide d'une épaisse corde jaune. Ses protestations sonores se perdirent dans le néant de la nuit. Ils se trouvaient dans une carrière abandonnée, les parois de sable étouffaient les sons. PL posa à nouveau la question aux prisonniers :

— Dites-moi où se trouve le Palais des nains et je vous libère tous.

Le ligoté fut celui qui répondit.

— Je ne sais pas, je vous le jure !

— Hostie de nain qui connaît rien ! se plaignit la Fouine.

Morel attachait l'une des extrémités de la corde à la camionnette,

puis s'apprêta à monter à bord, lorsqu'un des spectateurs impuissants dans la cage hurla.

— Je peux vous dire c'est où !

Le ligoté soupira, fermant les yeux pour prier, témoignant ainsi de sa reconnaissance pour avoir échappé à la torture.

PL s'approcha de la cage afin de s'intéresser au bavard.

— Té ben mieux de dire la vérité. On va pas te laisser partir jusqu'à ce qu'on soit certain que tu ne nous as pas menti.

— Oui, oui. Je vais vous aider, brailla l'autre, les mains sur les barreaux de la cage.

L'agent de la Sûreté du Québec se retourna vers Morel.

— Juste pour le fun, montre-lui ce qui va se passer s'il se fout de notre gueule.

Morel sourit et monta dans la camionnette. Au sol, attaché comme un petit saucisson, le nain exerçant une profession de comptable mais aux rêves cinématographiques inassouvis criait et implorait les hommes de le laisser partir. Sa journée avait commencé par une audition dans une agence pour se retrouver torturé par des déments. La Fouine se permit un commentaire, tout en s'éloignant pour éviter d'être frappée par le corps au bout de la corde, lorsque celui-ci se mettrait en mouvement.

— Cette année, tu ne pourras pas aider le père Noël.

Le moteur du véhicule se mit à rugir et l'engin à rouler, le corps du nain au sol tiré sur la surface sableuse, parsemée de cailloux, de branches et de flaques boueuses. Les brutes laissèrent Morel s'amuser. Les hurlements du comptable furent très brefs, sa carcasse bondissait de tous côtés, percutait les rochers avec des bruits sourds. Désarticulé, ensanglanté, l'individu était mort depuis un bon bout de temps lorsque la camionnette s'immobilisa.

Dans la cage, on pleurait et le nain ayant accepté de les aider avait perdu connaissance.

Le policier informa le juge de l'avancée de leur mission.

Il devait ramener cette sirène à son patron.

Montréal.

Angie et ses compagnons observaient le paysage qui défilait, les rues bondées de gens, les grands immeubles du centre-ville, les cafés et les terrasses désertes. L'automne dans la métropole avait un certain charme. La troupe avait souvent visité de grandes villes, mais c'était la première fois pour Angie qu'elle le faisait en tant que femme libre. Son regard avait changé, elle voyait le monde avec espoir, sans illusions.

Elle pensait bien sûr à Henry, tout en découvrant cette merveilleuse cité avec une montagne en son centre. Il y avait tellement de gens de toutes les couleurs, de tous les âges. Ce qui l'attirait le plus dans cet amalgame d'individus était d'imaginer leurs vies, leurs quotidiens, leurs familles. Se lever le matin, déjeuner, se rendre au travail et y passer la journée, pour revenir le soir et embrasser un mari ou une femme heureuse de revoir son conjoint. S'occuper des petits, discuter autour d'un bon dîner, peut-être même profiter d'un repas au restaurant, d'un film au cinéma... Tout cela l'interpellait, elle désirait cette existence routinière et tranquille.

Ce qu'elle ignorait, c'était que pendant qu'elle rêvait de normalité, la plupart des gens rêvassaient à une vie plus excitante, à une évasion loin de cette banalité qui les étouffait. La mère qui baignait le bébé rêvait d'un martini sur une plage au Mexique, le père qui tondait la pelouse imaginait la caissière de la pharmacie en bikini qui se penchait pour ramasser un ballon qu'elle lui lancerait en riant, sa poitrine animée de soubresauts surréalistes.

Angela voulait sortir du cycle dans lequel elle se trouvait depuis son enfance, un cycle vicieux d'abus et de violence. Elle aurait aimé partager ce moment avec Henry, aurait voulu s'assurer qu'il allait bien. Son instinct lui disait qu'il était encore en vie, mais elle doutait sincèrement de sa liberté de mouvement. Que lui avaient fait ces hommes ? Était-il en prison ? L'avaient-ils battu ? Le garçon homard était un ami, mais plus encore, il avait partagé sa misère et l'avait soutenue dans les pires moments. Elle le voyait comme un frère.

Elle le retrouverait.

Tout en observant les façades des commerces, boutiques, bars et établissements divers le long de Sainte-Catherine, la sirène laissa son esprit torturé dériver vers son cowboy, le beau Christophe Boivin. En fait, il était entré dans sa vie à un moment propice pour qu'il prenne une place d'importance. Son apparition coïncidait avec la débâcle du cirque, la mort de Stanley et le départ pour cette aventure. Il était en grande partie responsable de son désir de normalité, d'avoir des jambes. Être une femme, selon elle, ne signifiait pas seulement avoir un orifice dans lequel les hommes veulent tous entrer et posséder des attraits féminins faisant l'envie. Elle devait, pour compléter sa transformation, être capable de marcher, de séduire l'homme de ses rêves. De l'accompagner dans ses sorties. De le rendre fier d'être à son bras.

Rocky les tira hors de leurs rêveries, puisque tous observaient le paysage sans parler, perdus dans leurs propres tourments existentiels. Il hurla à la ronde, sa voix amplifiée par l'espace restreint.

— Nous y sommes !

Tous collèrent leur nez à la fenêtre, imaginant le Palais comme étant une structure remarquable, un peu comme ces grands châteaux médiévaux avec pont-levis, tourelles et grands murs de briques. Trépignant d'impatience, ils ne virent qu'une rue résidentielle longée par des voitures des deux côtés, stationnées en rang ; quelques passants promenant leurs chiens, des couples se tenant la main et des adolescents aux oreilles bouchées par leurs écouteurs. Tandis que la camionnette s'immobilisait, les passagers cherchèrent toute trace de l'endroit mythique. Nancy interpella le conducteur :

— Hé ? Il est où le Palais ?

Rocky éclata de rire, tirant une cigarette d'un paquet reposant sur le tableau de bord. Il se retourna afin de les observer et parut grandement amusé par leurs visages imprégnés par la déception et l'incompréhension. Secouant la tête avec négation, il pointa la façade d'une résidence de deux étages, toute en béton et en briques. Deux statues de lions protégeaient des portes vitrées. Il répondit finalement.

— On est sur la rue Rachel. C'est votre Palais des nains, drette-là.

Tous regardaient dehors avec consternation.

— Explique-nous c'est quoi, le Palais, dit Angela.

Rocky libéra quelques bouffées cancérigènes dans l'habitable, avant de soupirer et de se retourner vers la bâtisse. Il paraissait réfléchir, se demander ce qu'il devait révéler ou non à ses passagers. Sa voix était grave, dénuée d'émotion.

— Le Palais des nains est une résidence. C'est là que vivent le comte Philippe Nicole et sa femme, la comtesse Rose Dufresne.

L'homme de main de Tania était devenu le centre d'intérêt tandis qu'un énorme camion de pompier filait sur la rue Rachel, se dirigeant vers un brasier invisible. Rocky souffla quelques nuages nauséabonds et reprit la parole.

— Le couple a aussi un fils, le petit prince Philippe. Ils sont tous les trois nains. En fait, l'intérieur de leur résidence est entièrement meublé à leur taille. De la table de cuisine aux lits. Tout est adapté à leurs besoins. Ils y vivent depuis plusieurs années. Le comte est un ancien forain, il a travaillé dans les cirques.

Martin brisa son silence, intrigué par l'histoire.

— Ils font quoi, là-dedans ?

Rocky toisa l'informaticien, avant de poursuivre en reniflant bruyamment.

— Il y a quelques années, les gens payaient pour visiter l'intérieur. La famille agissait normalement, s'adonnant à leurs activités quotidiennes. Il y avait même un magasin à côté où les gens pouvaient acheter des souvenirs et des babioles. Les choses allaient bien pour le couple, l'argent rentrait.

Rocky fit descendre sa vitre et jeta son mégot dehors ; il n'en avait

pourtant pris que quelques bouffées. Il observa Angie un moment par le rétroviseur. Son regard témoignait d'une certaine inquiétude, peut-être connaissait-il des choses impossibles à révéler. Il était difficile, à moins d'être vraiment mauvais, de vouloir faire du mal à la sirène, dont la beauté était poignante. Pourtant, elle avait souffert au quotidien durant des années. Ce fut toutefois Gustave qui répondit, son ton amer soulignant un certain mépris :

— Les gens ont commencé à se plaindre. On voulait être politiquement correct. Pour les gens normaux, parler de nains ou les exposer ainsi était dégradant. Une humiliation. Ils ont signé des pétitions, convaincu les médias de parler de cette histoire-là. Les journalistes n'ont même pas visité les lieux, sinon ils auraient bien vu que la famille Nicole prospérait en tout bonheur de cette attraction. Le comte avait sa cour, les gens venaient même du Japon pour les voir. La population outrée, qui aurait dû juste se mêler de leurs affaires, a même fait en sorte que le gouvernement intervienne.

Gustave fit une pause. Le mépris aperçu plus tôt se changea en colère. Il tira de sa poche une flasque de laquelle il prit une longue gorgée. Lorsqu'il l'offrit à la ronde, seul Rocky se montra intéressé. L'assistant de la cuisinière poursuivit :

— Le maire et ses conseillers ont fait fermer la place. Le magasin a été vendu et la famille Nicole s'est retrouvée avec plus rien. Ils ont tout perdu, sauf l'édifice qu'ils avaient eu la prévoyance de payer en entier. On dit même que le maire de l'époque s'est fait réélire à cause de ça. Il venait de sauver la réputation des nains...

Leur compagnon de petite taille cracha au sol, récupéra sa flasque des mains du conducteur pour en boire une autre gorgée. Il ne cachait plus sa haine.

— Des conneries. La famille s'est retrouvée sans moyen de gagner sa vie. Tout ce que le couple connaissait était les cirques et le Palais de nains. De perdre leur train de vie, leur public tant adoré, de voir le rideau tomber sur toute cette mise en scène les plongea dans une profonde dépression. Le fils du comte a perdu la boule. Il s'est fait arrêter pour vol avec effraction, il buvait et se droguait. En prison, il s'est fait poignarder par un autre détenu. Sa mort a lourdement affecté

ses parents. Ils voyaient en lui un véritable prince, prévoyaient lui transmettre l'héritage familial qui consistait en ce Palais.

L'ambiance s'était assombrie. Cette histoire était triste, mais reflétait un monde où il y a toujours quelqu'un pour se sentir offusqué. Pour porter plainte. Nancy toisait son compagnon Gustave, elle ignorait beaucoup de choses sur sa vie, sur ses états d'âme. Par contre, elle avait toujours été là pour lui durant les moments difficiles. Sa condition physique de nain était une condamnation à l'humiliation, à la risée générale ou aux regards discrets trop souvent captés.

— La mort du fils Nicole a été une tragédie de trop pour le comte, reprit Gustave. Il s'est suicidé dans l'une des chambres du deuxième étage. Une corde au cou. C'est sa femme qui l'a trouvé. Bien triste histoire.

Dehors, un camion de livraison s'était immobilisé devant l'édifice voisin. Un employé en uniforme brun quitta son véhicule afin de frapper à une porte, patienter et remettre un paquet à un vieil homme en robe de chambre. Il dut signer un document. Le vieillard s'attarda un moment, épiant la camionnette et ses passagers, avant de refermer. Angie attendait une suite, mais comme Gustave demeurait silencieux, buvant en observant la rue, elle le questionna.

— Et sa femme ?

Le nain fixa la sirène un moment. Il ferma les yeux et inspira profondément avant de répondre.

— Elle vit toujours ici. Elle aurait perdu la boule, après le décès de son fils et mari. Impliquée dans des affaires assez louches, elle a commencé à aider les gens avec des problèmes physiques. Ironique, une naine folle qui permet aux gens de changer leur apparence...

Gustave eut un petit rire nerveux. Il prit une très longue gorgée du liquide, ce qui le fit tousser et il faillit s'étouffer. Ses yeux étaient vitreux, sa voix, lorsqu'il parla à nouveau, trahissait un début d'ivresse.

— Aussi, on dit qu'elle déteste les personnes de taille normale. C'est à cause de ces gens qu'elle a tout perdu.

Le nain se leva, observant ses copains à tour de rôle. Il empocha son contenant d'alcool et s'apprêta à ouvrir la portière pour s'extirper

du véhicule. Il leur offrit un avertissement.

— C'est mieux si c'est moi qui parle.

— D'accord, mais sois prudent, exigea Nancy.

Elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour son compagnon. Cela fit sourire l'intéressé, qui offrit un clin d'œil à son amie.

— Restez ici, je vous ferai signe.

Gustave se retrouva dehors, gravissant le court escalier entre les deux lions gardant l'entrée du Palais. Sa démarche particulière fit rire le conducteur, qui se reprit aussitôt, son auditoire peu impressionné par son manque de respect.

Devant la porte vitrée, le nain sonna, puis patienta. Un couple qui passait dans la rue avec une petite fille tenant la main de sa mère remarqua le nain ; la gamine ne put s'empêcher d'émettre un commentaire que les autres ne purent capter dans la camionnette. Les mots firent toutefois se retourner Gustave, qui offrit un doigt d'honneur à la famille interloquée. Cela fit rigoler Rocky.

Lorsque la porte de la résidence s'ouvrit, une silhouette de petite taille invita leur compagnon à l'intérieur.

La température tombait déjà, puisque le soleil se dissimulait maintenant derrière les immeubles, créant des jeux d'ombres enveloppant la cité d'un voile sombre. Les gens devaient s'apprêter à souper en famille en partageant le récit de leurs journées respectives en faisant semblant d'être intéressés.

Dix minutes plus tard, Gustave apparut sur le seuil de la porte, faisant signe à ses copains de le rejoindre. Nancy se rendit à l'arrière afin de prendre le fauteuil roulant de la sirène. Martin, avec Angie dans ses bras, suivit la cuisinière sur le trottoir. Ils saluèrent Rocky, qui les toisait avec amusement. Gustave vint à leur rencontre pour leur dévoiler le plan.

— Elle est d'accord pour nous recevoir. Je vous préviens, elle n'aime pas les gens de grande taille. Alors il faut être prudent. Pas de commentaires déplacés. Il faut l'adresser par son titre, Madame la Comtesse. Compris ?

— Oui, répondirent-ils en chœur.

Satisfait, Gustave hocha la tête et entra dans la résidence, suivi de

la troupe. Dès le vestibule, ils découvrirent l'extraordinaire décoration du domicile. Tout y était vraiment adapté aux occupants des lieux. On se serait cru dans une maison de poupée géante, même si personne n'aurait osé faire la remarque.

Un couloir les conduisit vers une pièce aux murs tapissés de livres, tous des formats de poche disposés sur des étagères ne dépassant pas la hauteur de leur poitrine. En raison des fauteuils et sofas trop petits pour les accueillir, Gustave les fit asseoir à même le sol. Le chandelier au plafond éclairant la pièce ne se trouvait qu'à moins d'une dizaine de centimètres de la tête de Nancy. Martin déposa Angie devant lui, sur la moquette soyeuse.

Gustave était très sérieux, un filet de sueur sur son front, se mordillant la lèvre inférieure. Il n'aimait visiblement pas trop se trouver ici et cela le rendait nerveux. Sur l'un des murs, entre deux étagères, ils virent un montage photographique qui représentait indéniablement la famille Nicole. Des images où on souriait, en habits du dimanche, avec longues robes et chapeaux haut de forme. Un homme et une femme, avec un poupon, plus tard avec un petit garçon et finalement un adolescent. Sur un pan de mur, toute leur vie se déroulait en ordre chronologique. D'un mariage sans trop de cérémonie à une rubrique nécrologique triste. On pouvait suivre le fil d'une existence troublée, d'une vie mouvementée. Ce qui impressionna Nancy plus que tout fut une petite section de ce montage où on montrait le comte, sa femme et leur fils, entourés de plusieurs personnalités connues. La propreté des lieux et l'agencement impeccable des meubles ne donnaient pas l'impression d'un endroit à l'abandon.

Un raclement de gorge les fit tous se retourner vers le couloir, où une femme venait de faire son entrée. Très petite même pour une naine, il émanait d'elle une grâce royale, une prestance de monarque. Vêtue d'une longue robe venant d'un autre siècle, toute en couches superposées, elle semblait tout droit sortie du pont du Titanic. Son visage était un peu trop maquillé : une épaisse couche de poudre blanche sur les joues et les lèvres d'un rouge foncé agressif, surmonté d'une épaisse chevelure brune tenue en chignon. Un chapeau en toile

couvrait le haut de son crâne. Ses doigts étaient couverts d'anneaux argentés sertis de diamants, des bracelets dorés soulignaient ses poignets. Son cou était entouré de plusieurs colliers aux pierres luisantes reposant sur sa poitrine. Une poitrine d'ailleurs très généreuse. En fait, en la regardant, elle donnait l'impression d'être une version miniature de Marie Antoinette.

Gustave se leva, bientôt imité par Martin et Nancy, pour ensuite s'incliner d'un salut protocolaire et respectueux. La sirène se contenta de se courber. La femme parut ne porter attention qu'au nain du groupe. Son visage était très sévère, marqué d'une panoplie de rides creusées par le temps, l'inquiétude, la misère. On pouvait l'imaginer sur un échafaud, le cou dans une guillotine.

La comtesse s'avança vers Gustave, le saluant d'un mouvement de tête. Son parfum emplissait la pièce, elle s'en était généreusement arrosée et l'odeur était désagréable. Leur ami prit la parole.

— Merci de nous recevoir, Votre Altesse.

— J'ai toujours le temps pour mes sujets, Gustave, répondit-elle d'une voix criarde.

Une jeune femme naine fit irruption dans la pièce. Elle portait l'uniforme stéréotypé des servantes, en noir et blanc, de ceux qu'on retrouve dans les pornos et les mauvais films d'époque. Elle tenait un plateau et fit le tour de la pièce afin d'offrir des tasses de thé aux invités. Des tasses très petites, remplies d'à peine trois ou quatre gorgées d'un délicieux liquide chaud, fruité et mielleux, avec un parfum de cannelle et de gingembre. Tous furent servis, sauf la comtesse, qui fixait toujours un Gustave nerveux.

Sa Majesté prit la parole. Son attitude cachait mal une bien triste réalité. Elle était coincée dans son rôle inventé pour le public, cherchant à pallier la perte de son mari et de son fils en vivant une illusion malade. On l'écouta religieusement.

— Vous m'avez fait part d'une demande bien particulière.

— Oui, Votre Altesse, répondit Gustave avec révérence.

— J'y ai réfléchi et me suis fait convaincre, en raison de mon grand cœur, de vous offrir ce que vous voulez. Ces... amis...

Le visage de la propriétaire des lieux grimaça un court moment

afin de montrer toute la répugnance que ces gens normaux lui inspiraient. On aurait dit que son nez se retroussait en captant une très mauvaise odeur.

— ...qui vous accompagnent, peuvent rester pour la nuit. Demain, nous pourrions nous occuper de cette jeune personne, termina la comtesse en reniflant.

Angie ne put s'empêcher de sourire de contentement. Son vœu serait exaucé, on allait vraiment lui donner des jambes. Les deux autres compagnons étaient plus réservés, méfiants. Nancy ne croyait pas pour une seconde qu'on puisse greffer des jambes aussi facilement et ainsi lui permettre de fonctionner normalement. Ce ne pouvait être que folie, un rêve, une tricherie. Une fraude. Elle garda ses pensées pour elle-même. Martin, lui, ne se contenait plus. Imaginer Angela avec des jambes longues et musclées le fit tressaillir. La comtesse tendit la main et la servante demeurée en retrait lui offrit une paire de gants blancs ainsi qu'un masque similaire à ceux que les chirurgiens revêtent pour faire des opérations. Elle les enfila. Gustave gesticula à Angie de ne pas bouger, s'avancant afin de lui prendre la minuscule tasse de thé vide de ses mains.

La comtesse Rose Dufresne Nicole se retourna vers la sirène immobile et intimidée. La femme s'approcha, son expression faciale dissimulée sous le masque, mais on devinait son dédain, ses petits yeux presque asiatiques tentaient de percer la carapace écaillée de l'esprit de la jeune femme. Se plaçant devant la sirène toujours au sol, Rose se pencha afin de lui tâter la queue. Ses doigts experts touchaient la peau, cherchaient l'ossature, les joints, les muscles. Il y avait une qualité chirurgicale dans sa méthodologie d'attouchement. Elle émit quelques grognements, bougea la tête d'un côté à l'autre. La tension était palpable dans la pièce, personne n'osait remuer ou même respirer.

La comtesse se leva enfin, se recula dans son coin avant d'enlever les gants et le masque, qu'elle laissa tout simplement tomber au sol. La servante se rua afin de les ramasser. Rose se tourna ensuite vers Gustave, qui patientait, suant à grosses gouttes, pour lui donner son verdict.

— On fera cela demain, si vous êtes encore ici au matin.

Elle eut ensuite un petit rire nerveux déplacé qui inquiéta la troupe. Pivotant sur elle-même, avec une grâce chorégraphiée, elle se retira sans un mot, sans un geste, en laissant flotter son parfum dans la pièce.

Nancy s'adressa à Gustave. Sa voix manifestait une certaine méfiance.

— Si vous êtes encore ici au matin ?

Le nain hocha les épaules, puisqu'il n'en savait pas plus. Ensuite, la servante les invita à la suivre d'un simple geste de la main. Ils empruntèrent un couloir et montèrent à l'étage, Angie transportée par Martin et Gustave aidant Nancy qui insistait pour monter le fauteuil roulant à leurs chambres.

— Au moins, elle pourra se déplacer sans aide, expliqua la cuisinière.

Le second étage était bien différent. Tout y était adapté à des gens de taille normale. En plus, l'étage semblait très vaste, excédant les limites de l'actuel édifice. Un long couloir, qu'ils suivirent, donnait sur une série de portes de chaque côté d'eux. Martin en compta une trentaine. Le sol du corridor était couvert d'une moquette aux motifs animaliers très colorés, contrastant avec les murs en bois, le plafond haut et les quelques ampoules se dandinant à intervalles réguliers. Quelques cadres de paysages occupaient certains espaces entre les portes, la sobriété des lieux laissait perplexe. La domestique conduisit le groupe au bout du passage, où elle leur désigna une série de portes, tout en parlant.

— Choisissez vos chambres. Si vous êtes encore ici demain matin, je viendrai vous chercher. Il est interdit de descendre sans permission. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, utilisez le téléphone et composez le zéro.

Comme la servante s'éloignait, Nancy la retint en l'interpellant.

— Que voulez-vous dire par « si vous êtes encore ici demain matin » ?

La femme éclata de rire avant de s'éloigner et disparaître dans l'escalier. Les compagnons s'observèrent un moment, inquiets, et

lorsque Gustave haussa les épaules, on se sépara afin de choisir des chambres. Nancy en prit une sur la droite, la dernière du couloir, tandis que Martin conduisit Angie de l'autre côté, en face de celle que la cuisinière avait choisie.

La sirène dans les bras, les deux improbables compagnons entrèrent dans la chambre qu'occuperait la jeune femme, faisant à nouveau un voyage dans le temps. On se serait cru dans une pièce d'un autre siècle. Le lit était vieillot, entouré de rails en métal, une montagne d'oreillers en occupait la surface. Un petit meuble offrait la chance d'écrire des lettres, on avait même disposé des feuilles de papier et des plumes, avec un encrier. Une odeur de propreté flottait dans la pièce et un panier de potpourri libérait des essences agréables comme le pin et la cannelle, ainsi que la vanille. De l'autre côté du lit, une étagère inquiéta aussitôt Angie, puisqu'elle soutenait une vingtaine de poupées d'un réalisme incroyable. Ces représentations humaines étaient en porcelaine, avec différentes coupes de cheveux et robes colorées. Le genre de jouet que nos grands-parents collectionnent aujourd'hui, en mémoire de leur lointaine enfance. Pour tout autre ameublement, une large armoire occupait le mur à côté de la porte. Dessus, on avait placé une panoplie de photographies du couple Nicole et de leur progéniture. Des clichés où l'on souriait, se tenait la main, fixait la caméra avec une pose calculée. Ce qui intrigua Angie et Martin fut l'impression que les photos venaient d'une autre époque, toutes en noir et blanc. Bien que la comtesse leur donnait l'impression de n'être qu'au début de la quarantaine, les clichés devaient dater du début des années quarante. En fait, après avoir déposé Angie sur le lit grinçant et aux ressorts usés, Martin attira son attention vers le mur où il s'approcha.

— Regarde ça !

Angie remarqua les dates au bas des images. 1940-1942 -1948. Était-ce possible ? Ils en doutaient, mais encore là, ce lieu semblait receler bien des mystères. Les décors de la résidence semblaient n'avoir pas changé. Prenant un cliché dans ses mains, il observa les visages souriants des protagonistes. Il était impossible de trouver le moindre signe de vieillissement chez la comtesse, le moindre détail

différent, comme la couleur des cheveux ou des rides supplémentaires. Martin se retourna vers Angie, réalisant leur solitude dans cette pièce confortable. Il en rougit, parlant d'une voix légèrement criarde.

— C'est bizarre...

Angie l'observa, assise sur le lit. En fait, puisque sa décision était prise et qu'elle escomptait plus que tout un résultat susceptible de changer sa vie, elle préférerait ne pas s'inquiéter. Il s'agissait après tout de sa seule chance de découvrir ce que la normalité impliquait. Elle ne répondit pas, mais il ne s'en offusqua pas, trop intrigué par l'endroit.

— Crois-tu que c'est une mise en scène ? demanda-t-il. Je veux dire... c'est facile de truquer des photos.

— Peut-être.

Ils restèrent tous les deux un moment à observer les images. Angela jeta un regard méfiant vers les poupées, soudain envahie par une fatigue née de tout le stress accumulé durant les derniers jours. Le poids des événements récents l'écrasait et son corps réclamait un sommeil bien mérité.

On frappa à la porte, qui s'entrouvrit, et Nancy entra, poussant le fauteuil roulant. Elle tenait aussi des vêtements, qu'elle tendit à la sirène. Nancy observa Martin.

— Angela, la servante m'a apporté des tenues propres pour toi. Je vais aussi t'aider à te nettoyer. Martin, tu comprends...

— Oui, oui. Je m'en vais, concéda le garçon rougissant.

Le geek quitta la pièce afin de se trouver une chambre et de s'y reposer. Gustave était hors de vue, probablement déjà au lit.

Angela recevait les bons soins de la cuisinière, qui à l'aide d'une bassine et de quelques serviettes, la nettoyait. Les deux femmes parlaient peu, se contentaient de vagabonder dans leurs propres pensées.

Nancy remarqua les photographies et frissonna en s'attardant aux poupées. Sa chambre était plutôt banale, sans décorations. Elle offrit à la sirène la possibilité de changer d'endroit pour dormir. Le couloir était une suite de chambres, mais Angie préférerait rester dans celle-ci.

Les amis purent se reposer. Chacun dans son propre lit. Perdus dans leurs pensées.

Seule Angela croyait vraiment en cette chirurgie capable de lui redonner des jambes.

Vers minuit, la servante frappa à leurs portes. À tour de rôle, ils furent informés que la comtesse était sur le point de prendre son repas du soir et les invitait à la rejoindre. Lorsqu'il voulut répondre qu'il n'avait pas faim, Martin se vit interrompre par l'employée, qui leva la main. Elle répéta l'invitation et le jeune homme comprit qu'il s'agissait plutôt d'un ordre qu'on ne pouvait refuser. Il se résigna donc à suivre l'employée dans le couloir, regrettant déjà le sommeil perdu. Gustave et Nancy semblaient tous deux complètement éveillés et se trouvaient déjà dans le corridor. Angie fut la dernière à les rejoindre, dans son fauteuil roulant. Martin aida la sirène à descendre l'escalier, la tenant dans ses bras, tandis que Nancy et Gustave s'occupaient du fauteuil roulant. Au rez-de-chaussée, la sirène réintégra son moyen de locomotion et ils furent tous guidés vers la salle à manger.

Bien entendu, l'ameublement était trop petit pour les personnes normales et la servante invita Nancy et Martin à s'asseoir directement au sol. C'est là qu'ils prendraient leur repas. Gustave put prendre place à la table rectangulaire capable d'accueillir six personnes. La sirène, peut-être en raison de son statut d'invitée d'honneur, fut autorisée à demeurer à la petite table, toutefois trop basse pour le fauteuil. Elle devrait se pencher et s'étirer afin d'atteindre ses ustensiles et son assiette.

Lorsqu'ils furent tous installés, la domestique s'éloigna vers la cuisine adjacente par une porte à battant. La disposition des lieux n'avait rien de particulier, il s'agissait d'une cuisine et d'une salle à manger tout à fait normales, si ce n'était de leur petite taille. Tandis qu'ils patientaient, on leur servit du vin rouge, que tous acceptèrent.

Le chandelier éclairait la pièce d'une lueur orangée bienveillante. Une fenêtre permettait de voir l'obscurité au-dehors, de distinguer une cour arrière. Une odeur agréable flottait autour d'eux, la promesse de mets délicieux, et ils se mirent à en avoir l'eau à la bouche. Cela les changerait de la nourriture avariée et sans goût du carnaval ou encore des repas frits des concessionnaires ambulants des différentes villes visitées.

Puis, la comtesse fit son entrée. Son extravagance était à couper le souffle. En commençant par son chapeau, très large et surmonté de ce qui ressemblait à un renard roux empaillé. Une large robe bouffie d'un blanc crème trainait derrière elle, comme une robe de mariée balayant l'allée centrale d'une église au rythme de la marche nuptiale de Wagner. Malgré les différentes couches de vêtements, sa poitrine généreuse était compressée par l'étroitesse du bustier et paraissait capable de déchirer la robe pour leur sauter au visage. Elle portait aussi des souliers à talons aiguilles en verre. Sa démarche témoignait de la difficulté qu'elle éprouvait à marcher adéquatement. Quant à son visage, il avait étrangement été peint en blanc, lui donnant un aspect spectral assez inquiétant. Des cercles noirs entouraient ses yeux, ses lèvres aussi peintes de cette même teinte ténébreuse. Elle portait des verres de contact d'un jaune vif.

La propriétaire des lieux s'avança afin de prendre place à la table, non sans jeter un regard satisfait vers les deux individus au sol. Cette femme avait vraiment des idées de grandeurs. Nancy se fit la réflexion qu'elle devait souffrir de grands problèmes psychologiques.

Dès qu'elle fut en position à la table, elle leva le regard vers Gustave et le salua d'un mouvement de tête. Conservant un air sérieux, elle en fit de même pour Angie, avant de parler.

— Nous allons prier.

Tous baissèrent la tête dans une attitude respectueuse. La servante se joignit à eux, en retrait, avant que la comtesse ne poursuive.

— Seigneur, merci pour cette nourriture que nous sommes sur le point de manger comme des cochons...

Les amis levèrent discrètement le regard vers la femme.

—...et protège notre famille, même celle que tu as été assez salaud

pour nous enlever, dans ta propension à briser les cœurs de ces pauvres êtres que tu as créés à ton image. Sur ton nuage de douceurs et avec tes anges te faisant des pipes, j'espère que tu es content de tout le mal que tu répands sur notre petit monde insignifiant.

Le malaise empêcha la troupe de vraiment se recueillir. On observait la femme en douce, à la fois surpris par de telles paroles scandaleuses, blasphématoires, mais aussi réalisant pleinement la personnalité instable de cette hôte.

— Protège-nous aussi contre nous-mêmes, parce qu'on dirait que dans ta bonté divine de trou de cul, tu as trouvé acceptable de faire de nous des curiosités de cirque, des nains dont on se moque jour et nuit. Bénis cette nourriture que nous allons manger, en espérant de ne pas nous étouffer sur un os et nous forcer à aller te visiter, parce que si je monte au paradis, Seigneur, ce sera pour t'en crisser une bonne.

La comtesse pleurait tout en conservant un visage moqueur, presque souriant.

— Amen.

Un silence gênant retomba. La domestique se présenta avec les hors-d'œuvre comme si de rien n'était. L'ambiance était lourde, on ne savait trop quoi dire. Devant chaque invité, même ceux au sol, on déposa une assiette qui contenait poivrons grillés à l'ail, terrine de pâté de campagne, salade périgourdine, mousse de saumon au fromage et fines herbes. On leur resservit aussi du vin. On gouta les mets délicieux, les estomacs appréciaient la nourriture et on se détendit. La domestique attendit que les assiettes soient vides pour passer au plat suivant. Personne n'osa parler, on observait la comtesse du coin de l'œil ; cette dernière dégustait les mets en silence, par petites bouchées et en se net-toyant la bouche à l'aide d'une serviette à toutes les dix secondes. Peut-être parce qu'elle sentait le besoin de briser la monotonie ou par nécessité de divertir, Nancy prit la parole. Sa voix emplit la pièce comme le tonnerre déchire la nuit.

— Merci de nous accueillir, comtesse.

Tous s'immobilisèrent. Les amis la regardaient avec un certain soulagement ; quelqu'un osait enfin rendre le repas plus civil. Ils entendirent une exclamation de surprise venant de la servante, qui

faillit laisser tomber ce qu'elle transportait. Gustave leva un regard désapprobateur en direction de sa compagne. Tous les regards convergèrent vers la comtesse, qui cessa de bouger, tenant sa fourchette à quelques centimètres de sa bouche. Elle tiqua, son œil droit parut sautiller dans son orbite, et elle se mordit la lèvre inférieure. Cette femme était visiblement troublée et elle lança un regard meurtrier à la cuisinière au sol, qui avait soudain très chaud. En fait, tous s'attendirent à ce que la petite hôtesse pique une crise, mais il n'en fût rien, elle se contenta de fermer les yeux et de continuer à manger. Comme le pire semblait être évité, on leur servit la suite du repas gastronomique délicieux. Devant chaque invité, on déposa à nouveau une assiette, contenant cette fois de petites pommes de terre sautées, du brocoli cuit dans une sauce caramélisée et un morceau de poulet croustillant.

Ils s'apprêtèrent à manger lorsqu'un tintement se produisit, puis ils entendirent le bruit d'un liquide qui s'écoule au sol. La comtesse avait renversé son verre de vin. La servante qui déguerpit au pas de course, quittant la salle à manger en sanglotant. Et avant qu'ils ne puissent même réfléchir, la comtesse piqua une crise d'une violence troublante. Hurlant comme une bête agonisante, la femme balaya la table devant elle de son contenu avec ses bras ; son mouvement fit basculer le renard roux qui tomba directement sur un morceau de poulet, que de son vivant il aurait ingurgité avec rapidité. Les victuailles et la vaisselle s'étalèrent au sol. Gustave quitta la table et les autres reculèrent, seule Angie resta sur place, paralysée par la surprise. La femme frappait la table, lança la bouteille de vin sur le mur, crachait avec fureur comme un dragon en manque de feu. Son visage était déformé par la colère. La folie et sa peau blanchie dissimulaient la rougeur de ses traits. La sueur qui coulait sur son visage défigurait celui-ci, laissant de longues trainées de maquillage qui rejoignaient son cou.

Nancy attrapa Martin par le bras et lui fit signe d'aider Angela à quitter cette pièce, mais le garçon refusait de bouger, engourdi par la peur.

La comtesse souleva la table, mais sa petitesse l'empêchait de la

renverser. Elle hurla.

— De la viande ? Comme celle de mes amours que tu as donnée aux vers, mon hostie de grosse patente à gosses de Dieu ?

En reposant la table, elle glissa au sol, percutant le plancher avec fracas. Son crâne émit un son sourd inquiétant. Elle parut ne pas s'en inquiéter, se mit à quatre pattes et entreprit de rugir comme un animal, tout en effectuant de petits sauts. Sa perruque tomba, son crâne chauve luisait sous la clarté du chandelier. Elle écrasait la nourriture sous ses genoux et ses mains, la bouche grande ouverte sur des exclamations ridicules. Gustave avait quitté la pièce, sans prendre la peine d'aider ses copains. Au sol, Rose entreprit de déchirer sa robe, mordant le tissu comme un chien enragé. Elle jappait maintenant, les yeux fous.

Nancy se plaça derrière le fauteuil et poussa Angela hors de la pièce, mais cette dernière lui intima l'ordre d'attendre en levant le bras.

— Martin, viens ! cria-t-elle.

Le jeune homme ne bougeait pas et la domestique leur fit signe de partir.

— C'est mieux s'il reste.

Sans comprendre pourquoi, elles obéirent, voulant fuir cette scène complètement folle. En s'éloignant vers l'escalier, elles purent entendre des sons sourds, des cris, des rires. Nancy prit Angie dans ses bras pour monter à la chambre, elle reviendrait pour le fauteuil plus tard.

Martin, resté dans la salle à manger, observait la comtesse qui venait de complètement ruiner sa robe, dont elle arracha les lambeaux pour les jeter au loin. Elle se retrouva en sous-vêtements assez vieillots, qu'elle se mit aussi à déchirer. La domestique lui murmura à l'oreille :

— C'est la seule chose qui peut la calmer.

— Quoi ? interrogea un Martin inquiet.

— La chose..., répondit la servante en lui faisant un clin d'œil.

Lorsqu'elle fut complètement nue, se roulant dans les mets écrabouillés, la comtesse cessa de hurler pour frapper le plancher de

ses poings. Elle bavait, sanglotait comme un enfant à qui on refuse un jouet. La domestique poussa Martin, qui se leva et fit un pas vers la naine. Cette dernière cessa de remuer en détectant le mouvement, leva les yeux sur le garçon et se mit à rire. Des bras entourèrent le *geek* et il sursauta, avant de constater que la servante dans son dos défaisait habilement sa ceinture, sa fermeture éclair et tentait de baisser son pantalon. Il n'avait jamais eu comme fantaisie de baiser une femme de petite taille, mais il ne pouvait s'empêcher de rêver que le moment de perdre sa virginité était venu.

Son pantalon glissa à ses chevilles, la servante s'agenouilla pour l'aider à s'en défaire, comme de ses bas et souliers. À quatre pattes, la comtesse le fixait avec l'avidité d'un fauve affamé devant une biche blessée.

Elle haletait, se balançant d'avant en arrière. Lorsque Martin fut délesté de son pantalon et de ses bas, la servante l'invita à retirer son chandail. Lorsqu'il observa l'employée derrière lui, le *geek* vit qu'elle aussi était nue. Ses seins pointaient vers lui, les mamelons durcis, son duvet en évidence. Des poils sous les aisselles et les cuisses l'auraient d'ordinaire dégoûté, mais en ce moment, il s'en foutait.

Rose se mit à grogner lorsque les mains de la servante s'emparèrent du membre durci du jeune homme. Il pouvait sentir le corps nu derrière lui toucher ses fesses et son dos. La domestique amorça le mouvement masturbatoire et la femme au sol fonça comme un sanglier rendu fou par la faim et protégeant sa famille, la bouche ouverte et gémissant face à un prédateur.

Martin hurla lorsque la petite bouche engloba son pénis, exerçant une succion à la puissance extraordinaire. Il en tomba au sol et la comtesse grimpa sur lui, le suçant toujours.

La folie de la femme devenait son plaisir.

La bouche de la servante parcourut le reste de son corps, s'attardant sur son anus. À l'étage, on entendit les hurlements du jeune homme.

Nancy ne put s'endormir. La scène jouée au repas, entre autres, la troublait grandement. Elle ne laisserait même pas la comtesse lui couper les ongles. Cette naine était complètement givrée, instable, aux prises avec des idées de grandeurs et une folie probablement meurtrière. Son amitié pour la sirène aurait dû lui insuffler le désir de protester, de lui faire changer d'idée, mais elle savait trop bien que la gamine y tenait mordicus.

Dans quel merdier s'étaient-ils jetés ?

Dans l'obscurité de sa chambre, couchée sur le dos et observant le plafond, elle entendit des bruits de pas qui parcouraient le couloir avec une grande rapidité. On aurait dit ceux d'un enfant à la course. Ou un nain ! Elle se redressa sur le lit, attentive aux moindres bruits. Celui ou celle qui courait dans le corridor faisait des allées et venues pour s'arrêter devant sa porte. Intriguée, elle quitta le lit, enfila une robe de chambre et chercha la pièce du regard, n'y trouvant aucune arme improvisée susceptible de lui servir. Son sac à dos lui manquait.

Elle s'approcha de la porte, y colla son oreille et capta différents bruits de pas. Une bande d'enfants ou de nains. Elle optait pour la seconde. Que faire ? Ouvrir ? Pourquoi le ferait-elle ? Le Palais des nains mon cul, oui ! Plutôt le Palais des fous...

L'inertie ne servait à rien, c'est pourquoi elle décida de tourner la poignée, lentement et discrètement, pour entrebâiller la porte. Le tumulte des coureurs nocturnes se tut, tandis qu'elle bénéficiait d'une vue partielle sur le couloir sombre. La porte venait de heurter quelque chose qui l'empêchait de s'ouvrir davantage. Un petit rire démoniaque, cristallin et froid, résonna dans le couloir. Elle en eut des

frissons. On voulait lui faire peur, mais elle en avait vu bien d'autres. Elle avait survécu à Stanley. Elle donna une poussée sur la porte et sembla déloger ce qui la retenait, obtenant ainsi une vue complète sur le corridor.

Ce qu'elle vit l'immobilisa. Devant elle, alignés, se trouvaient quatre nains vêtus de manière tout à fait ridicule. Malgré la pénombre, elle distinguait leurs déguisements et fut incapable de réagir, de bouger, de penser. Elle était paralysée.

Il y avait un clown portant tout l'attirail classique, du nez rouge aux souliers longs en bouche, une large fleur dans sa poche de veston. Son visage peint en blanc représentait la colère. Ses habits rouges, jaunes, verts et blancs détonaient dans le couloir. Stephen King venait de libérer « Grippe-Sou » dans cette résidence ; ne lui manquaient plus qu'un ballon rouge et un caniveau. À ses côtés, un des autres nains portait un costume d'homme des cavernes, sa peau souillée de maquillage noir donnait l'apparence de la saleté. Ses cheveux longs étaient ébouriffés, son front protubérant à la Néandertal révélait l'usage d'un masque impressionnant et réaliste. Vêtu d'une peau brune qui dissimulait son buste et son bassin, il tenait une massue et gardait la bouche grande ouverte, son regard vaguement idiot et primitif. Le troisième nain portait un costume noir trois-pièces. Son visage peint en orange et une perruque jaune loufoque sur le crâne rendaient l'identification facile, tout comme la casquette de camionneur rouge et blanche qu'il portait, avec l'inscription « *Make America great again* ». Un petit Donald Trump aussi comique que le vrai. Pour terminer la parade immobile des nains déguisés, il y avait un Iron Man de plastique luisant, le visage dissimulé sous son masque robotique.

Les quatre individus toisaient la cuisinière en silence et elle trouva néanmoins le courage de leur parler, cherchant à dissimuler sa peur.

— Vous êtes très drôles. Mais je n'ai pas de friandises à vous offrir.

Ces paroles n'engendrèrent aucune réaction. Le reste du couloir était vide. Elle baissa à nouveau le regard sur la troupe devant elle, sa crainte se changeant rapidement en ennui. Elle secoua la tête, décidant de ne pas perdre de temps avec ces petits comiques muets et tenta de refermer la porte. Elle en fut incapable. Quelque chose l'en

empêchait. Nancy soupira, exaspérée. Puis, sans qu'elle n'ait le temps de réagir, l'homme des cavernes asséna un coup de sa massue en bois sur son pied droit. Elle hurla, reculant avec colère et douleur.

Que faisait cette bande de dégénérés ?

Elle ouvrit la bouche pour les invectiver, mais les quatre nains se ruèrent sur elle, la forçant à reculer dans la pièce. La porte se referma derrière eux, l'emprisonnant. Le clown lui sauta dans les jambes, mordant son genou à pleines dents, tandis que le petit Donald Trump la prenait par l'entrejambe, offrant à la cuisinière le même traitement que l'original réservait à certaines femmes. Il en perdit sa casquette et son toupet paraissait animé d'une vie qui lui était propre. Reculant, se débattant, elle ne put éviter les autres coups frappés du Néandertal, qui visait le ventre et la poitrine. Iron Man, lui, la contourna afin de lui mordre le postérieur, déchirant le vêtement et arrachant une pleine bouchée de chair. Elle avait beau frapper, les petites choses folles évitaient les coups, se déplaçaient avec une rapidité incroyable et lui infligeaient de sévères blessures.

Nancy tomba au sol ; le Néandertal délaissa sa massue pour lui enfoncer un morceau de fourrure dans la bouche, manquant la faire s'étouffer. À genoux, ils la forcèrent à se coucher sur le ventre, lui sautant dessus, lui mordant le dos, les fesses, les jambes. Nancy sentait les quatre rongeurs avides parcourir son corps, le sang ruisseler sur sa peau. Tout ce qu'elle pouvait faire, ainsi paralysée et perdant peu à peu l'emprise sur la conscience, fut de prier pour Angela et les autres.

Trump lui léchait la jambe ensanglantée, sa perruque tombée dévoilait un crâne chauve. Néandertal avait repris sa massue et lui asséna un puissant coup à la tête. L'impact propulsa son visage contre le plancher boisé, sa bouche frappant le sol en délogeant plusieurs dents.

Elle perdit connaissance.



Angela avait eu beaucoup de mal à s'endormir. La présence inquiétante des poupées sur l'étagère ainsi que la crise récente de la

comtesse emplissaient son esprit de mystère et de crainte. Faisait-elle une erreur en faisant confiance à cette femme visiblement folle ? Devait-elle s'enfuir, avant qu'il ne soit trop tard ? Risquer d'être charcutée par cette illuminée ? Non, elle ne connaissait aucune autre alternative à son problème de jambes et ne pouvait pas reculer maintenant. C'était son unique chance de devenir normale, de pouvoir marcher et retrouver son cowboy. Ce fut d'ailleurs à lui qu'elle rêva, négligeant son ami peut-être en péril. Elle s'était éprise de Christophe Boivin. Un coup de foudre improbable.

Son sommeil fut hélas très bref, quelque chose la força à se réveiller et à ouvrir les yeux. Confuse, à moitié endormie, elle se redressa dans le lit tout en observant les poupées. Mais ces dernières n'avaient pas bougé. Angie réalisa à quel point elle était trempée, la sueur maculait l'oreiller. L'obscurité partielle ne la rassura aucunement et elle se demanda brièvement ce qui l'avait ainsi réveillée.

Elle crut entendre du bruit dans le couloir, la voix de Nancy, puis des pas rapides. Un son sourd, comme celui d'une personne qui percute le sol. Inquiète, la sirène voulut sortir du lit, le fauteuil roulant placé à proximité, mais elle s'immobilisa soudainement. Elle ressentait une présence, avait l'impression de ne plus être seule dans la pièce. Une faible odeur flottait aussi dans la chambre et il lui fallut une bonne minute pour l'identifier.

Il s'agissait de relents d'essence.

Curieuse, Angie fouilla la pièce du regard, mais ne distingua rien de nouveau. Le silence s'était rétabli dans le couloir. Est-ce que Nancy allait bien ? Martin avait-il réintégré sa chambre ? Où était Gustave ?

Elle hésitait à appeler ses amis, de peur qu'ils ne soient pas les seuls alertés par ses cris. Elle jongla aussi avec la possibilité de passer un appel téléphonique à la servante, mais ignorait si elle pouvait faire confiance à l'employée.

Il ne restait donc qu'une solution et elle agrippa le fauteuil roulant d'une main tremblante pour s'y glisser. Elle reporta son attention vers le lit, plus particulièrement en dessous de celui-ci. L'espace était suffisamment large pour qu'on s'y dissimule. Il n'était pas question de

se pencher afin d'y jeter un coup d'œil. Non merci. Elle s'éloigna de la couche, s'approchant de la porte, les roues caoutchoutées de son véhicule lui permettant de se déplacer sans faire le moindre bruit.

Un craquement dans son dos l'immobilisa. Un frottement boisé, un dé clic et un soudain changement ambiant sous la forme d'un courant d'air balayant la pièce. L'odeur reconnaissable de l'essence parut aussi s'intensifier. Angie hésita une seconde entre se jeter sur la porte pour quitter l'endroit à toute vitesse ou encore se retourner pour voir ce dont il s'agissait. Malheureusement, comme toute mauvaise actrice d'un film d'horreur à petit budget, elle décida de déplacer son fauteuil, se tournant à moitié vers le lit. Elle put ainsi voir la source sonore et olfactive qui l'avait perturbée. Un passage s'était ouvert dans le mur de la chambre, libérant à la fois une ouverture sombre et une silhouette inquiétante. Elle reconnut aussitôt la comtesse, petite forme grassouillette vêtue d'un pantalon de camouflage vert foncé et d'un chandail noir. Son visage sévère portait sous les yeux et sur le front des marques noires, un bandeau gardait ses cheveux en place. La naine tenait à la main une scie mécanique orange, à la lame levée devant elle. De là venait l'odeur d'essence. Figée, Angela l'observait sans trop savoir quoi penser, les mains sur les roues de sa chaise mobile. La comtesse ne bougeait pas, se contentait de soutenir son regard.

La sirène comprit à ce moment, elle aurait dû le réaliser plus tôt, que venir ici était une terrible erreur. Cet endroit n'était pas le lieu de son futur changement, de sa transformation, mais plutôt une maison de fous, un Palais de démente.

Rose eut un rictus qui glaça d'effroi la jeune femme, sa bouche tordue en une grimace cannibalesque, dévoilant sa dentition et sa langue gonflée. Quelque chose clochait dans son apparence. Puis, la petite main dodue agrippa la corde de la scie pour tirer un bon coup. Incroyable, elle allait vraiment faire fonctionner cet outil dans la résidence.

La comtesse dut s'y prendre à trois reprises avant que l'engin ne gronde et relâche dans la pièce des fumées odorantes et nauséabondes. Le son puissant fit sursauter Angie, tandis que la propriétaire des lieux

souriait avec une folie tout à fait digne de mériter un aller simple à l'asile. Angela devait se secouer ; peu importe ce que la femme devant elle planifiait de faire, ce ne pouvait être une bonne chose. On n'emporte pas une tronçonneuse en pleine nuit dans la chambre d'une invitée pour la faire démarrer, sauf si vous êtes un bûcheron somnambule incapable de se séparer de son outil de travail. La sirène devait fuir.

Elle pivota avec rapidité vers la porte, poussant son fauteuil pour en agripper la poignée qui tourna sans résistance, dégageant l'ouverture du couloir. Dans son dos, la folle appuya sur la gachette d'accélération de la STIHL pour faire tourner la chaîne destructrice et doubler l'apport auditif. Le tumulte propulsa littéralement Angie dans le couloir. Elle voulait s'éloigner au plus vite, franchir la plus grande distance possible. Elle fonça vers l'escalier, tout au bout du corridor, ses mains s'activant à tourner les roues du véhicule. Haletante, elle entendit la malade mentale qui la suivait, faisait hurler son engin de mort, tout en riant à gorge déployée. Mais où étaient ses copains ? Le bruit aurait dû les faire sortir de leur chambre, à moins que quelque chose leur soit aussi arrivé ? Elle n'avait pas le temps de réfléchir, pousser son fauteuil demeurait son ultime but.

Angie atteignit l'escalier, dut s'arrêter au haut de ce dernier. La comtesse ne courait pas, paraissait vraiment s'amuser en faisant durer son petit jeu sadique. Mais elle approchait et la sirène n'avait aucune intention de tester la femme pour savoir si elle était sérieuse. Son regard plongea vers les marches, sachant trop bien qu'elle devrait abandonner son fauteuil et descendre sur son postérieur. Elle n'en avait pas trop envie.

Un coup d'œil lui apprit, en plus du son puissant qui se rapprochait et de la forte odeur d'essence, que Rose se trouvait à moins de trois pas d'elle. Son visage ne trompait pas, elle devait être en pleine crise, elle n'avait plus rien de la hautaine propriétaire de tout à l'heure. Angie avait devant elle une meurtrière. D'ailleurs, elle perdit un temps précieux et la lame de la tronçonneuse frappa la roue arrière droite de son fauteuil roulant en produisant un jet d'étincelles. Les mailles de la chaîne percutant le caoutchouc pour le briser et s'attaquer ensuite au

métal fut une motivation efficace pour la sirène.

Angie se souleva afin de se jeter en bas de son fauteuil alors que la comtesse levait la scie mécanique et l'abattait à nouveau sur le moyen de transportation. La jeune femme atterrit sur les fesses, se laissant ensuite glisser vers le bas, chaque nouvelle marche lui faisait mal. Derrière elle, Rose poussa le fauteuil démantibulé, qui déboula avec grand bruit avant de frapper Angie dans le dos. La masse métallique devenue hérisson lui perça la chair, avant de l'envelopper de ses bras tordus ; ils roulèrent ainsi, ensemble, vers le niveau inférieur. Ce fut un miracle que les tentacules pointus libérés par la scie destructrice ne percent pas un œil à la sirène ou ne l'empalent vivante. La chute fut toutefois douloureuse, le métal la couvrit d'ecchymoses et les marches furent autant de coups de marteau sur son ossature sensible.

Au sol, sur le dos, elle put voir la comtesse qui descendait l'escalier avec la scie bruyante. Angie se défit de l'emprise de son amant métallique pour le pousser de côté. Elle saignait, probablement de coupures mineures.

Rose Nicole arriva à l'étage et se plaça directement devant Angie. La jeune femme s'apprêtait à parler, implorant son agresseur, lorsque le guide et la chaîne percutèrent bruyamment le sol à moins d'une dizaine de centimètres de la queue. Angie hurla, roulant sur elle-même afin de s'éloigner jusqu'à buter contre un mur. Étourdie, elle se redressa juste à temps pour apercevoir la naine et baisser la tête, l'arme s'enfonçant dans le plâtre au-dessus d'elle, projetant une pluie de débris poussiéreux. La proximité avec son agresseur lui permit de voir la lueur malsaine qui brillait dans ses yeux, une fièvre malade et incendiaire.

Angie se laissa tomber sur le ventre et entreprit de ramper d'une manière serpentine peu réussie pour s'éloigner de la folle, prenant une direction aléatoire qui s'avéra être celle du petit salon. Elle suait à grosses gouttes, la panique et la peur la rendaient malade. La gamine ne voulait pas mourir ainsi, sans avoir eu la chance de marcher, de réaliser son rêve. Toute sa vie n'avait été qu'une farce, une longue souffrance dans un monde de misère. Lorsqu'elle atteignit la moquette du salon, Rose hurla :

— Je vais te tuer, salope !

Voilà qui clarifiait les intentions de la comtesse. Angie prit la direction du canapé, réalisant qu'elle était prisonnière de cette pièce sans autre issue. Elle devait ressembler à un phoque cherchant à établir un record de vitesse, sautillant sur son ventre, jusqu'à ce qu'elle grimpe sur la pièce d'ameublement recouverte de coussins. L'espace derrière celui-ci était suffisant pour qu'elle s'y glisse. En même temps, la chaîne perforait le canapé comme s'il s'agissait d'un simple morceau de beurre, projetant des pièces de tissu et de bois. La sirène se coucha au sol, les mains sur la tête, en pleurant.

C'était la fin.

Rose coupait sans restriction, comme un ministre de l'Éducation s'en prenant aux commissions scolaires. La scie se déchaînait sur le meuble ruiné, effleurant même la nuque d'Angie qui en eut assez. La sirène hurla de toutes ses forces.

— Arrêtez !

Le visage trempé de larmes et de morve, elle vit la chaîne s'éloigner, le doigt se retira de la détente et le moteur de l'engin fut coupé. Le répit permit à Angie de questionner la comtesse.

— Qui êtes-vous ?

Pourquoi cette question ? Parce qu'elle voyait des facettes différentes, mais en même temps similaires de cette femme visiblement détraquée. Très tôt dans leur rencontre, Angie avait suspecté qu'elle n'avait pas toute sa tête, même si Rose les avait accueillies avec la prestance et la dignité d'une dame de classe supérieure. À table, la naine s'était comportée comme un animal furieux. Et maintenant, à quoi rimait cette folle poursuite à travers la maison ? Une autre de ses personnalités ?

Le silence qui suivit fut difficile à gérer, mais en repoussant les débris qui la recouvraient, Angie parvint à se relever, à observer la naine qui déposait la scie au sol. La folie de son visage perdait un peu de son intensité, il existait des restes de lucidité dans ce masque souriant.

Rose lui répondit.

— Je suis Mimi.

Angie resta muette un moment. Qu'est-ce que cette réponse pouvait bien signifier ? Elle prit le temps d'observer les alentours, aucune fuite n'était possible sans devoir bousculer la naine et cela était impossible. Toute fuite était illusoire.

— Qui ? Quoi ?

Le visage de la propriétaire du Palais témoigna un moment d'une surprise complète. Secouant la tête d'incrédulité, elle haletait et parut sur le point de faire une syncope. Angie l'observait, souillée et tremblante, ses sanglots remplacés par l'incompréhension.

— Tu connais pas Mimi ?

— Non, dut admettre la sirène.

— Ben voyons donc ! hurla la naine aux yeux exorbités.

La comtesse enleva son bandeau, laissant ses cheveux retomber mollement sur ses épaules. Elle essuya la sueur sur son front, leva les bras de dépit et se mit à crier à tue-tête.

— Tout le monde connaît Mimi des Yeux jaunes !

— Les Yeux jaunes ? répéta Angie en haussant les épaules.

La comtesse franchit la distance la séparant de la sirène, grimpant sur le canapé détruit et lui assénant une gifle qui se répercuta dans l'écho de la pièce.

— Les Yeux jaunes, du bel Yvan Godbout... Tout le monde connaît ça !

Angie se sentait coupable de ne pas connaître ces gens, ne pouvait que s'excuser et espérer qu'on la laisse en vie. La comtesse était imprévisible et, tout en se massant la joue maintenant rouge, la sirène secoua la tête.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez...

Rose recula d'un pas, posant ses mains sur ses oreilles ; elle ne voulait pas entendre ces paroles profanatrices, refusait d'imaginer une telle chose. Elle eut un rire nerveux en questionnant la sirène :

— Mais de quelle planète viens-tu, mon enfant ?

Angie n'eut pas à réfléchir. La naine leva les mains et, plaçant ses doigts de manière stratégique sur sa bouche, elle siffla très fort. La comtesse recula tandis que son visage changeait encore. Elle redevenait la dame hautaine et distante, tandis que des pas

résonnaient en provenance de la cuisine. Quatre nains firent irruption, tous déguisés, et sans un mot — seulement des halètements et des grognements animaliers — ils se jetèrent sur Angie. Le clown lui prit la queue, qu'elle remua afin de se dégager, tandis que le petit Donald Trump orangé lui agrippait le bras droit. Un Iron Man au visage masqué tenta de lui prendre le bras gauche, mais la jeune femme résista, frappant avec son poing afin de les éloigner. Un Néandertal inquiétant se plaça tout juste devant la sirène, son front protubérant luisait. Il leva une massue au-dessus de lui.

Mimi, Rose, la comtesse folle, donna un ordre qui résonna comme le maillet d'un juge délivrant une sentence irréversible.

— Assommez-la !

Angela voulut se détacher de ses agresseurs, se reculer, éviter le coup lancé, mais en fut incapable ; la massue primitive, mais bien réelle, s'abattit sur son crâne à la chevelure de feu. Cela fit mal, sans toutefois lui faire perdre connaissance. L'homme des cavernes perdit son sourire, jeta un rapide coup d'œil à la comtesse, qui soupira en secouant la tête. Un filet de sang coula dans le dos de la jeune femme, froid et humide, tandis que le nain la frappait à nouveau, les autres lui tenant les bras et la queue. Ils étaient bien trop forts pour sa frêle petite silhouette gracile.

La massue s'avéra cette fois efficace, lui offrant un voyage aller-retour dans la merveilleuse contrée des songes, du repos forcé, de l'obscurité envahissante. Elle s'écroula aux pieds des nains qui entreprirent de la soulever pour la transporter.

La comtesse souriait.

— Elle ne connaît pas Les Yeux Jaunes de Godbout..., murmura-t-elle. Ben voyons donc.

Le temps était venu d'aller se changer à nouveau.

La fête ne faisait que commencer.

PL observait la façade de l'immeuble avec ses deux lions devant l'entrée. Dans la voiture à l'habitacle surchauffé, Morel et le nain qui avait accepté de les aider se trouvait sur la banquette arrière. Le pauvre avait été tabassé, son visage en portait les nombreuses marques. La brute à ses côtés ne cessait de le frapper sans raison, sinon pour s'amuser. L'acteur kidnappé gémissait ; il avait rapidement compris que son agresseur adorait le voir pleurer et supplier, qu'il était préférable de se taire.

La Fouine revint à la voiture, dont il ouvrit la portière pour réintégrer son siège à l'avant. L'habitacle de la vieille Chevrolet Impala s'empuantit aussitôt de l'odeur de cigarette qu'il trimbalait avec lui.

— Je n'ai pas trouvé de sortie en arrière, annonça-t-il à ses compagnons. On dirait qu'il n'y en a pas. La ruelle de l'autre côté est vide.

L'agent de la SQ se retourna afin d'observer leur prisonnier, qui gardait le regard baissé.

— T'es certain que c'est là-dedans ?

— Oui, assura le nain recroquevillé dans son siège.

La rue Rachel était déserte à cette heure de la nuit. Les masses métalliques sombres des voitures garées faisaient les sentinelles devant les édifices aux fenêtres obscures. De très rares automobiles passaient, sans s'occuper d'eux. La nuit mystérieuse les protégeait d'un voile d'anonymat.

La Fouine s'adressa à son patron.

— C'est quoi le plan ?

— En premier, on se débarrasse de lui, répondit aussitôt PL en désignant le nain d'un mouvement de tête.

Le prisonnier paniqua et agrippa la portière afin de l'ouvrir, voulant fuir, mais Morel lui asséna un puissant coup de poing sur le côté du visage. Sa tête fut projetée contre la paroi plastifiée, produisant un son sourd. La brute lui agrippa les cheveux, répétant sa manœuvre à trois reprises, jusqu'à ce que l'homme ne bouge plus.

Morel quitta le véhicule, en fit le tour, tandis que PL déverrouillait le coffre. L'homme de main baraqué ouvrit la portière dont l'intérieur était maculé de sang, agrippant le nain dans ses bras pour se rendre au coffre. Il jeta négligemment le petit corps dans l'espace restreint, puis referma. Il réintégra son siège en souriant.

PL envoya un texto au juge dont le manque de patience était notoire. Il voulait le tenir informé de la progression de leur mission. Cela pourrait aussi être utile en cas de besoin, le magistrat susceptible de leur apporter de l'aide.

Le message envoyé, le policier s'adressa à ses deux sbires.

— On va tout d'abord cogner à la porte et si personne n'ouvre, on va entrer de force. Elle doit être là-dedans, sinon on va l'attendre. Venez.

Ils sortirent de la voiture, dégainèrent discrètement leurs revolvers et montèrent le petit escalier menant à la porte. Tandis que Morel frappait, la Fouine leur tournait le dos afin d'épier la rue, s'assurant que personne ne les observait. On répondit rapidement. Une naine habillée avec l'uniforme sexualisé d'une domestique leur ouvrit. Très révélateur, c'était le genre de costume rendu populaire pour l'Halloween. Il n'eut toutefois aucun effet sur les hommes. La petite femme les observa sans exhiber la moindre inquiétude, s'enquérant avec jovialité de leur présence.

— Oui ?

— C'est bien ici, le Palais des nains ? demanda LP avec politesse, mais froideur.

— Quoi ? J'ai l'air d'une géante ? Bonne déduction, Sherlock. Que voulez-vous ?

LP toucha le dos de Morel ; c'était le signal. Le géant poussa la

petite femme à l'intérieur, suivi de ses compagnons armés. Elle protesta, faillit perdre l'équilibre, mais se rattrapa contre le mur. Morel l'agrippa, la soulevant sans difficulté d'une main. Elle se débattit, tandis qu'ils découvraient l'intérieur miniaturisé. La Fouine blasphéma à voix haute, impressionné. Comme la femme allait hurler, Morel posa une énorme main sur sa bouche, couvrant la totalité de son visage.

Dans le salon, ils constatèrent que l'ameublement avait été endommagé. PL n'eut plus aucun doute de la présence de la sirène. Le canapé avait été complètement détruit. Le patron du petit groupe fit signe à Morel de déposer la naine au sol et s'approcha. Elle le toisa avec méchanceté tandis qu'il la mettait en garde :

— Mon ami va enlever sa main et t'es mieux de ne pas crier. Compris ? Tu vas me dire où se trouve la sirène.

Le regard vaguement effrayé, la domestique fit un mouvement de tête signifiant qu'elle comprenait. Morel retira sa main, prêt à lui recouvrir le visage avec rapidité. Elle obtempéra toutefois, levant un bras afin de pointer l'escalier.

— Au deuxième, la dernière chambre au fond du couloir, du côté droit.

PL observa l'escalier avec méfiance et donna des ordres.

— La Fouine, tu restes ici avec elle. Morel, on va aller voir.

Le groupe se sépara, les deux hommes gravissaient les marches avec leurs armes en main. La servante offrit à la Fouine son plus beau sourire, ce qui le fit frémir. Il n'aimait vraiment pas les nains.



Martin n'en revenait tout simplement pas. Le puceau obsédé par les sirènes venait de passer un moment incroyable. Son pénis le faisait souffrir, son corps tout entier courbaturé par le marathon sexuel duquel il émergeait. La comtesse était une animale à l'appétit insatiable, sa bouche un gouffre au potentiel de succion dangereux, son orifice un abîme humide dans lequel il s'était perdu à répétition. Uriner lui ferait mal durant plusieurs jours. Elle lui avait sauté dessus

et ils avaient baisé plusieurs heures d'affilée, dans toutes les positions imaginables. La domestique l'ayant dénudé s'était retirée après avoir stimulé sa verge et permit de libérer un premier jet précoce. Le reste avait été pris en main par la propriétaire des lieux. Le garçon n'avait jamais songé aux choses dont une naine était capable, sa petitesse s'avérant un atout majeur dans le combat contre la gravité. Les Olympiques sexuels s'étaient terminés par un jet chaud venant de la chatte de la femme, maculant le visage du *geek*. Elle s'était ensuite retirée sans un mot, sans un regard. Laissé à lui-même, Martin s'était rhabillé, profitant du moment d'extase encore récent afin de réfléchir. Il se sentait comme le gagnant du gros lot de la loterie nationale, comme un jeune homme repêché au premier tour par l'équipe sportive de ses rêves.

De retour dans sa chambre, il s'était rapidement endormi sur son lit. Toute tension avait quitté son corps, le puceau n'était plus. Même son anus le faisait souffrir, mais il ne s'en plaignait pas. Son sommeil fut extraordinaire, peuplé d'images érotiques où la comtesse était remplacée par Angie, beaucoup plus belle et sexy.

Lorsqu'il se réveilla, tellement vide et incapable d'une érection, Martin réalisa qu'il ne se trouvait plus au même endroit.

On l'avait déplacé durant son sommeil. Il se trouvait maintenant dans un espace très restreint, plus petit qu'un placard. Incapable de se redresser, il toucha les parois autour de lui. On lui avait enlevé ses lunettes, l'obscurité troublante lui apprit que la seule issue se trouvait devant lui, un filet de lumière dessinant le contour d'une porte. L'endroit faisait à peine quatre-vingt-dix centimètres carrés. Ainsi confiné, Martin ne se fit pas d'illusion, il était devenu prisonnier de cette femme.

Il eut soudain peur pour Angela. Il devenait évident que des choses pas trop catholiques se déroulaient dans cet endroit. Sans être un héros, le jeune homme devait trouver et aider Angie à quitter ce Palais de fou. Il espérait seulement qu'il n'était pas trop tard. Il devait tout d'abord trouver un moyen de se libérer. Remuant difficilement, il se plaça dos à la paroi et avec ses pieds, frappa la porte au contour visible. Au bout de cinq minutes, il était déjà couvert de sueur et cessa

la manœuvre inutile.

Étudiant chaque centimètre de sa prison, il découvrit au sol le tracé d'une trappe. C'est là qu'il comprit où il se trouvait ; une jetée de vêtements sales. Excité par la perspective d'une issue, il entreprit, avec ses doigts gourds habitués aux claviers et à la masturbation, de trouver un loquet ou un verrou quelconque. C'était son jour de chance, ses phalanges rencontrèrent un loquet qu'il se mit à faire glisser jusqu'à ce que le sol se dérobe. Il chuta sur une courte distance et tomba sur une pile de vêtements. Une ampoule au plafond éclairait faiblement la pièce où il se trouvait. Martin se glissa hors du panier de vêtements, piétinant le sol en terre battue et heureux du plafond suffisamment haut pour ne pas avoir à se pencher.

Il observa l'endroit où il se trouvait, soudainement inquiet. La pièce donnait l'impression de faire partie de l'ancre d'un tueur en série. Toute en briques, rectangulaire et assez large, elle comportait une immense cuve en son centre. Une forte odeur de décomposition flottait dans l'air. Une table sur sa droite supportait une vingtaine de pots de toutes tailles, remplis de ce qui ressemblait à des organes humains flottant dans des fluides. Cerveaux, cœurs, reins, et autres fragments inconnus. On retrouvait aussi des pots remplis de sang à moitié coagulé, de liquide ambré, jaune ou même transparent. Une table sur la gauche soutenait des outils maculés, rouillés, empilés sans ordre particulier. Des scalpels, des scies chirurgicales, des chaînes, des couteaux... Un peu comme si l'on avait empilé des instruments après des opérations, sans les nettoyer.

Devant lui, un court escalier menait à une porte close. Il hésita ; un coup d'œil lui apprit qu'il ne pourrait remonter par où il était venu. Il n'avait pas le choix de prendre l'escalier. Comme cette pièce ne comportait aucun appareil de lavage ou de séchage, il suspectait que c'était là-haut que se trouvaient ces derniers. Sans ses lunettes, Martin ne vit les empreintes séchées sur la porte qu'une fois directement devant elle. On aurait dit le tracé de mains ensanglantées ayant parcouru la surface boisée. Pour s'enfuir ? Échapper à un agresseur ?

Plus que jamais, le geek voulait quitter ce Palais maudit.

La poignée était bien entendu salie et très peu invitante. Il eut

l'idée de glisser sa main sous son chandail et d'utiliser cette protection pour tourner la poignée. La porte s'ouvrit sur l'obscurité. Prudent, il s'avança et détecta une nouvelle odeur, moins troublante. Celle du renfermé. La porte se referma en claquant dans son dos, le faisant sursauter. Martin tremblait autant de froid que de peur. Quelques pas le conduisirent devant une autre porte, sur sa gauche, et il comprit qu'il se trouvait dans un corridor. Sans trop d'hésitation, il s'approcha et ouvrit, découvrant un interrupteur sur le mur à sa gauche, qu'il enclencha.

La clarté se fit et révéla une pièce carrée assez petite, munie d'un classeur et d'un bureau avec une pile de documents éparpillés dessus. Le passage du temps et le manque d'activité humaine avaient recouvert le tout d'une couche de poussière. Dans un coin se trouvait un fauteuil avec une table basse et un cendrier.

Martin s'avança vers le bureau et découvrit un appareil téléphonique assez vieillot, mais relié au mur par un cordon intact. Prudent, il continua son analyse du lieu, ne décelant rien d'autre susceptible d'avoir le moindre intérêt. Le jeune homme fit le tour du bureau, déplaça la chaise sur roues au dossier éventré. Les documents étalés sur le meuble paraissaient tous reliés à la comptabilité : des factures, des lettres écrites à la main, des listes de commandes et plusieurs dossiers dans des chemises décolorées.

Ce qui l'intéressait était l'appareil noir en plastique, dont il souleva le combiné. Ce fut seulement là qu'il remarqua au sol, de l'autre côté du large meuble devant lui, un squelette humain enveloppé d'un complet gris ravagé par le temps. Il sursauta en manquant laisser tomber le combiné. La taille du cadavre prouvait qu'il s'agissait d'un nain. Le manque d'odeur nauséabonde dans la pièce venait du fait qu'on avait délesté le corps de toute chair, de muscles, d'organes. Ne restaient que la structure osseuse et les habits. Combien de temps fallait-il à un cadavre pour se retrouver dans un tel état ? Des mois, des années ? Il devait se trouver ici depuis longtemps...

La surprise passée, Martin souleva le combiné et entendit une tonalité. Il se pencha sur le téléphone et composa un numéro. Il reporta ensuite distraitement son attention sur les documents étalés

devant lui et découvrit une photographie entre deux feuilles de papier. Il dégagea l'image et vit sur cette dernière une comtesse vêtue de noir, au visage ravagé par la tristesse, tenant un mouchoir entre ses mains. La femme se tenait à côté d'un cercueil ouvert, où reposait un homme de petite taille, habillé d'un complet gris. Le *geek* hésita, observant le corps au sol.

Était-il possible que le cadavre devant lui soit le même homme que celui dans le cercueil ?

Une voix endormie se fit entendre à l'autre bout du fil et Martin parla, sans élever la voix, devant s'expliquer à plusieurs reprises tant ses propos étaient confus.

C'est à ce moment qu'on frappa doucement à la porte close du bureau. Martin beugla en laissant tomber le combiné. Jamais de sa vie il n'avait eu si peur.

On frappa à nouveau et la poignée remua. La porte s'entrebâilla.

Ce que vit Martin le remplit d'une horreur sans nom.

Angela ouvrit les yeux en gémissant de douleur. Son crâne paraissait sur le point d'imploser, une terrible migraine vrillait ses tempes. Sa vision demeurait brouillée, des motifs sombres dansaient devant elle, comme des farfadets s'amusant à ses dépens. Il lui fallut presque une minute avant d'être en mesure de distinguer le plafond fait de poutres, traversé de tuyaux et de fils électriques. Elle découvrit aussi sa nudité, la fraîcheur ambiante violait l'intimité de son corps avec ses caresses. Une tentative de mouvement lui apprit que ses poignets et sa queue étaient immobilisés.

La panique fut immédiate, Angie souleva la tête afin de contempler la pièce où on la gardait visiblement captive. C'était l'œuvre de la comtesse. Au terme de la folle poursuite dans la résidence, on l'avait assommée. Ainsi prisonnière, impuissante, elle se mit à souffrir d'hyperventilation, son cœur galopait dans sa cage thoracique comme un athlète russe nourri aux stéroïdes. Son incapacité à se mouvoir alimentait sa frayeur et elle se blessait les poignets en tirant sur les liens métalliques la retenant.

La pièce était rectangulaire et se trouvait dans un sous-sol froid et insalubre. Les murs étaient en briques, le sol en ciment. Une ampoule nue au-dessus d'une porte constituait la seule source lumineuse.

La sirène gisait sur un lit d'hôpital, avec des barres d'acier de chaque côté. Son regard tomba malencontreusement sur un chariot métallique tout près de sa position, supportant une panoplie d'instruments médicaux luisants et vraiment inquiétants. Dans un coin de la chambre, il y avait des appareils électroniques, tel un moniteur afin de surveiller les signes vitaux du patient, le poteau destiné aux

sacs de solutions injectées par intraveineuse, un petit frigo blanc, un appareil de massage cardiaque et une bonbonne d'oxygène avec masque. On disposait ici de tout ce dont on avait besoin pour effectuer des chirurgies importantes.

La panique se retira au profit d'une peur froide qui lui mordait l'échine. Elle réalisa que la pire chose qui puisse lui arriver était ce qu'elle souhaitait depuis si longtemps. Voulait-elle que cette folle la charcute ? Connaissant son état mental ? Il semblait bien qu'elle n'avait pas le choix. Restait l'hypothèse qu'elle puisse vraiment accomplir un tel miracle ; Claudia, l'ancienne compagne de Gustave, en était la preuve.

La porte de la pièce s'ouvrit et deux nains entrèrent, portant des uniformes d'infirmiers, des masques chirurgicaux et des gants de latex. Sans un mot, ils se mirent à la préparer. Elle voulut leur parler, mais ils demeuraient muets, se contenant de la connecter à l'aide d'électrodes à la machine qui devait prendre note de ses signes vitaux. On lui inséra aussi une intraveineuse dans le bras droit, dont on s'assura du bon fonctionnement. Lorsqu'ils eurent terminé, ils demeurèrent en retrait, passant les instruments en revue. Angela pleurait, impuissante, son regard rivé aux gouttes qui tombaient dans le tube relié à son bras. Était-ce un analgésique, une drogue qui l'endormirait et l'empêcherait de ressentir la moindre chose ?

— Vous allez m'endormir ? demanda-t-elle, la voix chevrotante.

Sa bouche était sèche et ses joues, striées de larmes. Les deux nains se regardèrent avant d'éclater de rire, rigolant comme des gamins s'amusant de flatulences. Où étaient ses amis ? Pourquoi était-elle venue ici ? Elle voulait partir.

— Détachez-moi, j'ai changé d'idée ! S'il vous plaît !

On l'ignora en lui tournant le dos. Ce fut à ce moment que la porte s'ouvrit à nouveau, que la comtesse fit irruption, habillée comme un chirurgien, avec un bandeau sur lequel se trouvait une croix rouge. Sa casaque chirurgicale vert pâle s'avérait trop grande pour elle. La hautaine propriétaire du Palais s'approcha de la sirène. Un autre nain se trouvait derrière elle et refermait la porte en la verrouillant. Angie se mit à crier.

— J'ai changé d'idée ! Je veux plus être opérée ! Laissez-moi partir, Rose !

La femme l'observa un moment, secouant la tête, avant de placer son masque chirurgical sur son visage. Elle prit position à côté de la sirène pour lui palper la queue immobilisée par des sangles. Son regard s'attarda sur l'intraveineuse, les signes vitaux, puis un de ses assistants.

— Scalpel, exigea Rose, la main tendue.

Le nain s'exécuta et c'est alors qu'Angie remarqua l'homme qui avait suivi Rose dans la pièce. Il s'agissait de Gustave. La joie de le voir la fit s'agiter et elle implora son aide.

— Gustave, je suis contente de te voir ! Je ne veux plus de l'opération !

— Trop tard.

Son ami venait de parler avec une dureté et une froideur qu'elle ne reconnut pas, la glaçant d'effroi. Les deux assistants rigolaient. Angie observa son copain, qui se tenait en retrait, les mains dans les poches. Désarçonnée, la sirène continua ses supplications.

— Quoi ? Je...je ne comprends pas ! Il n'est pas trop tard, vous pouvez garder l'argent ! Je ne dirai rien...

Gustave baissa le regard vers le sol, réprimant toute culpabilité. La comtesse patientait, à la fois amusée par la discussion et curieuse de connaître la suite. Le nain qui l'avait suivie dans son aventure reprit la parole.

— Écoute, Angie. Je suis désolé. C'est mon emploi de trouver des cobayes pour Rose.

— Des cobayes ? questionna Angie, dont la pâleur contrastait avec sa chevelure rouge.

— Oui. Je t'ai menti. Tania n'a jamais été une femme normale. Elle est née naine. On s'est joué de toi. Rose est ma cousine, et elle me paye très bien pour lui emmener des candidats.

Angie oublia de respirer, fixant le nain avec une horreur sans nom. La sirène se remémora sa rencontre avec Claudia, son visage si beau, sa démarche gracieuse et sa prestance. Tout cela était donc une farce ? Une mise en scène ? La danseuse avait bénéficié d'une absence de

traits faciaux caractéristiques accompagnant parfois le nanisme, ce qui servait à donner du crédit à ses paroles.

— Je dois trouver des gens sans famille, sans vie sociale, et les convaincre de venir ici, poursuivit-il. Le cirque ne me payait pas assez, j'avais besoin d'argent au cas où Stanley me virait. Ce n'était pas mon intention, au début, mais quand tu nous as parlé de ton rêve d'avoir des jambes, j'ai profité de l'occasion.

Gustave soupira, se rapprocha d'Angie et lui parla à voix basse, mais demeurant quand même audible pour les témoins de la scène.

— Tu ne croyais pas vraiment qu'on pouvait faire ce genre d'opération, non ?

Les larmes voilaient la vue d'Angie qui venait d'être trahie, abandonnée, flagellée par l'horrible constat de sa naïveté. Son rêve s'était écroulé comme un château de cartes sous un souffle. Même dans un tel état d'esprit, l'espoir aveugle et stupide prit le dessus. Elle s'exprima avec un espoir pathétique.

— Mais tout cet équipement médical ?

Gustave baissa les yeux et retourna près de la porte. Il l'ouvrit et lança un dernier regard à sa compagne, avant de répéter :

— Je suis désolé.

Il quitta la pièce. Angie hurla de toutes ses forces, elle ne voulait pas être seule avec ces malades.

— Gustave ! Reviens, abandonne-moi pas !

La porte s'était refermée avec fracas. Les deux nains en tenues d'infirmiers rigolaient toujours, le spectacle les divertissait grandement. Rose leur jeta un regard sans équivoque et ils se turent. Angie pleurait à chaudes larmes, ses sanglots animaient son corps de soubresauts. La comtesse posa une main sur son ventre, la faisant frissonner. La sirène lui posa une question :

— Qu'allez-vous me faire ?

La porte de la pièce s'ouvrit à nouveau, un nain particulièrement gros poussait une civière sur roues recouverte d'un drap blanc et dont le relief indiquait la présence d'un corps. Il roula le brancard jusqu'à côté d'Angie, pour ensuite lorgner du côté de sa poitrine dénudée. Rose le chassa d'un geste impatient en souriant à la jeune femme

alitée.

— Nous allons vous donner des jambes, ma chère.

Angie se méfiait. Ne venait-on pas de lui révéler l'avoir trahie, lui affirmant aussi l'impossibilité d'une telle chirurgie ? Elle ne comprenait plus rien. Ses poignets lui faisaient mal, puisqu'elle ne cessait de tirer sur ces derniers, cherchant à se libérer, creusant la chair. Confuse, elle demanda des explications, les yeux remplis de larmes.

— Je croyais que c'était impossible ? Que vous ne pouviez pas me donner des jambes ?

Rose la regarda comme on le fait avec une enfant qui pose une question insolente.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer, non ?

— Essayer ?

Angie résistait à l'envie de hurler, consciente que cela ne servirait à rien. Elle n'avait jamais eu autant besoin de ses amis qu'en ce moment. Elle aurait tout donné pour avoir Henry, Nancy et Martin à ses côtés. Eux seuls pouvaient la libérer.

Contrariée, la comtesse prit le temps de lui expliquer après un soupir.

— J'ai toujours voulu être chirurgienne. Mais dans mon temps, une femme ne pouvait aspirer qu'à devenir une ménagère, une femme au service de son mari. Et une naine en plus, c'était impensable.

Rose faisait le tour du lit où reposait sa patiente. L'un des assistants tenait un scalpel d'une main gantée, l'autre observait les instruments indiquant le pouls, la respiration, la pression sanguine élevée en raison du stress.

— Le départ de mon mari et l'héritage laissé m'ont permis de me dévouer à ma passion. Je dois me pratiquer. Couper, amputer, ouvrir et refermer des corps. J'ai aussi le rêve de réussir une opération jugée impossible par les imbéciles de la communauté scientifique. Tu vois, je n'ai pas de restrictions, de règles, d'éthique ou de morale pouvant nuire à mon développement.

Ces paroles ricochaient sur la sirène comme le discours d'Hitler récité de nos jours aux étudiants d'une université d'Israël. Il s'agissait

de folie, de démence, d'un rêve complètement dépravé. Elle n'avait plus toute sa tête. La mort de son mari et de son fils avaient suffi à détruire le peu de lucidité dont elle bénéficiait. Angie se débattit comme un fauve, en vain ; sa queue remuait à peine, ses bras immobilisés et ses poignets étaient de plus en plus meurtris. Elle hurlait à l'aide, vidant ses poumons, incapable de rester stoïque plus longtemps.

Tout ce qu'elle parvint à accomplir fut de rendre Rose furieuse. La femme la gifla, la douleur avivant son hystérie. Angie aurait préféré le ravage de mille hommes à l'idée d'être découpée par une échappée de l'asile psychiatrique. La comtesse s'approcha du nain avec les instruments, tendit la main et reçut le scalpel dont la lame luisait, d'une propreté incroyable pour un tel endroit insalubre et poussiéreux. Fixant la sirène, la comtesse parut sincèrement désolée, au point où ses paroles parurent honnêtes :

— Je n'ai pas le choix, ma chère, de vous faire taire.

Angie se calma temporairement, suffisamment pour regarder celle qui venait de parler. Elle vit l'objet dans ses mains, son regard vitreux, son front couvert de sueur. Sa main tremblait : très mauvais signe pour quelqu'un qui s'apprêtait à effectuer une opération.

— Je vous en prie, annonça la comtesse en se retournant vers les deux nains à proximité.

Les deux infirmiers interpellés s'approchèrent et agrippèrent la tête d'Angie pour éviter qu'elle bouge. Le contact des petites mains froides raviva la panique de la sirène. Elle se remit à crier, à pleurer, à se débattre. Pourquoi ne venait-on pas l'aider ? Où étaient ses amis ?

Rose se pencha sur elle, lui toucha le menton, ordonna à un des nains de lui tenir la bouche ouverte. Pour ce faire, il utilisa un bâillon écarteur. L'objet métallique s'inséra dans la bouche. Angie s'étouffait avec sa salive ; elle ne pouvait plus crier, mais seulement émettre des bruits pathétiques.

La fausse chirurgienne lui prit la langue, visqueuse et qui se débattait tant bien que mal, et approcha le scalpel de sa bouche. Voyant cela, Angie perdit l'esprit et fut prise d'une sorte de crise d'épilepsie. Son corps entier sautillait, tressaillait. Incapable de tenir la

langue immobile, Rose demanda une paire de pinces, ce que l'un des nains lui procura avant de reprendre son poste. L'outil agrippa le membre rebelle et tira dessus avec force. La comtesse, concentrée, fit pénétrer le scalpel dans la bouche et se mit à entailler la langue avec grande peine, s'affairant durant quelques minutes. La douleur fut immédiate, froide et vive, le corps de la sirène se raidit, protesta inutilement et Angie put sentir la lame déchirer les muscles formant l'organe. Le tout provoqua des sons humides, auxquels s'ajoutèrent les grognements de la victime et le souffle rauque de la comtesse. Angie put voir la naine qui se redressait, une langue coupée entre les mains. Le sang envahissait sa gorge, son regard se révolta et elle plongea dans un océan de ténèbres.

Sombrer devenait vraiment une habitude pour la jeune femme. Dès sa naissance, elle avait été jetée dans les eaux glaciales du fleuve Saint-Laurent. Plus tard, on l'avait traînée dans un lac afin de la noyer. Cette fois, par contre, personne n'était là pour la sauver.

Pour + de romans epub - > > > www.bookys-gratuit.com . . .

Armes en main, PL et Morel avaient gravi l'escalier menant à l'étage, découvrant avec surprise que l'ameublement y était adapté aux gens de taille normale. En progressant le long du couloir, ils prirent le temps de vérifier le contenu de chaque chambre qu'ils croisaient, ce qui risquait de prendre beaucoup de temps. Prudents, ils se rapprochaient de leur objectif : la fin du couloir.

PL remarqua en premier que le corridor était bien plus long que la largeur de la façade de l'édifice. Ils possédaient peut-être l'immeuble voisin et avaient ainsi élargi l'étage. En fait, rien ne le surprenait, puisque l'existence même de ce Palais était inusitée. Une famille de nains se dotant de titres de noblesse afin de faire visiter leur demeure par les touristes ? Qui aurait payé pour cela ? Dans notre société moderne et trop préoccupée à ne pas offenser monsieur madame tout le monde, une telle attraction aurait soulevé la controverse. Les deux comparses remarquèrent aussi la décoration désuète venue d'un autre siècle, les draperies, les rideaux, les couvertures et autres

ameublements tout droit sortis d'un téléroman historique québécois.

Morel et son patron atteignirent, du moins selon la servante, la porte de la chambre de la sirène. Prêts, leurs armes en main, ils prirent le temps de respirer un bon coup. Un hochement de tête donna le signal à Morel ; tel un bélier humain, il défonça la porte d'un coup de pied, sans même tester la poignée. La brutalité de l'intrusion était voulue, utilisée afin de paralyser de surprise les occupants potentiels de la pièce.

Sauf que les choses ne se passèrent pas comme prévu. Le pied de Morel, au lieu de forcer l'ouverture de la porte, passa au travers de celle-ci, l'emprisonnant dans une position comique qui ne fit rire personne. Chevauchant la porte boisée, la brute grogna tout en essayant de se dégager et de garder l'équilibre. PL dut s'approcher afin de le soutenir. Morel se figea soudain, observant son patron par-dessus son épaule. Ses yeux grands ouverts, sa bouche forma une grimace de douleur.

— On m'a mordu le mollet ! hurla-t-il. Câlce !

Le gros Morel se mit à se débattre, secouant la porte jusqu'à ce que son pied soit régurgité et qu'il soit projeté dans les bras de son patron, manquant les faire tomber.

— Quelqu'un m'a mordu ! s'écria Morel, scandalisé.

Le blessé était furieux, son pantalon présentait l'évidente trace d'une morsure, le tissu déchiré dévoilait sur le mollet l'empreinte d'une dentition vorace, du sang coulait vers son pied. Quel animal avait bien pu faire cela ? Le visage rouge, furieux, le malotru se rua sur la porte pour lui asséner un coup d'épaule dévastateur, projetant le panneau boisé au sol, créant un tapage assourdissant dans le couloir.

Les deux hommes se ruèrent dans la pièce, pointant leurs armes devant eux. Mais la chambre était vide. Le lit, désert. Perplexes, les deux individus se tournèrent vers la commode. Sur le meuble, quatre poupées bien étranges reposaient, assises et inertes. Le genre de poupée de porcelaine que les vieilles aimaient collectionner, payant un prix fou pour ces articles inutiles. Les hommes observaient les silhouettes minuscules. Le réalisme de ces poupées faisait froid dans le dos, on pouvait presque sentir le regard perçant de ces êtres inanimés.

Une des poupées avait le visage constellé de taches de rousseur, des cheveux bruns, et fixait le vide devant elle. Une autre représentait un clown typique, du nez rouge aux souliers pointus. Morel recula d'un pas vers le lit. Il détestait les bouffons en raison d'un traumatisme d'enfance dans un centre commercial. Venait ensuite une adorable blondinette avec une robe blanche et... les deux hommes figèrent.

PL recula et se plaça tout près de son compagnon.

— C'est quoi, ça ? s'exclama-t-il.

Devant eux, une poupée représentant un homme des cavernes détonnait avec les autres. Il leur fallut quelques secondes supplémentaires afin de remarquer le sang sur les lèvres de cette chose habillée de fourrures et au front prédominant. Ses petites épaules bougeaient, elle paraissait essoufflée. Morel le Cro-Magnon venait de comprendre une chose importante au sujet de la poupée du Néandertal. Deux races primitives qui s'affrontaient. Il révéla tout haut ce qu'il pensait.

— C'est ça qui m'a mordu.

Au même moment, deux formes rapides émergèrent de sous le lit, agrippant les chevilles de Morel et PL pour les mordre. Morel hurla, recula, et son pied percuta la porte défoncée au sol. Il perdit l'équilibre et tomba au plancher. La chose sur sa jambe se mit alors à ramper sur lui, croquant chaque centimètre de surface qu'elle parcourait. Son mollet, son genou, sa cuisse. Un petit Iron Man débarrassé de son masque encombrant tentait de le dévorer vivant. Sans réfléchir, la brute pointa son revolver vers le nain déguisé et appuya sur la détente. Un tonnerre tonitruant emplit la pièce. Le projectile avait touché le superhéros à l'épaule, sans toutefois le déloger. La blessure rendit son agresseur fou furieux et Morel tira à nouveau, touchant cette fois son propre genou, qui éclata. La douleur fut incroyable, il hurla à se faire exploser les poumons. En baissant les yeux, il vit le nain qui gisait au sol, le crâne pulvérisé, victime du même projectile ayant touché son genou.

Pendant ce temps, PL avait tout de suite tenté de se défaire du petit président bronzé qui lui mordait la jambe. Il avait donné des coups de pied et délogé le Donald. Au même moment, le premier coup de feu de

son compagnon avait déchiré ses tympanes.

Sans hésiter, le policier pointa son arme sur le nain en complet et fit feu à son tour.

Il manqua la cible qui ne cessait de remuer, son projectile se perdit dans le mur. Au moment où le second coup de feu de Morel résonnait, PL entendit des pas rapides derrière lui. Il avait momentanément tourné le dos aux autres poupées. Un clown et un homme des cavernes lui sautèrent dans les jambes, cherchant à le mordre. Voulant à tout prix se dégager de ces petits monstres, il se mit à frapper les silhouettes qui l'agressaient à coups de poings et de pieds, réussissant à les faire déguerpir. Sauf Trump, qui grimpa sur le lit et, tout en utilisant le matelas comme un tremplin, sauta sur le dos du policier. Les mains osseuses lui enserrèrent la gorge et il tournait sur lui-même, le rire moqueur du nain dans ses oreilles.

— Crisse de nain de merde ! hurla PL avec colère.

De sa main libre, il tenta d'agripper son assaillant, qui riait de son insuccès. Sauf que lorsque ses doigts attrapèrent une oreille, le nain cessa de se moquer de lui. Le policier tira sur l'appareil auditif, faisant hurler son agresseur, lorsqu'il sentit quelque chose l'atteindre aux parties. On lui mordait l'entrejambe. PL relâcha l'oreille et la douleur le fit tomber à genoux, ce qui lui permit de faire basculer le petit dictateur par-dessus ses épaules. Donald tomba tête première contre le sol pour y demeurer, assommé. L'homme des cavernes qui l'avait mordu se retira pour courir et se cacher sous le lit. PL fit feu à trois reprises sur le meuble destiné au repos, incertain d'avoir touché quiconque.

Furieux, il en avait plus qu'assez de ces lilliputiens cannibales.

Le clown ! Où était-il ? Il se retourna, fouillant la chambre du regard, mais le bouffon ne s'y trouvait plus. Des pas rapides et un rire maladif dans le couloir lui révélèrent qu'il s'était enfui. PL observa brièvement le président inerte, l'Iron Man au crâne éclaté, et enfin le lit. Il lui fallait s'occuper du clown. Ignorant difficilement la douleur récoltée suite à toutes les morsures, il se recula contre le mur derrière lui. Adossé, pointant le canon de son arme vers les deux matelas superposés, il lança un ordre à son ennemi.

— Sors de là, mon ciboire !

Seul un rire sadique se fit entendre. PL allait lui faire payer son arrogance. Il tenta néanmoins la négociation.

— Je te laisse en vie si tu me dis où est la sirène !

Rien. La bête s'était tue. L'agent de la SQ se coucha sur le côté, au sol, mais la jupe de lit qui dépassait l'empêchait de voir l'espace en dessous. Il entendit toutefois un déclic, une pièce de bois qu'on déplaçait, et devina que le nain s'apprêtait à emprunter un passage secret.

Il vida son chargeur en visant sous le lit, provoquant une série de déflagrations amplifiées par l'écho de la chambre.



La Fouine se sentait mal à l'aise, non pas seulement en raison de la domestique qui le toisait avec un sourire énigmatique, mais aussi de l'ambiance à l'intérieur de la demeure à l'ameublement miniaturisé. Il régnait sur les lieux une froideur de caveau, une certaine humidité de terre fraîchement remuée, de souterrains sombres et abandonnés. Quelque chose clochait avec cette résidence.

Lorsque les coups de feu éclatèrent, la Fouine et la domestique se figèrent, levant le regard vers le haut de l'escalier. L'homme de main tenait son arme avec nervosité, les mains moites. Devait-il monter ? Il hésitait à bouger.

La servante s'adressa à lui.

— Tu t'es déjà fait sucer par une naine ?

— Quoi ?

La Fouine fixa la femme, qui non seulement souriait, mais avait défait les deux boutons du haut de son uniforme, dévoilant une poitrine invitante. C'était sans aucun doute une diversion. Il n'était pas dupe et préféra l'ignorer. Elle insista :

— Je peux te vider en quelques secondes. Ils n'en sauront rien.

Il recula de quelques pas tandis qu'elle renchérissait.

— J'avale tout.

Elle défit les autres boutons et révéla son buste sans soutien-gorge.

La Fouine n'avait jamais vraiment regardé une naine de façon lubrique, mais malgré sa petitesse, celle-ci possédait tous les attributs féminins souhaités. Elle était jolie. De plus, durant son séjour en prison, il avait fait bien pire que de baiser une femme de petite taille. Il n'en était pas fier, mais en situation de manque, une bouche en valait une autre. La Fouine se secoua ; ce n'était vraiment pas le temps pour cela.

— Arrête d'avancer.

La femme n'en fit rien et planta sur lui un regard vorace, chargé d'une sexualité qui le fit rougir. Elle bougeait avec langueur, sans le quitter des yeux.

— Je parie que tu n'as jamais pénétré un aussi petit trou. Tu vas aimer.

— Arrête !

Elle passa la langue sur les lèvres, un anneau brillait sur l'organe musculoux. Un léger désir fit son apparition, un sentiment coupable et très masculin, le forçant à reculer encore, pour éviter tout contact. Le cerveau entre ses jambes prenait le relais de l'autre, en mode pause. Son dos percuta un mur. La naine s'agenouilla devant lui, lui offrant un regard des plus pervers. Il ne pouvait quand même pas faire cela, pas ici, tandis que ses compagnons étaient à l'étage au-dessus et qu'on venait de tirer des coups de feu. C'était de la pure folie. Il entendit un déclic dans son dos, sentit la pièce de bois sur laquelle il s'appuyait se déplacer.

Surpris, il s'éloigna du mur en un bond et entra en collision avec la servante, qui en profita pour lui passer les bras autour des jambes. Avec une avidité de nourrisson s'accrochant au sein, elle mordilla son entrejambe, déclenchant le processus de durcissement sous le pantalon.

Un rire démoniaque à glacer le sang se fit entendre derrière lui. L'arme dans une main, il agrippa de l'autre la femme par les cheveux afin de la repousser, sauf qu'elle paraissait collée sur lui, témoignant d'une force exceptionnelle. Pris en sandwich entre la naine et le mur d'où montait un rire malsain, la Fouine entendit des pas dans l'escalier et espéra que c'était ses copains qui revenaient. Malgré les efforts de la

domestique, son membre avait dégonflé. Déçu, il vit que venant de l'étage, il s'agissait non pas de ses compères, mais d'un petit homme des cavernes au front protubérant et vêtu de peaux d'animaux. Du sang maculait son menton et il déambulait comme devaient le faire ses ancêtres, des millions d'années plus tôt. Une démarche à mi-chemin entre le bipède et le primate. La Fouine n'en était pas au bout de ses surprises, puisqu'un petit clown venait de prendre la place de la servante, qui s'était reculée de quelques pas.

Mais qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Où étaient ses complices ? Il n'entendait plus aucun son venant de l'étage. La Fouine observa les deux nains face à lui, qui soutinrent son regard, non sans paraître s'amuser de la situation. Sa stupeur lui fit oublier son arme et ce ne fut que lorsque les deux hommes déguisés se jetèrent sur lui qu'il parvint à faire éclater la bulle de paralysie qui l'enserrait. Le Néandertal s'attaqua à son genou droit, mordant la chair, déchirant le pantalon ; il put sentir les dents acérées se planter dans l'ossature. Une dentition visiblement affilée dans le but de causer des dommages importants. La Fouine hurla de douleur, le clown se jeta sur sa main armée. Une valse s'amorça, on se battait pour ce revolver froid, la servante sautillait sur place en battant des mains avec excitation. Toujours dans la pièce, elle profitait du spectacle à distance.

La Fouine n'eut pas le choix de céder l'arme, puisque son genou qu'on grugeait paraissait sur le point de céder. La douleur était trop intense. Il laissa partir la crosse réconfortante et agrippa le nain à ses pieds par le cou. Mais la chose était vorace et ne cédait pas aussi facilement. La Fouine serra de toutes ses forces la gorge entre ses doigts. Sa manœuvre fut efficace, la bouche ensanglantée se retira enfin de sa jambe. Le Néandertal lui griffait les bras et battait des pieds, sans l'atteindre. Le nain vêtu de peaux émit des sons gutturaux, ne pouvant plus respirer.

— Mon p'tit câlice, jura le bandit avec colère.

Il souleva le nain à bout de bras comme un lutteur sur l'arène. Les protagonistes grognaient. Ce fut à ce moment qu'il repéra, du coin de l'œil, la domestique avec une main remuante dans sa culotte, les joues empourprées. Hélas, il vit aussi le clown qui pointait son propre

revolver dans sa direction. Il le vit appuyer sur la gâchette et un tumulte de tonnerre se répercuta dans la pièce. Le nain qu'il étranglait reçut le projectile dans le dos, son corps se raidit. Le clown qui avait tiré n'avait pas pensé au recul de l'arme, qui le frappa directement sur le nez.

La Fouine relâcha le Néandertal inerte, aux yeux révulsés et la bouche grande ouverte. Son corps s'affaissa lourdement au sol. La domestique émettait des plaintes aiguës, les deux mains dans son sous-vêtement.

Les habitants de cet endroit étaient vraiment des malades. Des détraqués.

Le clown pointait à nouveau le revolver dans sa direction et son maquillage empêchait de voir s'il souriait ou non. La Fouine resta immobile, incapable du moindre mouvement et prévoyant le coup de feu à venir.

Il ferma les yeux, puis entendit la déflagration. Son moment était venu. Il retrouverait sa mère tant aimée, morte dans un accident de la route. Il pourrait enfin découvrir ce qu'était la paix intérieure, le repos éternel. Sauf qu'il ne reçut aucun projectile et en ouvrant les yeux, il vit le clown au sol, le crâne éclaté. Du sang avait éclaboussé la servante qui jouissait, le visage levé vers le plafond, la bouche ouverte sur un cri strident. Elle en tomba au sol, se tortillant comme un lombric.

PL descendait les marches, son arme fumante entre les mains. Il accourut et sans hésitation, se plaça au-dessus de la domestique pour pointer le canon du revolver vers son visage et enfoncer la détente.

— Hostie que j'haïs les nains.

La Fouine put enfin respirer.

Angie fixait le tube relié à son bras, comprenant que le liquide qui s'infiltrait dans ses veines la paralysait. Elle faisait des allers-retours fréquents entre le gouffre sombre de l'inconscience et la réalité horrifique de cette salle d'opération improvisée. Elle émergeait quelques secondes, paralysée, incapable de hurler ou de se débattre, pour ensuite retourner visiter le monde des songes. L'absence de sédatif ou d'anesthésie avait activé le relâchement du flot d'adrénaline nécessaire à sa survie. Son esprit était toutefois relativement conscient, elle pouvait entendre certaines des paroles échangées entre la chirurgienne de cauchemar et les assistants. Sa vue fonctionnait. On avait tourné la tête de la sirène de côté, pour éviter que le sang qui s'écoulait de sa plaie buccale ne l'étouffe. Un objet fut inséré dans sa bouche et elle perçut une odeur de brûlé, une étrange sensation de cuisson qui précéda une vague de douleurs vives, comme si elle tentait d'avaler un tison. On cautérisait sa blessure. Les larmes coulaient librement et Angie fut prise d'un haut-le-cœur violent, crachant une mixture de sang et de salive.

Le regard tourné vers le corps reposant sur le brancard, elle entendit la comtesse demander la scie. Une scie ? Comme elle aurait voulu être capable de s'enfuir. Elle n'arrivait même pas à cligner des yeux. Dans les moments d'obscurité et d'assoupissement, elle dérivait dans les profondeurs de cours d'eau inhospitaliers. Elle rêvait de sirènes comme elle, de son cowboy sur des chevaux de mer, tout sourire. Henry peuplait aussi ses songes, heureux, amusant comme le grand frère qu'il était.

Quelques secondes ou des millénaires plus tard, Angie sentit le

voile d'obscurité se retirer. Une chaleur apaisante irradiait tout son corps et elle s'éveilla, de retour sur un brancard dans le souterrain maudit. Son visage lui faisait terriblement mal.

Un des nains passa dans son champ de vision, puis elle vit la comtesse tout près du brancard devant elle. Un corps reposait sous un drap blanc, inerte. Il devait s'agir d'un défunt. Rose remarqua l'éveil temporaire de sa patiente ligotée. Elle jeta un regard vers les appareils médicaux, s'assurant que ses signes vitaux étaient normaux, puis elle tendit la main vers la couverture sur la civière.

— Nous t'avons trouvé des jambes.

La voix semblait venir de milliers de kilomètres de là, audible, mais très faible. Des jambes ? La sirène ne faisait plus confiance à cette chirurgienne de cauchemar et n'osait imaginer d'où provenait ce corps. La comtesse souleva la couverture afin de dévoiler des jambes courtes, des genoux potelés et une pilosité abondante. La propriétaire de ces membres plus courts que les siens était définitivement plus vieille qu'elle. On pouvait voir son bassin, le buisson foncé dissimulant son sexe. Rose tendit la main vers ses assistants et un des infirmiers d'occasion lui remit une longue scie chirurgicale dont la lame luisait sous le faible éclairage. La vision de l'objet fit paniquer la sirène.

Rose palpa le corps au niveau des jambes, remonta vers le haut des cuisses, où elle devait couper les membres. Était-ce possible de couper les jambes d'un corps pour les rattacher à une personne vivante ? Ce genre de greffe semblait tiré d'un roman de science-fiction. On transplantait des organes, des extrémités comme les doigts, on avait même greffé un visage à un patient défiguré... Mais des jambes ?

Angie perdit son combat contre la noirceur et fit une courte visite dans la contrée désertique du néant. Aucun rêve, seulement le repos complet. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la tête tournée vers le brancard, Angie vit Rose toujours penchée sur le donneur d'organes forcé, la scie à la main. Un des assistants se tenait à proximité. L'objet tranchant métallique se déposa sur la cuisse du cadavre. Les dents de la lame éraflaient la peau sans la déchirer, n'y laissant qu'un tracé à peine visible, une égratignure. On entendit la comtesse qui soupirait et elle cligna des yeux, visiblement nerveuse. C'était en soi un très mauvais

signe. La femme exerça une pression sur la scie tout en poussant, déchirant la chair, d'où gicla immédiatement du sang. La lame traversait la peau, entaillait les muscles.

Le cadavre se dressa sur la civière dans un cri de mort horrible qui les fit tous sursauter, tous sauf Angie, incapable d'un tel mouvement. Les yeux grands ouverts de surprise, Rose s'écarta du lit. Nancy lui faisait face. Sa poitrine nue portait des traces de blessures, des coupures, son visage tuméfié était presque méconnaissable.

C'était donc les jambes de son amie qu'on voulait lui greffer ! Angie ne put que regarder, stoïque et prisonnière, des larmes s'abattant sur l'oreiller sous sa tête.

Rose Nicole tenait la scie devant elle, du sang dégouttait sur le sol à ses pieds. Nancy se tenait en position assise ; ses mains se rendirent sur la nouvelle blessure, entrant en contact avec l'hémoglobine fraîche. La comtesse hurla, sa voix couvrait à peine la plainte malade de la cuisinière.

— Elle devait être morte, idiots !

Les deux infirmiers demeurèrent immobiles, le visage déconfit, rabroués par leur employeur.

— Faites quelque chose, imbéciles ! ordonna la comtesse.

Un des nains se retourna, fouilla la petite table devant lui d'un regard inquisiteur et ramassa un contenant métallique rectangulaire destiné à recevoir les outils maculés après l'utilisation. L'assistant s'approcha du brancard et frappa Nancy au visage. Le coup parut davantage la surprendre que la blesser. C'est là que la cuisinière vit Angie attachée sur un lit et elle comprit rapidement ce qui se tramait.

L'infirmier armé leva à nouveau l'objet d'acier pour l'abattre sur le crâne de Nancy. Le son de l'impact se répercuta dans la chambre des horreurs. Rose se retourna vers l'autre infirmier, figé, et lui intima l'ordre d'entrer en action.

— Fais quelque chose, toi aussi !

Le nain interpellé agrippa un scalpel et se rua vers le brancard. Angie sentit alors une vague de somnolence l'approcher, comme un épais brouillard recouvrant une ville portuaire. Rose, quant à elle, était obnubilée par le spectacle et en oubliait son instrument qui

dégoulinait de sang sur ses vêtements.

Le nain au scalpel atteignit le lit et planta directement son arme acérée au niveau des reins du corps nu de la patiente récalcitrante. Submergée par la douleur, Nancy sentit la lame ressortir et être plantée à nouveau, plusieurs fois d'affilée. L'agresseur au contenant métallique frappa aussi, touchant le nez qui émit un sinistre craquement. Nancy tenta en vain de repousser ses assaillants, se retrouva plutôt avec de profondes entailles dans les mains. Angie était impuissante face au traitement subi par son amie et ses yeux s'emplirent de larmes. Le brancard devenait rouge du sang qui s'écoulait du dos meurtri. L'arme rectangulaire éclata des dents, écorcha les lèvres.

Juste avant de sombrer, Angie vit Nancy qui retombait sur le dos. La cuisinière vivait toujours lorsqu'on lui creva les yeux.

La sirène aurait souhaité mourir sur-le-champ, victime d'une overdose de médicaments ou d'un arrêt cardiaque. Toutefois, au cours de son existence, elle avait appris la cruauté de cette divinité aux multiples noms et vénérée depuis des millénaires. Aucune intervention miraculeuse ne viendrait la sauver. Elle était laissée à elle-même, dans une maison de fous.

Elle oserait presque admettre que la fête foraine lui manquait.



Martin se tenait devant la porte ouverte du bureau, au sous-sol. Il observait l'homme avec un revolver à la main. Une déchirure sur son pantalon révélait une blessure. L'individu avait l'air méchant, baraqué et en colère.

Ils s'examinèrent un moment et l'autre lui asséna sans prévenir un coup de crosse en plein visage. Le *geek* fut projeté de côté et percuta le cadre de porte, sentit une de ses dents se déloger et le goût du sang sur sa langue. Il se laissa glisser au sol, protestant par une plainte de douleur. PL pointa l'arme sur le jeunot, fouilla du regard la pièce derrière lui. Il reporta ensuite son attention sur le garçon qui se tenait le visage.

— Je te reconnais, toi, lança PL. Tu réparas les ordi au poste de police !

Le garçon demeura silencieux et PL fit le tour du bureau. Il observa le cadavre au sol. C'est qui, lui ? demanda-t-il.

— Le comte, répondit le geek d'une voix faible.

— Hein ?

Le policier fouilla le bureau, jeta un œil sur les documents et revint auprès de Martin en haussant les épaules.

— On s'en fout un peu.

Il força ensuite le passionné de sirènes à se lever.

— Tu vas me conduire à la sirène.

— Je ne sais pas où elle est, avoua Martin avec sincérité.

PL soupira. Cette mission lui donnait du fil à retordre. Le juge ferait bien de couvrir ses arrières, en particulier avec tous les morts qu'ils laissaient derrière eux. Le policier ne voulait pas se retrouver en prison. Pour l'instant, la seule chose qui importait était de retrouver la pute. Maintenant seul, il devait être prudent. PL avait ordonné à la Fouine de se rendre à la voiture et de l'attendre devant le Palais, en faisant tourner le moteur. Morel, son acolyte de longue date, était hors d'état, et Simard préférait poursuivre l'exploration de la résidence tout seul. Il ne voulait pas de témoin et comptait bien faire ce pour quoi on le payait. Il faisait confiance à ses deux sbires, mais suspectait que la Fouine l'abandonnerait ou se retournerait contre lui en cas de pépin avec la justice. En fait, sa mission prenait une tournure personnelle. Sa colère et ses échecs à mettre la main sur la sirène l'agaçaient de plus en plus.

Le regard effrayé du gamin semblait prouver son ignorance quant à l'endroit où se trouvait la femme poisson.

— On va la chercher ensemble, dit PL, impatient.

Il donna ensuite une poussée à Martin, le guidant dans le couloir. Leur progression sembla les conduire de plus en plus profondément dans les souterrains humides et sombres. Un vrai labyrinthe à l'odeur de plus en plus dérangeante. PL regrettait de ne pas avoir emporté sa lampe de poche.

Ils évoluaient en silence et s'immobilisèrent tous les deux lorsqu'ils

entendirent des bruits de pas.

Quelqu'un approchait.

Le cauchemar se poursuivait pour Angie, entre deux plongées au cœur de l'inconscience. Nancy était morte, Angie en était convaincue. Son amie ne bougeait plus. Son visage n'était plus qu'une bouillie de sang, de chair lacérée et il était difficile de faire la différence entre la bouche et les narines. Les deux petits infirmiers sadiques s'étaient défoulés, bien longtemps après que le corps soit sans vie. La sirène voulait mourir à son tour, quitter cette existence de merde. Continuer n'en valait pas la peine.

Rose se tenait tout près du cadavre, sa scie en main. Montée sur un tabouret, elle exerçait une pression sur la lame afin de poursuivre l'amputation. Sauf que les choses ne se passaient pas comme prévu pour la chirurgienne. Le visage pourpre en raison de l'effort, son masque chirurgical avait glissé dans son cou, dévoilant son visage trempé de sueur et de larmes. La comtesse sentit les dents de son instrument déchirer la peau et les ligaments, puis elle se releva brusquement. La scie tremblait dans ses mains et elle prit quelques goulées d'air avant de se pencher à nouveau. Voulant bouger la lame ancrée dans l'articulation, Rose devina le grincement de celle-ci contre l'os, ce qui la fit hoqueter et soudainement libérer un jet grisâtre de vomissure sur les jambes devant elle. La sueur dégouttait de son visage, ses yeux fous cherchaient à se poser ailleurs.

Angie comprit que la femme ne pourrait pas couper les jambes de Nancy. Elle sanglotait, essuyant maladroitement le sang sur ses mains à l'aide de son pantalon. Le corps de son amie avait été profané par la folie d'une démente.

Un des nains s'approcha de Rose pour lui éponger le visage.

Ensuite, la comtesse tenta à nouveau la manœuvre, hurlant à tue-tête en déposant la scie sur la plaie aux muscles déchirés. Non, elle n'en serait pas capable. L'odeur de vomi déclencha une nouvelle vague de bile puante, qui cette fois lui macula le buste. La comtesse délaissa la scie pour redescendre du tabouret et s'éloigner, demeurant dans le champ de vision d'Angie. Rose haletait, aux prises avec une bouffée de chaleur, s'éventant avec ses mains. Son regard vacillait et elle était sur le point de tomber dans les pommes. La chirurgienne amateur se déplaça et Angie ne la vit plus.

La noirceur revint à ce moment. Ce va-et-vient constant entre la conscience et le néant l'épuisait. Dès qu'elle revint à elle, la sirène vit le sac vide d'intraveineuse sur le poteau à côté du lit. Est-ce que les effets des médicaments paralysants s'étioleraient enfin ? Elle le souhaitait, désirant retrouver le contrôle de ses membres. Une silhouette se plaça devant elle, faisant racler ses semelles contre le sol bétonné. Il s'agissait de Rose, sale et le visage aux yeux cernés d'une blancheur cadavérique. Elle observa sa patiente, un scalpel taché dans sa main. Elle parla d'une voix triste.

— Je ne suis pas capable. C'est trop dur. J'ai essayé !

La comtesse fit un geste et l'un des nains pivota la tête d'Angie. Elle fixait maintenant le plafond. Les pas de Rose qui s'éloignaient furent remplacés par ceux des nains tout près d'elle.

— Je me sens pas trop bien, je monte me reposer, conclut la propriétaire des lieux. Débarrassez-vous d'elle, comme vous l'avez fait avec les autres.

Les autres ? Angie frissonna à l'audition de ces mots, signifiant que ce rituel se répétait à l'occasion. Quelle horreur !

Angie découvrit aussi que la sensation revenait dans ses membres. Son bras droit remua de quelques millimètres. Sa bouche se referma sur la plaie béante d'où s'écoulait encore un filet de sang. Les deux sbires lui retirèrent les électrodes et le tube d'intraveineuse au bras. Ils se mirent ensuite à pousser le brancard vers la sortie. Un des nains s'adressa à la comtesse :

— Ne vous en faites pas, boss, on va réessayer dans quelques jours.

— Oui. Peut-être bien, répondit Rose, qui éclata subitement en

sanglots.

Une douleur lancinante s'éveilla dans la queue d'Angie. Les démangeaisons signalaient l'éveil de son corps et la perte d'efficacité des analgésiques. Elle ignorait l'état de son extrémité et craignait l'approche d'une terrible souffrance. L'étrange convoi constitué de deux nains infirmiers et de la sirène alitée se retrouva dans un couloir sombre, à l'odeur de renfermé et aux murs de briques. Le sol du passage était en terre battue et des toiles d'araignées pendaient un peu partout.

Elle fut ainsi poussée sur une dizaine de mètres, avant de passer par une autre porte. Une puanteur d'égout leur tomba dessus, des relents nauséabonds et une chaleur venant repousser la froideur du caveau. Les accompagnateurs demeuraient silencieux, du moins jusqu'à ce qu'un rat frôle la jambe de l'un d'eux.

— Sale bête !

Angie pouvait librement bouger la tête, malgré le vertige et les effets secondaires du sédatif injecté dans ses veines. Soulevant sa tête, elle put observer son corps nu. Sa queue avait été lacérée, mutilée de vains efforts pour la couper. La comtesse avait aussi bâclé cette amputation-là, incapable de procéder. Angie se vidait de son sang et nécessitait des soins médicaux immédiats.

La troupe s'immobilisa dans une large pièce en briques au plafond haut, avec pour ambiance sonore le bruit d'un cours d'eau souterrain. La chambre était coupée en deux par une sorte de canal transportant des déjections liquides puantes. Ils se trouvaient dans des passages reliés à l'ancien système d'égouts de la ville, des tunnels âgés et oubliés que plus personne ne visitait, mais qui recevaient toujours leur lot de déchets. Au plafond, une ampoule nue diffusait une faible luminosité. Outre la tranchée de deux mètres de large, la pièce était vide. La rivière s'écoulait avec un débit rapide et constant. Les nains placèrent la civière parallèle à la fosse tout en se plaignant de l'odeur. Angie le supportait, trop préoccupée par son sort. Un des infirmiers urina dans la rivière en sifflotant avant de rejoindre son compagnon.

— Bon voyage ! souhaitèrent en chœur les deux nains.

Ils firent ensuite basculer le brancard, Angela tombant brutalement

dans le liquide infect et chaud qui s'écoulait. Éclaboussés, les nains hurlèrent tandis que la sirène s'enfonçait avec horreur dans l'urine, la merde et une tonne de papier hygiénique qui flottait. Le courant l'emporta, sa bouche et son nez furent envahis par les immondices. Angie hoqueta de dégoût, luttant contre la viscosité ambiante, percutant les parois de briques. Plongeant dans l'obscurité, elle s'étouffait avec les déjections, la panique n'arrangeant pas les choses. Elle prenait de la vitesse dans le torrent chaud, craignant de mourir étouffée.

Puis, le sol du canal sous elle disparut, la plongeant dans un trou abyssal.

Rose remonta dans ses appartements en utilisant ses passages secrets, pouvant ainsi se déplacer dans le cœur de la résidence sans être embêtée par les autres occupants. Elle entendit une série de coups de feu, comprit que de nouveaux invités s'étaient joints à eux. L'opération bâclée l'avait épuisée. Encore une fois, la femme avait dû abandonner la chirurgie en cours, incapable de charcuter avec brio. Encore malade, très pâle, elle voulait nettoyer tout ce sang qui la maculait et avait besoin d'un grand verre de gin pour retrouver son calme.

Dès qu'elle arriva dans sa chambre, elle se dévêtit, se débarrassant de ses vêtements ensanglantés. Elle tremblait et se rendit à son armoire à alcool afin de se servir un double sur glace, qu'elle ingurgita d'une traite. Elle s'apprêtait à s'en préparer un autre lorsqu'elle perçut une présence derrière elle, depuis la salle de bain. Rose se retourna brusquement, tombant face à face avec Gustave. La vision du nain ne la troubla pas outre mesure, son arrogance la poussait à croire qu'il la désirait, malgré leur lien de parenté. Sauf que Gustave la toisait avec une bien étrange lueur dans le regard. Ses yeux étaient voilés de larmes et la comtesse vit qu'il tenait un très long couteau, venant vraisemblablement de la cuisine.

Gustave observa la femme nue. Elle ne produisait aucun effet sur lui, sinon la répulsion, l'horreur et la haine. Après avoir trahi la sirène et quitté le sous-sol, il était remonté dans sa chambre. L'argent avait été sa principale motivation, avec le désir de fuir, de quitter les cirques du monde entier pour vivre normalement. Nancy avait été la seule personne de la fête foraine à le traiter comme un véritable être

humain. Stanley se moquait de ses employés et Gustave, comme les monstres de foire, s'attirait toujours ses insultes et moqueries. Cela avait changé avec ses nouveaux amis, formant rapidement une famille unie. Il était conscient d'avoir tout détruit, d'avoir anéanti la confiance qu'ils avaient envers lui. Gustave s'était attaché à eux tout en poursuivant son métier de recruteur pour la comtesse. Tout l'argent ramassé ne servait à rien s'il n'avait nulle part où aller, personne avec qui partager le reste de son existence. Les dollars peuvent tout acheter, mais n'effaceront jamais la pitié et l'aversion des autres envers son physique différent. Il demeurera toujours une anomalie dans un monde avide de beauté selon des critères irréalistes. Il y aura toujours quelqu'un pour le regarder de travers, murmurer des commentaires, lui poser des questions stupides.

Dans sa chambre, fixant les murs, il avait compris son erreur. Il avait condamné sa famille d'accueil pour de misérables billets de banques.

Rose profita du trouble animant l'homme pour lui parler d'une voix calme :

— Je suis contente de te voir, Gustave.

— Où sont mes amis ? demanda-t-il avec rage.

La femme était une experte manipulatrice. Elle fit un pas en avant dans l'intention de tenter sa chance, mais la menace du couteau brandi la força à ne plus bouger.

— Reste où tu es, lâcha Gustave, méfiant.

La comtesse souriait, cherchant à adopter une pose qui valorisait ses formes. Parce que si la vie lui avait appris quelque chose, c'était l'insatiable désir charnel des hommes, leur capacité à faire des bêtises juste avec la promesse d'une éjaculation. Des bêtes, voilà ce qu'ils étaient tous. Rose jeta un coup d'œil discret vers la table de nuit sur sa droite, dans laquelle elle gardait un revolver. Pour l'atteindre, elle devait s'approcher davantage. Elle fit donc un autre pas, cette fois de biais, soutenant le regard méchant de son interlocuteur.

— Je t'ai dit de ne pas bouger, hurla Gustave.

Rose lui crèverait les yeux, lui ferait arracher tous les ongles de ses mains et de ses pieds. Personne ne lui parlait ainsi. Son titre de

noblesse exigeait respect et obéissance. Cet homme allait payer cher son attitude. Elle décida de ne plus bouger, mais voulut l'amadouer avec des suggestions coquines.

— Je peux te faire oublier tes amis, si tu veux.

Gustave se dirigea vers l'interrupteur sur le mur et alluma le plafonnier. Cela lui permit de voir l'état négligé de la femme, du sang qui lui maculait les mains et le front. Il nota aussi les vêtements tachés d'hémoglobine qui dépassaient de la poubelle blanche. Un moment, il sentit qu'il allait être malade. Sa trahison avait peut-être déjà coûté la vie à la jeune sirène. Sa main tremblait.

— Que leur as-tu fait ?

Rose eut un rire nerveux inquiétant.

— Je n'ai pas réussi à transplanter les jambes sur la sirène. On s'en est débarrassé.

Gustave approcha encore davantage la lame de son couteau vers la femme. Sa voix était sourde, son regard meurtrier.

— Où est-elle ?

— Tu parles de la sirène ou de ton amie Nancy ?

Le nain se figea tout entier. Nancy ? Que lui avait-elle fait ? Rose avait promis de la laisser partir saine et sauve. Il s'approcha d'elle, voulant être à portée de sa future victime, parce qu'il n'y avait aucun doute dans son esprit qu'il devait la faire payer ses crimes. La comtesse se mit à rire.

— Il nous fallait des jambes. Des jambes de femme.

Gustave n'en croyait pas ses oreilles. Qu'avait-il donc fait ? Pourquoi avait-il accepté de les trahir ainsi ? Aucune somme d'argent ne pouvait remplacer la chaleur humaine et le réconfort de l'autre. Son malaise grandissant le poussa à enquêter :

— De quelle femme ?

Rose se prit le visage entre les mains et, la bouche grande ouverte, le regard scintillant, mima la surprise. Elle était une très mauvaise comédienne et son ton était faussement désolé.

— J'ai bien peur de t'annoncer que ton amie Nancy est morte, mon cher...

Morte. Vraiment ? Par sa faute ? Oui. Il le croyait. Cette folle ne

pouvait mentir. Du moins pas à ce sujet ; sa mégalomanie évidente l'empêchait de rester humble et de taire ses exploits. Parce que c'était de cela qu'il s'agissait, avec ses chirurgies et expériences. Elle faisait payer les gens de taille normale pour tous les maux ayant affecté sa famille. C'était sa vengeance envers l'humanité. Son deuil perdurait, ayant donné naissance à des problèmes mentaux irréversibles.

Perdu dans ses pensées, Gustave fut pris de surprise lorsque la comtesse s'élança de côté vers le lit, gagnant le meuble avant qu'il ne puisse réagir. Il se jeta sur la femme, qui déjà ouvrait le tiroir de sa table de nuit. De dos, elle ressemblait à un chérubin aux fesses molles, avec un tatouage de papillon au creux du dos, tout juste avant la naissance du postérieur. Rose agrippa quelque chose dans le tiroir et il fondit sur elle, plantant son couteau dans une de ses omoplates. Il sentit l'acier perforer la peau et déchirer les muscles. Elle hurla, laissant tomber sur la moquette une arme à feu. Gustave se recula, le choc d'avoir planté un couteau dans un corps humain le fit tressaillir. Rose resta tout d'abord de marbre, surprise et prise de cours par le geste de son cousin. La propriétaire des lieux le fixa avec un masque de colère et de folie. Jamais il n'avait vu autant de malveillance dans un regard. Il pouvait tout aussi bien toiser le diable en personne. Le couteau était resté planté dans le dos de sa victime. La comtesse rugissait avec colère.

— Tu m'as poignardée, mon sacrement !

— T'as tué mes amis ! postillonna Gustave.

Rose éclata de rire, malgré la douleur. Elle se retint contre le lit à côté d'elle et le nargua.

— T'aurais dû voir leur visage. De vraies putes... Elles hurlaient en me suppliant d'arrêter.

La femme mit le pied sur l'arme à feu au sol et poursuivit son monologue.

— Quand Nancy est morte, elle a murmuré ton nom, Gustave. Tu l'as trahie.

Rose baissa le regard et le nain devina quel serait son pro-chain mouvement. Il la prévint.

— Ne fais pas ça.

Une coulée chaude de sang atteignit le fessier de la comtesse. Elle tressaillit.

— La petite sirène... Une vraie beauté, celle-là. C'est dommage. Dans le fond, je lui ai rendu service.

— Ta gueule, beugla un Gustave fou furieux.

Rose observa à nouveau l'arme au sol. Un voile de noirceur recouvrit son regard, elle cligna des yeux à plusieurs reprises. D'une voix faible et trahissant mal sa détresse, prise au piège et tremblant de la tête aux pieds, la comtesse murmura :

— Je vais être obligé de te tuer.

Gustave se rua sur Rose, ne lui laissant pas le temps de réagir. Il parvint à lui agripper un bras et tira de toutes ses forces. Perdant l'équilibre, elle lui tomba dans les bras et ils se retrouvèrent contre le mur. D'un mouvement de pivot, le nain se défit de la femme et l'envoya valser au sol, tout près de la porte par laquelle la comtesse avait fait irruption. Un atterrissage sur son fessier lui permit de ne pas aggraver sa blessure. Il se planta devant elle, lui bloquant le passage en direction de l'arme toujours au sol. Levant son regard vers lui, elle cracha son venin.

— Je suis la comtesse Rose Nicole et je te garderai en vie très longtemps pour te torturer à ma guise, juste pour le plaisir de te voir souffrir.

La folle éclata d'un rire de sorcière tandis que l'hémoglobine qui dégoutait de son dos atteignait le sol. Gustave ne se laisserait pas surprendre à nouveau, il restait sur ses gardes, conscient que la femme pouvait avoir des trucs en réserve. Il détestait sa cousine, non pas juste en raison de ce qu'elle l'avait poussé à faire, mais aussi parce que sa vie entière était un mensonge. Peut-être le temps était-il venu de mettre cartes sur table, de mettre fin à la mascarade. Cela avait duré trop longtemps.

Gustave s'empara prestement de la lampe sur la table de chevet, la débrancha en tirant dessus pour s'en servir comme d'une massue à l'abat-jour fleuri. En 10 ans, personne n'avait osé aborder ce sujet avec la naine blessée, autant pour la protéger que pour éviter sa colère inutile. En tant que cousin, Gustave la connaissait depuis leur jeune

âge et se donnait la responsabilité du geste à poser. Son arme bien en main, il s'adressa à la Rose et ses mots eurent l'effet du tonnerre dans une lande désertique.

— Tu n'es pas Rose Nicole.

Le temps parut s'arrêter, les sons s'atténuer et l'immobilité s'étendit sur les deux protagonistes. Rose observait son cousin, plissa les yeux, le chiffre 11 s'imprimant au-dessus de son nez. Elle secoua la tête, baissa les yeux et avec folie, amorça une charge pathétique vers Gustave, sur ses genoux et ses mains. Elle refusait de prêter attention à ses propos et préféra réagir avec violence. Gustave eut le temps d'abaisser la lampe avec vélocité ; l'abat-jour atteignit Rose sans faire trop de mal. Un *pop* sonore suivit l'explosion de l'ampoule et des débris tombèrent au sol. La naine se retrouva néanmoins dans les jambes du forain qui en profita pour agripper le couteau qui pointait vers le plafond, retirant la lame avec brusquerie. La femme hurla de douleur, se redressa, mais reçut aussitôt la lame dans l'épaule droite. De sa main maintenant libre, Gustave la frappa au visage d'un solide coup de poing. Maintenant sur le dos, les bras levés devant elle pour se protéger, la comtesse gémissait.

— Arrête ! Je t'en prie, arrête !

Le nain dut effectivement se secouer pour éviter de la tuer. Il voulait la raisonner, lui devait des explications, ne serait-ce qu'en raison de leur lien de famille. Les souvenirs des weekends au camping, au chalet familial et de cette enfance insouciante passée en partie ensemble le culpabilisaient suffisamment pour mettre un frein à sa rage.

— Tu n'es pas Rose Nicole. Elle est notre cousine distante.

Rose cessa de geindre, les bras suspendus au-dessus d'elle. La haine qu'elle ressentait à l'audition de ces mots était flagrante. L'épaule de la comtesse saignait et son visage palissait à vue d'œil. Gustave poursuivit :

— Ton nom est Sandra Allen. Tu es prof d'histoire dans un collège de Montréal et ta spécialité est l'époque médiévale.

Autant Rose refusait d'entendre ces paroles, autant elles lui semblèrent familières. Pourquoi lui disait-il ces choses absurdes ? Elle

était bien Rose Nicole, cet endroit lui appartenait. Son mari était Philippe et leur fils portait le même prénom.

— Rose est morte en 1964, l’informa Gustave.

L’équilibre précaire de sa santé mentale se trouva grandement affecté par ses mots. Quelque chose dans le regard du nain parut donner du poids à cette atroce vérité. Des images envahirent l’esprit de la blessée, qui se couvrit les yeux comme si cela aurait pu éliminer les souvenirs. Elle gigotait au sol, la digue de la raison venait de céder dans son esprit et l’inondait librement et violemment de ses inimaginables réalités.

Tout lui revenait, tandis que Gustave poursuivait son attaque verbale.

— Nos parents disaient toujours que tu ressemblais à Rose Dufresne et tu t’amusais à te déguiser en comtesse.

— Mon mari et mon fils ? demanda la naine.

Sandra avait grandi avec divers problèmes de comportement. Très jeune, on la diagnostiqua avec une bipolarité indéniable. Cela ne l’empêcha pas d’étudier et de devenir enseignante. Les choses allaient relativement bien, en autant qu’elle prenne ses médicaments.

— Ton burnout de 2006 a tout changé.

Sandra se revoyait en classe, épuisée, contrariée, nerveuse et facilement irritable. Un étudiant en particulier n’avait cessé de rire durant toute la classe et de parler à son voisin de pupitre... Une minute plus tard, elle frappait le gamin avec un livre à la couverture cartonnée épaisse, une brique qui brisa le nez de l’adolescent.

Gustave parlait toujours, mais elle ne l’entendait plus. Que faire lorsqu’on découvre que notre identité est autre que celle avec laquelle nous vivons depuis des années ? Sandra revit l’hôpital psychiatrique qui l’accueillit, dans lequel elle passa plusieurs mois difficiles. Les nouveaux médicaments, le médecin et sa bonne conduite, son congé au bout d’un an d’internement...

— À ta sortie, tu as disparu durant des semaines, mais lorsque tu es revenue à Montréal, tu étais la propriétaire de l’immeuble délabré où se trouvait le Palais des nains.

Sandra pleurait, voulait redevenir Rose et ignorer ces souvenirs

pénibles.

— Tu as perdu la tête, tu te prenais pour Rose, refusais de nous écouter. Tu lui ressembles tellement...

Gustave savait que ses mots détruisaient la femme, qu'ils mettaient fin à une illusion d'une décennie entière. Il le fallait, parce que la folie de cette cousine l'avait lui-même entraîné dans son tourbillon. La voir brailler et gémir ainsi le répugna.

Sandra agrippa le couteau planté dans son bras, que Gustave n'avait même pris la peine de retirer. De la morve coulait sur sa lèvre supérieure, des larmes sur ses joues, du sang sur son corps meurtri. Elle trouva néanmoins la force de se redresser. Le sol maculé de sang faillit la faire glisser, mais celle qui se prenait pour une comtesse se servit du mur pour se relever complètement. Elle tendit la lame vers Gustave, pris de cours. Il lui livra un avertissement :

— Arrête Sandra, fais pas ça !

Le forain s'était souvent demandé si sa cousine souffrait de trouble de la personnalité multiple et il n'en douta plus au moment où leurs regards se croisèrent. Rose était de retour, la folle qui charcutait les pauvres victimes avec ses expériences. La surprise le figea et donna à la femme l'avantage, dont elle profita grandement. Elle fit un pas et frappa avec la lame maculée de sang. Gustave recula et ouvrit ainsi la voie à sa cousine, qui s'élança vers le revolver au sol. Voyant la manœuvre de la femme, le nain se jeta à sa suite pour l'atteindre au moment où elle se redressait en tenant le revolver. Il lui agrippa les mains et ils entreprirent une courte valse, jusqu'à ce qu'un coup de feu déchire le silence ; le couple buta contre le lit, perdant pied. Ils tombèrent au sol, toujours dans les bras l'un de l'autre. La comtesse eut la malchance de se planter le couteau dans la poitrine. La douleur atroce la fit grimacer, libérer un râle malsain, tandis que Gustave l'écrasait de son poids en enfonçant quelque peu la lame du couteau dans la chair tendre. Du sang s'écoulait de la bouche de Sandra, qui toisa son cousin d'un regard fou. Elle haletait, incapable de parler, mais Gustave parvint à lire sur ses lèvres le message qu'elle lui offrait. « *Le revolver* »...

Elle tenait toujours l'arme argentée et pressa sur la détente,

provoquant une puissante déflagration, soulevant une odeur de poudre. Celle qui n'était pas une comtesse eut une sorte de rire étouffé avant de libérer son dernier souffle.

Roulant sur le dos, Gustave posa ses deux mains sur la blessure à son estomac, sentit du sang chaud sur ses doigts. Dans leur lutte, Rose avait réussi à lui tirer dessus à bout portant. Il haletait.

Angela glissait depuis un bon moment, percutant les parois, complètement saturée de la merde dans laquelle elle baignait. Sa queue la faisait souffrir, tout allait trop vite. Fonçait-elle vers une mort certaine ?

Puis, le tunnel s'ouvrit et elle se retrouva dans les airs, effectuant un vol plané pour atterrir violemment dans un bassin. Elle s'enfonça sous la surface, sans toutefois en toucher le fond. Avec difficulté, elle se donna des poussées avec ses bras et sa queue douloureuse afin de remonter à la surface.

Lorsqu'elle émergea, gémissant d'effort et de peur, la première chose qui la frappa fut la joie de pouvoir respirer, même s'il s'agissait d'un air vicié. Se stabilisant dans le bassin, elle nota la présence d'une rive et se mit à nager dans cette direction. Le flot constant qui s'abattait non loin provoquait un sourd grondement et des vagues continuelles.

Angie progressait lentement et fut surprise, en repoussant les cheveux trempés devant ses yeux, de découvrir que l'endroit était éclairé. Plusieurs ampoules électriques ancrées à même les parois étaient la source de ce miracle. Sur sa gauche, elle vit un gouffre dans le mur de briques par où la rivière s'écoulait, permettant d'éviter l'inondation et d'évacuer les eaux. La sirène atteignit enfin le muret qui entourait le bassin circulaire, trouva une petite échelle jadis utilisée lors des visites d'inspections ou de maintenance. Elle parvint à se hisser et à se laisser tomber sur le sol de terre battue, respirant avec difficulté. Il était difficile d'ignorer la couche gluante qui la recouvrait, l'odeur pestilentielle et la chaleur dans le sous-terrain. Étourdie par sa

glissade forcée, elle fixa le plafond en clignant des yeux, chassant les morceaux de papier hygiénique coincés dans ses cils. Elle avait survécu, mais la précarité de sa situation l'emplit de frayeur. Angie refusait de baisser les yeux sur sa queue, de peur d'y voir la blessure infectée par les immondices entrées en contact avec la plaie. Sa priorité était de trouver de l'eau pour nettoyer le tout et de se faire un pansement.

Malgré le tumulte de la chute, elle entendit des voix. Se redressant en position assise, elle se questionna. Qui pouvait bien se trouver dans un tel endroit ? Elle eut sa réponse en regardant autour d'elle. Le long du bassin, plusieurs tentes avaient été disposées et un feu se consumait en libérant des volutes de fumée, l'odeur du bois avalée par la puanteur des lieux. Au-dessus d'elle, un large puits d'aération permettait d'éviter l'accumulation des gaz et d'évacuer la fumée. Angie se passa une main sur le visage, tordit ses cheveux en créant une petite flaque sous son fessier.

Les tentes étaient vieilles et usées, certaines avec des déchirures. L'humidité du lieu devait nuire au matériel ainsi tendu. Elle ne vit tout d'abord personne, mais le murmure se répéta. Cette fois, elle fut à même d'en capter le message. Il s'agissait d'une voix d'homme.

— Une autre.

Des formes émergèrent une après l'autre, quittant le couvert des tentes pour se montrer et s'approcher de la plage insalubre où reposait Angie. Elle dénombra une douzaine d'individus qui s'avançaient. Figée par la surprise et la crainte, elle se contenta de les observer. Ce qu'elle vit la troubla, parce que les individus semblaient tous avoir subi des mutilations. Elle dénombra huit hommes et quatre femmes. Leurs vêtements étaient des loques misérables, sales et en lambeaux. Les chevelures et les barbes étaient longues, négligées. Elle remarqua les différentes mutilations et comprit bien avant qu'on l'accoste ce que cela signifiait. Ces gens étaient les victimes précédentes de la comtesse. On avait amputé des jambes, crevé des yeux, édenté des bouches, lacéré des poitrines, retiré des organes en recousant maladroitement les plaies. Certains boitaient, d'autres faisaient la grimace en bougeant.

Angie toisait les monstres souterrains du Palais des nains. Une troupe pathétique et misérable.

Un des hommes se détacha du groupe. Il était grand, maigre, n'avait plus de nez. Il portait un chandail des Lakers de Los Angeles troué à la hauteur du ventre, ainsi qu'un jean malpropre. Il jeta un regard inquiet vers ses compagnons, pour revenir ensuite vers Angie, au sol. La jeune femme refusait de croire qu'on puisse vivre dans de telles conditions. Celui qui l'approchait portait un pansement au bras droit et claudiquait légèrement. Il s'arrêta à moins de deux mètres d'elle. Sa bouche s'ouvrit et il dut hurler pour être entendu.

— Je suis Marcus. Bienvenue dans notre royaume des éclopés.

Constatant le mutisme de la sirène, l'homme fit un geste et deux femmes s'approchèrent, l'une chauve et borgne, ses deux mains ne disposant que de deux doigts chacune. Sa compagne semblait normale, mais on devinait l'absence d'une poitrine et une vague protubérance à l'entrejambe. Son visage était aussi recouvert d'une pilosité naissante. Pieds nus sur la brique sale, les deux femmes se placèrent devant Angie afin de l'agripper et la soulever, prenant la direction du campement où ils s'immobilisèrent près d'un feu. On installa la femme poisson sur un bloc de béton qui servait de siège, laissant la chaleur du brasier la recouvrir d'un voile orangé bienveillant. On lui remit une serviette usée et odorante, mais sèche, qui lui permit de nettoyer un peu les déjections la souillant. Les autres s'agglutinèrent autour du feu. Marcus prit place à côté d'Angie. On s'écartait devant l'homme sans nez, le respect qu'il engendrait était sans équivoque, il était probablement le leader de cette communauté.

Un grondement sourd monta des murs, comme le cri de guerre d'un golem de pierre, venant des catacombes d'une cité infernale. Tous se tournèrent vers la chute qui se déversait derrière eux. Angie en fit de même. Moins d'une minute plus tard, la rivière grondante n'était plus, un silence incroyable s'installa dans la large chambre. La sirène en fut déstabilisée. Les gens autour d'elle retirèrent alors des morceaux de tissus de leurs oreilles. Voilà comment ils pouvaient supporter un tel tumulte...

— Les eaux sont détournées à intervalles réguliers, expliqua

Marcus. Presque toutes les nuits sont silencieuses.

Une autre femme, qui se déplaçait en sautant puisqu'il lui manquait un pied, apporta une ample robe tout en souriant de sa bouche édentée. Angie revêtit le vêtement, ce qui réduisit quelque peu les regards insistants des hommes dans la pièce. Parce que malgré sa queue et son état misérable, elle était toujours d'une beauté frappante.

Le leader apparent des êtres souterrains la questionna.

— Quel est ton nom ?

Angie ouvrit la bouche, dévoilant à tous la plaie et le moignon où sa langue n'existait plus. Les visages se durcirent, on baissa les yeux. Tous avaient été victimes de la naine folle. On comprenait, on compatissait. Certains levaient les yeux vers le haut de la chute, imaginant probablement des vengeance sanglantes contre cette femme horrible qui les avait tous estropiés.

— Tu es libre de vivre avec nous, souffla Marcus.

À tour de rôle, les individus se présentèrent, mais Angie était distraite, perdue dans ses pensées. Était-ce là son destin ? De vivre dans une communauté dans les égouts, pour le reste de ses jours ? Quel horrible destin ! Des larmes coulèrent sur ses joues, elle ferma les yeux et se laissa caresser par la chaleur des flammes.



Martin et PL avaient quitté le bureau où se trouvait le squelette, s'enfonçant dans les couloirs sombres à la recherche de la sirène. Ils tombèrent presque aussitôt face à face avec deux énergumènes poussant une civière. Le policier ne leur avait pas laissé le temps de s'enfuir ou même de parler qu'il les agressa violemment. Il frappa un des nains au visage avec son arme et se rua sur l'autre pour le plaquer contre le mur et l'assommer, comme un joueur de football. L'infirmier resta au sol, étourdi. PL et Martin notèrent la présence de la civière tachée de sang et le geek ne put s'empêcher de déglutir, pensant à Angie et ce qui avait bien pu lui arriver. Sa réaction poussa PL à le questionner et le garçon, voulant garder toutes ses dents, révéla au mécréant la raison de leur présence dans ce Palais des nains.

Son récit terminé, il ne fallut que très peu de temps pour que Simard déduise que la civière avait servi à transporter la fille poisson.

La situation attisa la colère de PL et il se mit à battre les infirmiers déjà à terre avec furie, les frappant au visage, dans l'estomac, des coups de pieds aux jambes et au dos. Martin détourna le regard, incapable de visionner un tel spectacle.

PL arrêta de les tabasser lorsqu'il constata qu'un d'eux était mort, l'autre inconscient. Les jointures en sang, essoufflé et couvert de sueur, le policier s'approcha de Martin et lui dit :

— Les p'tits sacrements... On va aller dans la direction d'où ils venaient. Tu passes en premier.

Martin se leva et s'avança dans le couloir.

— Tu essaies de t'enfuir et je te tire dans le dos, le menaça le policier.

Ils suivirent le couloir qui donna sur une porte, un escalier, un autre couloir et deux pièces vides. Sauf que l'odeur d'égout devenait de plus en plus forte et on pouvait imaginer qu'il s'agissait du système de rejet des eaux usées de la ville de Montréal. L'endroit ressemblait à un couloir médiéval dans le cœur d'une forteresse légendaire.

Ils débouchèrent finalement dans une pièce sans issue. Large, elle comportait en son centre une sorte de fosse en briques mouillées. Un conduit de canalisation. Les parois étaient couvertes de papier hygiénique, de serviettes sanitaires, de tampons, de lingettes désinfectantes et de Q-tips qui n'avaient pas leur place dans ce système non adapté à ce genre de déchet. Deux tunnels non destinés aux humains donnaient sur la fosse dans ce point de chute. L'odeur était presque insupportable. Ce cul-de-sac les força à s'immobiliser.

— Pas de danger que je mette le pied là-dedans, maugréa PL.

Il n'en revenait tout simplement pas. Avait-on vraiment jeté la jeune femme dans cet orifice ? Il semblerait bien que oui, puisque la civière était vide et qu'il s'agissait ici d'un cul-de-sac. Il n'écartait pas l'idée de passages secrets, mais ne passerait pas toute la nuit à tâter les murs sales et couverts de toiles d'araignées. Il extirpa en grognant son portable de sa poche de pantalon, mais ce dernier indiquait l'absence de tout signal. C'était à prévoir puisqu'ils se trouvaient sous terre,

entourés de briques et de ciment.

Il revint auprès du gouffre, cherchant à déceler la moindre clarté en contrebas. Il n'y avait rien à voir dans l'ouverture. Qui sait où ce tunnel débouchait ? Il n'avait pas l'intention de se retrouver coincé dans une salle souterraine sans issues pour y mourir de faim et être dévoré par les rongeurs. Le policier se tenait toujours tout près du canal en briques, scrutant la noirceur du tunnel, lorsqu'il perçut un mouvement dans son dos, et il eut tout juste le temps de se redresser et de pivoter son corps que Martin lui donnait une poussée. La manœuvre imprévue du *geek* réussit ; PL perdit l'équilibre, battit des bras, mais tout juste avant de tomber dans l'ouverture, il parvint à agripper l'avantbras du jeune homme. Sa main se referma avec force sur le membre et, plus pesant que son agresseur, PL parvint à entraîner Martin avec lui dans le canal. La brique du passage les accueillit lourdement et ils furent engloutis dans l'obscurité de ce tunnel nauséabond.

Les parois gluantes permirent de glisser rapidement, empêchant du même coup de se retenir.

Les cris des deux hommes se répercutèrent dans l'écho du passage.

La Fouine fumait en silence dans la voiture, les fenêtres baissées libéraient la fumée en volutes épars. PL lui avait ordonné de sortir et de passer un coup de fil au juge afin de l'informer de la progression de la mission. Le truand avait aussi reçu l'ordre de se tenir prêt en cas de nécessité pour une fuite rapide dans les rues de Montréal. Son patron pouvait faire irruption à tout moment et ils ne pouvaient s'attarder dans un tel endroit, parsemé de corps. PL lui avait aussi confirmé que Morel gisait quelque part, au second étage, le genou éclaté et se vidant de son sang. Il s'en sortirait... Il ne faisait plus partie des priorités du policier.

La nuit était calme, le trafic routier presque inexistant. Par la vitre ouverte, il cracha un filet de sang. Son corps tout entier était endolori, couvert d'ecchymoses. Il espérait être grassement payé pour cette histoire de fous. En temps normal, on lui demandait de tabasser un mec, de faire peur à un autre ou encore de ramasser une fille en douceur et de l'amener au gros pervers de juge. Cela lui donnait de quoi payer les factures et de nourrir ses dépendances coûteuses. Cette mission était différente, bien plus dangereuse.

Il avait rencontré PL lors de son procès pour vol à main armée. Le gros Rousseau était le magistrat auquel il faisait face et sa cause semblait perdue. Il se retrouverait derrière les barreaux pour plusieurs années. PL l'avait visité dans sa cellule et lui avait fait une offre impossible à refuser. « *Tu travailles pour moi et je t'assure que ta sentence sera réduite.* » La Fouine n'avait rien à perdre et ne voulait pas moisir derrière les barreaux. Il avait donc accepté.

À la surprise générale, le juge avait été clément et ne lui avait

donné que six mois d'emprisonnement et une année de probation à sa sortie.

La Fouine jeta un regard vers le Palais des nains et décida de prendre le petit contenant plastifié dans la boîte à gants. Il en retira quelques comprimés qu'il avala à sec, puisqu'il n'y avait rien à boire dans la voiture. Fermant ensuite les yeux, il se détendit dans le confort de l'habitable. Quelques gouttelettes de pluie percutaient les surfaces, laissant des traces d'impacts sur le pare-brise. L'arrivée d'un piéton lui fit redresser la tête ; il s'agissait d'un homme. Ce dernier s'approchait de l'escalier gardé par deux lions, devant la résidence de la comtesse et de son armée de nains fous. Il portait un long manteau et un capuchon recouvrait sa tête. L'homme de main s'adossa dans son siège, curieux, mais vit que l'individu passait tout droit. Ce n'était qu'un simple piéton nocturne, probablement une autre âme troublée incapable de dormir.

La Fouine l'oublia et se laissa caresser par l'air froid. Les pas de l'individu se turent et une soudaine odeur l'atteignit. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre ce dont il s'agissait. L'arôme n'avait rien d'agréable, elle lui rappela une autre vie durant laquelle la ferme familiale avait passé au feu, les chevaux et cochons brûlant vifs dans l'étable. L'enfant était resté impressionné par la force du brasier, jetant les allumettes au loin, empesté par l'odeur de chair brûlée. La même odeur qu'en ce moment. Sentant que quelque chose clochait, il se redressa sur son siège, aux aguets.

Il jeta un regard dans le rétroviseur, ne vit rien de particulier, puis observa la rue devant la voiture. Toujours rien. Mal à l'aise, il agrippa son arme sur le siège à côté de lui, pour ensuite regarder dans les rétroviseurs latéraux du véhicule. Celui de droite ne révéla aucune anomalie, celui de gauche une silhouette noire qui obstruait la vue. La Fouine pivota rapidement, mais il était trop tard ; l'homme cagoulé tenait un objet luisant dans sa main.

Non, pas une main. Une sorte de pince faite de chair humaine.
Impossible.

La Fouine hurla tandis qu'Henry le poignardait dans l'oreille avec un morceau de métal affilé. La douleur fut immédiate, tout comme le

flot de sang. Henry retira son couteau improvisé et frappa à nouveau, touchant la joue qu'il déchira, percutant la mâchoire et les dents. La Fouine cherchait à se débattre, l'attaque l'avait forcé à laisser tomber son arme pour se protéger la tête. Le troisième impact de la lame fut réservé à sa main, coupant la peau entre le pouce et l'index.

Le garçon homard recula ensuite d'un pas et retira son capuchon tandis que des flots d'hémoglobine s'échappaient de la brute. La Fouine parvint toutefois à tourner la tête vers son agresseur. Les yeux exorbités, il n'arrivait pas à y croire. Henry se tenait devant lui, sa peau salement rougie, brûlée vive et couverte de cloques. Il devait souffrir, certaines des plaies de son visage suintaient. La vision était horrible, tout comme l'odeur. Un des yeux d'Henry ne s'ouvrait plus, sa bouche était sans lèvres, dévoilant les gencives. Son crâne chauve était surmonté de rares mèches de cheveux qui collaient aux cloques. Son regard avait changé, devenu le reflet d'une haine farouche et meurtrière.

Jetant son arme au sol, la pince maculée de sang, un sourire sur le visage, Henry contemplait la Fouine tandis que celle-ci rendait l'âme.

Le crustacé brûlé vif se retourna vers la résidence qu'on nommait le Palais des nains.

La pluie fraîche qui tombait fit un grand bien à sa peau brûlante.



Les monstres du souterrain offrirent de la nourriture et de l'eau à Angie. Elle secoua la tête, la plaie dans sa bouche l'empêchait pour l'instant d'y insérer quoi que ce soit. La troupe qui l'entourait observait le feu. Une des femmes s'approcha d'Angie et lui tâta la queue. La sirène put voir que la nouvelle venue avait subi d'importantes lacérations de chaque côté du visage, tout juste en haut des oreilles. Sa chevelure était éparse.

— J'ai toujours détesté mes cheveux. On m'a fait croire qu'au Palais des nains, on me donnerait une nouvelle chevelure.

Angie ferma les yeux. Il lui était difficile de comprendre comment la comtesse pouvait massacrer les gens ainsi. La femme s'adressa à

nouveau à Angie :

— Les coupures vont s'infecter. Les plaies ont été exposées à l'eau des égouts, avec toutes ses cochonneries. Faut nettoyer cela au plus vite.

Elle vit la femme se lever et discuter avec Marcus. Ce dernier parut réfléchir un court moment avant d'approuver finalement d'un hochement de tête. La femme à la coiffure indésirable s'éclipsa alors, disparaissant derrière les tentes. Angela resta un moment à les observer, leurs visages moroses, leurs corps détruits. Elle eut une grande peine pour eux, vivant ainsi dans les égouts, abandonnés, sans futur. Angie voulut leur demander pourquoi ils restaient. Mais la réponse était évidente. La comtesse choisissait ses victimes parmi ceux que la société avait abandonnés. Elle puisait dans les rejets de notre monde les sujets de ses expériences. Cela attrista la sirène plus que tout. Ils n'avaient nulle part d'autre où aller.

On entendit un couinement venant de la paroi de gauche qui longeait le bassin et le bruit d'un rat qui gambadait excita la troupe. Deux hommes s'emparèrent d'un filet artisanal et prirent cette direction. Nul doute qu'on allait à la chasse à la viande. Angie en eut un haut-le-cœur. Ces conditions de vie étaient inhumaines.

Angela réfléchissait, se demandant quoi faire. Elle ne voulait pas rester ici. Sans Henry, Nancy, Gustave, Martin et la fête foraine, où pouvait-elle aller ? Le chagrin de découvrir qu'elle n'était guère différente de ces vagabonds d'égouts lui fit mal, très mal. Les larmes coulèrent sur ses joues et les autres comprirent ce qu'elle vivait. Ils étaient tous passés par là.

Un tumulte sourd venant de la chute les fit se retourner dans cette direction. Quelque chose dégringolait dans le conduit et deux silhouettes émergèrent du tunnel, tombèrent dans le vide pour atterrir dans le bassin d'eau merdique. Une fois l'éclaboussure résorbée, les monstres virent deux individus maugréant bruyamment contre cette plongée forcée. Angie reconnut Martin, sans ses lunettes, qui parvint à s'approcher du bord du bassin. Du papier hygiénique s'était coincé dans sa bouche et il s'agenouilla pour cracher et vomir. À ses côtés apparut un homme qu'elle n'avait jamais vu, le regard perdu dans la

direction du camp des réfugiés. Il était baraqué et tenait un revolver.

— Hostie de tabarnak ! jura-t-il.

Le groupe autour d'Angie se leva, les femmes retraits derrière les tentes. Les hommes ramassèrent des cailloux et des bâtons. Les deux chasseurs revenaient, laissant tomber le filet avec leur prise pour s'emparer de projectiles rocheux.

PL observa la troupe avec méfiance, s'essuya le visage en crachant. Il remarqua la sirène assise près d'un feu et son visage s'illumina avec un sourire de triomphe. Il s'avança vers la rive, les huit hommes formant un mur de protection, fixant les deux nouveaux venus avec méfiance et une certaine animosité. Aucun des deux ne portait de marques d'opérations bâclées. Ils étaient différents.

Marcus prit l'initiative et donna un ordre qui se répercuta dans l'écho de la large chambre silencieuse :

— N'avancez plus.

L'agent de police obéit et examina les individus qui lui faisaient face. Il se trouvait trop près du but pour tout faire merder. Son trophée se tenait à moins d'une dizaine de mètres. Il pivota afin de pointer son revolver vers Martin, toujours agenouillé, incapable de réprimer les haut-le-cœur qui l'animaient. Il s'adressa directement à Angie :

— La sirène, tu viens avec moi ou je tue ton ami.

Tous les compagnons de la sirène avaient péri à cause d'elle. À cause de son souhait de venir dans cet endroit de fou. Le Palais des horreurs. Angie revoyait Nancy, dont on tentait de couper les jambes. Elle imaginait Henry souffrir entre les mains des brutes, impuissant. Gustave les avait lâchement trahis. Martin était le dernier, et elle refusait de le sacrifier. Peut-être que la captivité aux mains de cet homme n'était pas si mal. Mieux que vivre dans les égouts, avec d'autres estropiés. On pourrait lui soigner la queue...

Angie ne voulait pas que Martin meure à cause d'elle. Elle leva donc la main et se retourna vers Marcus. Elle aurait aimé lui parler, mais ne put que sourire faussement. Le moignon cautérisé dans sa bouche la forçait à la garder entrouverte, avalant difficilement un excès de salive. PL parla d'une voix autoritaire :

— T'as compris. Viens avec moi et personne va mourir.

Marcus hocha la tête, voulant décourager la sirène. Mais elle refusait de l'écouter. Il le vit à son regard. Dans l'eau jusqu'à la taille, PL s'avança en donnant ses instructions :

— Qu'un de vous la transporte. On va sortir d'ici.

Tous observèrent Marcus, qui sondait la jeune femme. Elle le suppliait silencieusement. Le roi des monstres d'égouts fit un geste vers Roger, un des hommes aux mutilations invisibles. L'homme était grand et assez baraqué. Il s'approcha avec réticence, épiant tous les protagonistes à tour de rôle. Tout près d'Angie, il se pencha et voulut la prendre dans ses bras, mais Martin profita de cette diversion pour se jeter sur PL.

L'informaticien l'agrippa à la taille. Angela le vit glisser quelque chose dans la poche du policier. Un objet luisant qui disparut au moment où PL tombait dans le réservoir avec son agresseur. Tous se raidirent sur la rive, les pierres prêtes à être lancées. Les deux silhouettes ne restèrent sous la surface que l'espace de quelques secondes avant d'émerger ; Martin tenait les poignets de PL, voulant lui faire lâcher son arme. Mais le policier était bien trop fort pour le *geek*. Il le fit plier, utilisant sa force afin de le faire s'agenouiller. L'eau souillée lui arrivait au menton. Le regard de Martin passa de son adversaire à Angie. Il la regardait avec une affection réelle, non plus l'obsession d'un pervers qui se branle devant l'impossible sexualité d'une bête de cirque. Il lui vouait une réelle amitié.

PL parvint à se dégager de la poigne maigrichonne du jeune afin d'apposer le canon de l'arme à feu sur la tempe droite de son adversaire. Martin ferma les yeux.

Le policier pressa la gâchette.

Le coup de feu fit sursauter les témoins de l'horreur. Le corps sans vie de Martin glissa sur les eaux et les hommes à côté de la sirène laissèrent tomber les pierres, pétrifiés.

Angie se couvrit les yeux et s'écroula en hurlant. Un autre mort. À cause d'elle. Marcus murmura un « *désolé* » très faible, à peine audible, avant de se retirer avec sa troupe. PL avait observé le manège des monstres et, avec satisfaction, quitta les eaux sales et puantes. Il se

retrouva sur la rive, l'arme pointée sur les individus qui réintégraient les tentes.

— Pas si vite.

Marcus fut le seul qui cessa de bouger. Il se tourna vers l'homme armé, convaincu qu'il allait lui tirer dessus. PL poursuivit :

— Tu vas me conduire à la sortie.

Le roi des égouts soupira, mais demeura sur place. PL se plaça devant la sirène, qu'il toisa de la tête à la queue. Il souriait. Elle lui lança un regard meurtrier, abattue et en état de choc.

— Je peux comprendre que le juge trippe sur le haut de ton corps, cracha le policier. Mais pour le reste... C'est écœurant.

Roger souleva Angie, qui s'agrippa à son nouveau moyen de locomotion. Non loin flottait le corps de Martin, le visage tourné vers les profondeurs sombres. Marcus prit la tête du convoi, suivi de Roger et de son fardeau, puis de PL.

On les laissa passer sans intervenir. La troupe se dirigea vers une porte en métal difficile à distinguer, puisque de la même couleur que le mur adjacent.

Ils s'enfoncèrent dans un couloir étroit, sombre et froid.



Gustave saignait trop. Il le savait, mais s'en foutait complètement. Il lui fallut un temps fou pour trouver ce qu'il cherchait. La salope de comtesse l'avait pour ainsi dire tué. Sa colère lui servit de motivation et ce fut lorsqu'il arriva dans la cuisine après une longue exploration de ce labyrinthe qu'était la résidence, qu'il prit sa décision. Il ouvrit tous les tiroirs et les armoires jusqu'à ce qu'il trouve un paquet d'allumettes. Il se rendit ensuite vers le four à gaz, une main sur sa blessure qui avait imbibé ses vêtements d'un sang épais. Un léger étourdissement le fit hésiter, le contraignant à se retenir sur l'appareil électroménager en y laissant un tracé rougeâtre. Il ouvrit les gaz à fond, patienta ensuite quelques minutes.

Gustave voulait détruire cet endroit de merde, ce lieu maudit où il avait trahi tous ceux qui avaient un jour compté pour lui. Il se

détestait, savait qu'il ne pourrait jamais se pardonner. Certains crimes sont impossibles à expier, certaines sentences ne se purgent que dans l'anéantissement. Il voulait partir avec éclat. En extirpant une allumette de la boîte, il eut une pensée pour ses amis. Il souhaita que certains d'entre eux s'en soient sortis.

Il frotta ensuite la petite tige de bois sur le grattoir.

La rue Rachel devint le siège d'un feu d'artifice improvisé.

Gustave avait le meilleur siège en ville.



Henry se tenait sur le trottoir devant le Palais. Une voiture venait tout juste de s'immobiliser non loin. Une Ford Taurus verte, toute en longueur. Son capuchon le protégeant de la pluie qui s'abattait, il put voir le plafonnier du véhicule s'allumer. Il y avait quatre passagers dans la voiture, et le conducteur paraissait consulter l'écran d'un petit ordinateur. Les individus discutaient et Henry décida de s'approcher. Il ne croyait pas aux coïncidences. Trempé, dépassant l'escalier menant au palais, il se plaça tout près de la Ford et prit le temps de détailler ceux qui l'occupaient.

Il s'agissait d'un groupe de jeunes hommes, peut-être au début de la vingtaine. Trois d'entre eux portaient des lunettes. Un souffrait d'acné et tous avaient un point en commun : ils étaient maigres. Ils lui firent penser à Martin. Une vraie bande de *geeks*. Le genre de troupe excitée qu'on retrouvait dans les files d'attente des cinémas à chaque nouveau Star Wars que Disney s'amusait à détruire.

Henry s'avança et frappa sur la fenêtre du conducteur. Il recula ensuite de quelques pas afin de dissimuler son visage dans l'ombre des lampadaires.

Les quatre individus sursautèrent ; le chauffeur verrouilla les portes d'un geste vif avant de replacer ses lunettes sur son nez et d'observer la silhouette qui se tenait à côté de la voiture. Il hésita, regarda les autres, puis décida d'abaisser la vitre. Il fixa l'homme encapuchonné, curieux de savoir ce qu'il voulait. Un des garçons à l'arrière prit une bouffée de sa pompe pour l'asthme.

— Que faites-vous ici ? demanda Henry.

Le conducteur plissa des yeux, il pouvait à peine distinguer les traits faciaux du garçon homard. Le contour du visage demeurait invisible. La fraîcheur nocturne embuait les vitres, les passagers devaient essuyer la condensation pour conserver un visuel sur l'extérieur. Le *geek* qui portait un chandail avec le logo du héros Flash répondit :

— Nous cherchons un ami. Il m'a téléphoné pour me donner le code d'accès de son compte de Géo traceur, pour qu'on puisse le trouver.

Voyant que l'étranger ne bronchait pas, le conducteur prit le temps d'expliquer. Intellectuel dans un monde d'ignorants, il devait si souvent éclairer les profanes au sujet de choses tellement simples...

— Nous pouvons suivre les coordonnées de son émetteur et savoir où il se trouve. Il a besoin de notre aide.

Henry eut une idée. Puisque ces individus ressemblaient tellement par leur attitude et leur look à Martin, il existait une forte chance que ce soit lui qui les ait contactés. Le garçon homard s'approcha de la voiture, flagellé par la pluie qui ne montrait aucun signe d'épuisement. Accostant la voiture, il se défit de son capuchon, dévoilant son visage d'un rouge vif, de multiples cloques couvrant sa peau. Il vit la réaction de terreur des passagers du véhicule.

— Est-ce que votre ami s'appelle Martin ? supposa-t-il.

Passé le choc de voir toute cette peau brûlée, le conducteur répondit d'une voix hésitante :

— Oui. Martin a besoin de notre aide. Mais... je vous reconnais !

Un *geek* sur le siège arrière s'exclama.

— Vous êtes Henry ! Le garçon...

Il ne termina pas sa phrase, mais tous les regards se dirigèrent vers les mains que la silhouette gardait dans ses poches. Henry décida d'exhiber ses pinces. Tout son corps lui démangeait, dégageait une chaleur insupportable. Il craignait d'enflammer le manteau et le capuchon.

— Vous me connaissez ? les interrogea-t-il, surpris d'être reconnu.

Le conducteur parut embarrassé par la question. Son regard fuyait,

ses mains ne quittaient pas le volant. Le passager qui l'avait reconnu abaissa sa vitre afin de pouvoir lui parler librement. C'était celui avec l'acné et le chandail de Flash.

— On est des sirénophiles. On fait partie du *fan-club* d'Angela la sirène. On vous reconnaît parce qu'on a visité la fête foraine. Vous êtes sur les affiches du spectacle.

Henry soupira. Aucun doute que ces lascars étaient les amis de Martin.

— Le signal est revenu ! s'écria le passager à l'avant avec une certaine excitation. Il est sur Notre-Dame !

L'excitation était palpable. Les *geeks* voulaient aider Martin et Henry croyait qu'ils le conduiraient à Angie. Une courte discussion eut lieu dans la voiture et le *geek* assis à l'avant prit place à l'arrière. Le conducteur de la voiture invita Henry à monter à bord, ce qu'il fit, non sans jeter un dernier regard vers le Palais. Ceux dans la voiture remarquèrent aussitôt la forte odeur qu'émanait le garçon homard ; on devrait rouler avec les vitres baissées, malgré la pluie.

Guidés par un des individus à l'arrière qui ne quittait pas des yeux un écran lumineux, ils s'enfoncèrent dans le dédale des rues montréalaises. En tournant sur l'avenue du Parc Lafontaine, une forte explosion secoua la voiture. Une clarté orangée emplît le ciel et illumina le parc à leur gauche. En se retournant, Henry ne put voir qu'une colonne de fumée monter vers le firmament, défiant la pluie et le plafond nuageux.

Le Palais venait d'exploser.

Il pria pour qu'Angie soit vraiment avec Martin.

Marcus ouvrait donc la marche, suivi de Roger qui soutenait Angie. Quittant le bassin souterrain et le campement des mutilés, ils pénétrèrent dans un enchevêtrement de passages étroits et sinueux. Marcus leur expliqua qu'il s'agissait d'un réseau d'égouts abandonné depuis longtemps, ne figurant sur aucun plan du système d'aqueduc moderne, mais qu'on y déversait quand même des tonnes d'eau sale tous les jours. Était-ce conscient ou un problème qu'on ignorait ?

Seul Marcus parlait, sans qu'on l'écoute vraiment. Roger se contentait de marcher et Angie vagabondait dans un brouillard ténébreux qui risquait de l'emporter, de lui faire franchir le point de non-retour. Déçue, humiliée, perdue, que lui restait-il ? Henry lui manquait, la mort de Nancy et de Martin lui pesait sur la conscience. La sirène avait vu son rêve s'envoler en fumée, elle ne marcherait pas, ne trouverait pas le courage de tenter de retrouver le cowboy dont elle était amoureuse. Son cœur était brisé.

Les marcheurs s'immobilisèrent lorsqu'ils virent que le sol de terre battue du passage disparaissait sous quelques centimètres d'un liquide froid. Martin prit la peine de leur expliquer.

— Lorsqu'il pleut, l'eau entre dans les tunnels. C'est normal.

— Avancez, je veux sortir de ce trou au plus vite ! hurla le policier armé.

PL donna une poussée dans le dos de Roger, qui jeta un coup d'œil méchant au policier derrière lui. Ils cheminaient depuis une dizaine de minutes, l'eau montait maintenant jusqu'aux chevilles lorsque Marcus fit une manœuvre imprévue. Connaissant bien le passage, il avait préparé son coup et, dès que la porte métallique latérale apparut, il se

jeta sur cette dernière pour l'ouvrir et pénétrer dans une pièce sombre. Le souverain des mutilés referma avant que PL ne puisse réagir. Le verrou s'enclencha avec un puissant déclic sonore. PL rugit de fureur, il s'était fait prendre comme un débutant.

— Crisse de pas d'nez, reviens !

PL poussa Roger et tenta lui-même d'ouvrir la porte, en vain. La surface métallique était recouverte de graffitis colorés indéchiffrables. Avec la crosse de son arme, il frappa plusieurs coups. L'écho amplifia le bruit et ses paroles :

— Ouvre mon tabarnak, sinon je tue ton ami !

Aucune réponse. Mais Roger, à ses côtés, émit un rire porcin tout en fixant l'homme armé. Que se passait-il, maintenant ? Pourquoi s'amusait-il alors que PL menaçait de le tuer ?

Ils entendirent à ce moment un grondement, le bruit de larges pièces cimentées qui se déplacent. Roger, PL et Angie tournèrent instinctivement la tête vers le tunnel devant eux. Le sol vibra, des débris et de la poussière tombèrent du plafond. Ils perçurent des mouvements droit devant, comme si quelque chose s'approchait, lorsqu'une centaine de rats gris et noirs se ruèrent sur eux. PL cria de surprise tandis que les rongeurs fonçaient. Certains les percutaient aux jambes, couinant comme des bêtes folles. En raison de leur grosseur, certains de la taille d'un chat, l'eau ne représentait pas un obstacle. Les rongeurs grimpaient sur les parois, leurs yeux fous reflétaient la faible luminosité, comme des lucioles diaboliques.

PL résista à l'envie de faire feu ; malgré sa peur de ces bêtes, il devait conserver ses munitions. Les deux bipèdes restèrent donc groupés, laissant le flot de créatures s'écouler, tandis que le niveau de l'eau monta jusqu'aux mollets.

Derrière la porte, Marcus hurla.

— Et moi, je vais faire venir le déluge d'eau sur la terre, pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra !

Roger éclata de rire, de la bave coulait sur son menton. Angie frissonna, sans cesser d'observer le tunnel devant eux.

Puis, ils virent la vague déferler, vicieuse, glaciale et puissante. Un

tsunami d'excréments et d'urine. Marcus avait libéré les flots. Le déluge les frappa avec dureté, les soulevant, les projetant sur les parois. PL perdit son arme, la tête de Roger heurta durement le plafond bétonné et il perdit connaissance. Angie fut arrachée des bras de son porteur et soulevée par la déferlante vélocité.

Puis, ils furent engloutis dans le passage obscur.



Henry et les cinq *geeks* se retrouvèrent sur la rue Notre-Dame, croisant Saint-Antoine Est, tout près de l'usine Molson. Le conducteur pénétra dans un stationnement, puis immobilisa le véhicule. La pluie continuait à déferler sans réserve, net-toyant le décor empuanti par la ville et l'immense usine de bière qui rejetait dans l'air une fumée continuelle. Dans la voiture, tous se retournèrent vers celui qui tenait le localisateur GPS. Il paraissait perplexe.

— Il arrête pas de bouger. En fait, on se trouve sur sa position exacte.

Tous cherchèrent le stationnement avec des regards inquiets, ne voyant que quelques voitures stationnées, des flaques grandissantes et les bâtisses. Rien, aucune trace de Martin. Un des *geeks* à l'arrière émit une hypothèse.

— Peut-être qu'il est en dessous de nous.

On le regarda un moment, laissant son idée germer dans les esprits analytiques. Henry, soudain excité, quitta la voiture. Il se retrouva sous la pluie, se dirigea vers le côté du stationnement et chercha le sol asphalté ainsi que la pelouse, pour finalement découvrir une fosse. Il leva le bras, signalant avoir découvert quelque chose ; la troupe quitta la voiture pour venir à sa rencontre. Les sirénophiles transportaient avec eux des torches électriques.

La petite fosse devant eux était quatre mètres plus bas. Ils durent faire le tour des parois en béton qui l'entouraient. En fait, ils ne le savaient pas, mais il s'agissait de l'entrée du tunnel Beaudry, un endroit abandonné depuis longtemps et qui aujourd'hui servait parfois au tournage de films ou encore à héberger des sans-abris. Ils se

retrouvèrent donc devant une large grille métallique fermée et verrouillée. Le sol était recouvert de flaques, de bouteilles de bière vides, de condoms usés, de contenants en plastique et de divers débris, vestiges d'une société de consommation insouciance.

Henry se jeta sur le grillage, qu'il tenta inutilement de forcer. Le conducteur se plaça à ses côtés, son capuchon protégeant sa tête contre la pluie torrentielle.

— Il doit être là-dedans.

Henry étudia l'obstacle. L'obscurité de l'autre côté et les sons ambiants l'empêchaient d'entendre le grondement qui montait des entrailles du tunnel. Un des *geeks* s'approcha et examina le verrou, utilisant le faisceau de sa lampe afin de l'éclairer plus adéquatement. Il prit ensuite son téléphone intelligent et ouvrit l'application YouTube. Devant les regards curieux, il expliqua sa démarche.

— Je vais trouver comment forcer un verrou.

Henry rageait, agitait la grille avec force, sans grand résultat.

Puis, les rats firent leur apparition, déferlant en une vague sauvage, passant entre les barreaux pour s'élancer vers la cité. Les membres du groupe se jetèrent de côté, tentant d'éviter les bêtes galopantes.

Le raz-de-marée de rongeurs dura un bon cinq minutes.



Angela flottait, dérivait, voguait au rythme de cette vague géante qui l'avait emportée. Tout était flou, rapide, rempli de bulles, de noirceur, de froideur. Tout bougeait trop vite. Elle avait perdu toutes traces des autres.

Puis, elle fut rejetée par le courant, faisant une chute de deux mètres pour tomber dans un bassin liquide. Elle s'engouffra sous la surface, poussée par les tonnes d'eau qui l'avaient guidée, virevoltant dans un monde de bulles et d'obscurité. Lentement, en battant de sa queue douloureuse et infectée, usant aussi de ses bras, elle put percer la surface. Tout près d'une rive, elle nagea afin de rejoindre les pierres qui s'accumulaient au pied d'un muret de briques cimentées. En se

soulevant légèrement, elle put s'asseoir et, sous la pluie battante, observer où elle se trouvait.

Devant elle, la rivière la séparait d'une petite île sombre, sinon quelques lumières ici et là. Elle ne reconnut pas l'île Sainte-Hélène, puisqu'elle ne la connaissait pas. À sa droite, elle pouvait voir le relief d'une tour surmontée d'une horloge, les lampadaires longeant la promenade. De l'autre côté, un immense pont se dressait, traversé par de multiples voitures, même en cette heure matinale. Était-ce le matin ? Elle l'ignorait. Elle se retourna afin d'observer le muret, découvrant aussitôt que l'escalade était impossible.

Que faire ? Elle avait froid, était trempée, frissonnait et commençait à ressentir une peur viscérale. Un mouvement sur sa gauche attira son attention. Quelque chose bougeait dans l'eau. Une forme humaine rejoignit la rive, haletante, battant des bras.

PL grimpa sur les rochers tout près d'elle, crachant de l'eau, à bout de souffle, les mains vides.

Lorsqu'il vit la jeune femme, un sourire apparut sur son visage.



Devant l'entrée du tunnel Beaudry bloquée par une grille, le groupe avait survécu à l'avalanche de rats, non sans peur. Henry rageait, craintif que chaque minute qui passait l'éloignait encore plus de son amie. De celle qu'il aimait plus que tout. Mais aussi, de cet homme qu'il voulait tuer, cette brute ayant ordonné qu'on le brûle vivant dans la cuve de l'entrepôt. Il secoua inutilement les barreaux, hurlait sa rage. Les quatre *geeks* se sentaient aussi impuissants, en retrait, dont un qui cherchait comment ouvrir la grille en consultant des vidéos.

Les rats n'étaient que le début, puisqu'un terrible tumulte monta du tunnel devant, couvrant le bruit de la pluie. Les jeunes se concertèrent et il ne fallut que quelques secondes pour que le groupe sorte de la fosse menant au tunnel afin de se positionner plutôt dans le stationnement et observer la plateforme en dessous.

Le sol vibrait, quelques voitures à proximité se mirent à hurler, leurs systèmes d'alarme déclenchés par le tremblement de terre. Et

avec une soudaine violence, la barrière fut arrachée par un torrent véloce expulsé du tunnel, éclaboussant le stationnement et se déversant sur la rue Saint-Antoine, puis terminant sa course en chutant sur l'autoroute Ville-Marie. La grille fut emportée, la lame de fond se résorba en laissant de grosses flaques dans l'entrée cimentée, ainsi qu'une silhouette immobile.

Henry se jeta aussitôt vers cette personne. L'eau lui montait aux chevilles. Il vit en s'approchant qu'il s'agissait d'un homme qui se relevait péniblement. Les *geeks* suivirent le garçon homard auprès du nouveau venu, debout et trempé, un filet de sang sur la tempe. L'étranger les toisa, sans témoigner la moindre surprise à la vue d'Henry et sa peau rougie couverte de cloques. Le garçon homard lui agrippa le collet de ses pinces et le secoua.

— Où est Angela ?

Roger parut surpris de cette agression, mais son visage s'illumina après quelques secondes de réflexion.

— La fille avec la queue ? demanda-t-il.

— Oui ! hurla Henry, victorieux.

— Elle était avec nous.

Henry le relâcha pour épier le tunnel sombre. L'autre se massa le cou, en retrait. Un des *geeks*, celui qui tenait l'appareil permettant de localiser l'émetteur, poussa un cri de joie. Tous se retournèrent vers lui.

— J'ai un signal ! On dirait qu'il vient du fleuve, de l'autre côté de la Molson.

Henry voulut se lancer à la recherche de son amie, s'engouffrer dans les profondeurs du tunnel, mais Roger l'interpella :

— Attends. Pas besoin d'entrer là-dedans.

Il tendit le bras vers la rue Notre-Dame. Henry gravit alors la pente afin de se retrouver dans le stationnement. Là, il put voir la silhouette de la Molson, son large stationnement rempli de remorques alignées et entouré d'une clôture métallique. Au-delà, il vit la silhouette aux fenêtres partiellement éclairées de L'Héritage du Vieux-Port, puis devina le fleuve. Henry courut, traversa la rue Notre-Dame Est, rejoignit l'intersection avec Montcalm. De là, il remarqua une petite

barrière très basse délimitant le territoire de la grosse compagnie de bière. Il s'en approcha, jugeant le saut possible, et il enjamba la clôture pour se laisser tomber sur l'asphalte en contrebas. Le garçon homard perdit pied, rebondissant du mieux qu'il put et percuta une remorque. Il jura de colère ; une des cloques sur son front avait crevé, un pus chaud coulait sur son visage, rapidement nettoyé par la pluie glaciale. Il put ensuite zigzaguer avec rapidité entre les remorques.

Il n'avait pas remarqué que les *geeks* ne le suivaient pas. En fait, un d'eux passait un appel à la police. Le tout devenait trop risqué pour des héros n'accomplissant leurs sauvetages que sur des écrans d'ordinateurs.

Henry rejoignit ensuite la voie ferrée, quelques wagons abandonnés durent être contournés. Sa course le força à traverser la rue Port de Montréal, pour se retrouver devant l'immeuble qui hébergeait des condos. Là, un vieillard promenait son chien, un petit caniche blanc qui se mit à japper comme un fou en voyant Henry. Le garçon fit le tour de l'édifice, s'engagea dans la voie d'accès menant à une marina. Le fleuve se dressait devant lui, silencieux, mais si puissant et dangereux.

Il croisait les doigts pour qu'il ne soit pas trop tard.



PL prit quelques instants pour se calmer. Debout sur les quelques rochers couverts de mousses, il perdit son sourire. Plusieurs personnes étaient mortes en raison de cette chasse à la sirène et il doutait de plus en plus qu'il puisse s'en sortir. Même la protection du juge Rousseau avait ses limites. Dans une société truffée de caméras, d'un corps de police doté d'outils à la fine pointe de la technologie pour combattre le crime, sans compter les divers témoins, le policier prévoyait déjà la fin de sa carrière. Il fallait être réaliste. Il avait foiré, commis trop d'erreurs.

La partie était finie.

PL se releva, fixa Angela avec une haine féroce. Tout était de sa faute.

La jeune femme muette conserva sa position, refusant de reculer devant l'individu, préférant affronter ce démon bipède à l'humiliation de la fuite. D'ailleurs, comment aurait-elle pu fuir, sans jambes ?

— Pourquoi il a fallu que tu me donnes tout ce trouble-là ?

L'agent de la Sûreté du Québec fit un pas ; il se trouvait à portée du cou délicat de la femme. Il eut pour la première fois la pensée horrible de la violer. Mais il n'en fit rien. L'idée disparut dans le torrent obscur de sa violence. Il voyait rouge. Il se rua sur Angie, quelque chose dans son cerveau avait éclaté. Il libéra toute sa colère ; ses puissantes mains agrippèrent la sirène par les cheveux, la jetèrent sur les pierres, pour ensuite la trainer vers le fleuve.

— Un monstre comme toi n'a qu'une seule place...

Il plongea brutalement Angela dans les eaux froides.

— ... et c'est dans le fond de l'eau.

Impression de déjà-vu. On voulait encore la noyer. Angie se débattit, affaiblie par les blessures. Sa bouche s'ouvrit sur un cri muet transformé en bulles fuyantes. L'obscurité complète sous la surface de la rivière lui faisait peur. PL hurlait au-dessus d'elle, la retenait en crachant ses insultes. Elle était devenue son bouc émissaire. La sirène payerait le prix de sa médiocrité.

Les vagues déferlaient sur eux, glaciales et puissantes, les rochers glissants rendaient la tentative de noyade forcée difficile. Pour la première fois depuis ses six ans, PL pleurait. Il avait raté son existence, fait exactement ce que son père violent avait prédit. « *Tu feras jamais rien de bon dans vie !* » Tous ses efforts pour prouver le contraire à son paternel avaient échoué. Est-ce que son incapacité à devenir quelqu'un de bien et à réussir dans la vie était un problème génétique ? Psychologique ? Il n'en avait aucune idée.

Peut-être n'échappons-nous jamais à ce que nous sommes vraiment.

Un cri de mort couvrit à peine le tumulte du vent, de la pluie et des vagues. Une silhouette sauta du haut des quais et se jeta sur PL, qui fut incapable de l'éviter. Il perdit l'emprise sur la sirène, qui dériva sous les eaux, s'éloigna des rochers. Le policier fut délogé du socle de pierre par le boulet humain qui l'envoya valser dans la flotte.

Le nouveau venu prit sa place sur le piédestal rocailleux. Lorsqu'il remonta à la surface, PL vit que l'inconnu le fixait avec une fureur mortelle dans le regard. Il portait un manteau noir et un capuchon qu'il retira pour que le policier puisse le recon-naître. Son visage était d'un rouge foncé, couvert de pustules et de cloques. Ses mains, ou plutôt ses pinces, étaient presque soudées par la peau fondue.

Henry prit le temps de fouiller le cours d'eau d'un regard inquiet. Il cherchait Angela. Le policier en profita. Il se releva brusquement après avoir agrippé une pierre de la grosseur de son poing et la lança vers la bête de fête foraine. Le crustacé bipède, la garde baissée, reçut le projectile à l'épaule. Henry voulut riposter et se rua sur PL en sautillant maladroitement sur les rochers.

Les deux adversaires se mesurèrent sur le roc. Les pinces broyèrent les bras du policier, qui donna un coup de tête au gamin. La manœuvre le répugna, en particulier parce qu'une cloque sur son front avait explosé, lui maculant le visage. Étourdi par l'assaut, Henry déplaça ses pinces afin d'agripper le cou de son ennemi et broya efficacement la pomme d'Adam. Le garçon put ainsi faire reculer PL ; un autre pas et il se retrouverait à nouveau dans le fleuve.

Refusant de céder, sa respiration coupée, le policier frappa l'entrejambe du crustacé avec son pied droit, risquant d'être lui-même déstabilisé. La douleur força Henry à lâcher prise, et les deux individus se retrouvèrent dans le fleuve ensemble, ayant perdu pied. PL s'agrippa au garçon avec toute l'énergie du désespoir, refusant de le laisser s'enfuir, et déterminé à le tuer.

Les puissantes vagues les jetèrent sur la rive rocheuse comme deux amants enlacés. Henry ne savait pas nager et s'y échoua hors de souffle. PL grimpa immédiatement sur le garçon afin de l'immobiliser, l'écraser de tout son poids. Henry hurla.

— ANGELA !

Il pensait à sa compagne qui n'était pas remontée à la surface.

Le policier en profita pour jeter un œil derrière lui, mais il n'y avait aucune trace de la femme.

Un genou vint écraser le cou d'Henry, qui se débattait trop. Des paroles lui furent murmurées à l'oreille.

— Tout est fini, le crabe. Plus de raison de te débattre.

— Angela !

PL soupira, un peu comme s'il était excédé par les tentatives du jeune homme d'appeler son amie.

— Arrête ça, mon gars. Ça ne sert à rien. Je te l'ai dit, tout est fini.

Henry ne quittait plus la surface rageuse du fleuve de son regard févreux. Victime d'illusions d'optique, chaque vague ou objet à la dérive ressemblait à une silhouette humaine. Elle était là, quelque part, peut-être encore en vie. C'était obligé.

— Lâchez-moi ! ordonna Henry.

— Non. C'est trop tard.

Henry tenta d'agripper le policier avec ses pinces, mais sa position l'empêchait d'effectuer une telle manœuvre. Le monstre de foire cessa soudain de lutter. Il venait de comprendre et se mit à pleurer la perte de sa compagne. Tout était fini. Tous deux fixaient le fleuve, ce puissant cours d'eau capable d'être votre meilleur ami, de vous aider à gagner votre vie, de vous transporter, mais aussi de vous détruire, de vous ravir ceux que vous aimez. Ce fleuve Saint-Laurent avait fait plus de victimes que le plus prolifique des tueurs en série.

La nature est une force qu'il ne faut pas sous-estimer.

La colère, la haine, la folie de PL se déversèrent sans retenue. Cette chose sous lui payerait le prix de son insuccès. Il se mit à lui serrer le cou de toutes ses forces, gémissant de l'effort et le visage déformé par une animosité animale. Henry se débattit, en vain ; l'autre était trop fort et la perte de sa compagne avait irrigué ses réserves d'énergie. Incapable de respirer, la rougeur de son visage s'accrut. Une étrange pensée lui traversa l'esprit : allait-il rejoindre Angela dans l'après-vie ?

PL sentait les muscles être broyés sous ses mains et devant lui, ce n'était plus Henry, mais son père qu'il voyait. Ses accusations, ses cris, ses crises d'ivrogne. Le policier hurla et cracha son venin.

— Meurs ! Meurs !

Plus rien ne comptait pour le flic corrompu. Il capta toutefois un flash de lumière, ravalait la salive qui menaçait de couler sur son menton et leva les yeux, certain de découvrir un ciel orageux et de

bientôt entendre le tonnerre. Ce qu'il vit le déstabilisa. Quatre jeunes hommes se tenaient en haut des quais, tenant des téléphones cellulaires braqués sur lui. On le filmait et prenait des clichés. Ces images feraient le tour du monde avant le lever du jour, le condamneraient à jamais. S'il existait une chance de s'en sortir avant, ce dont il doutait, son destin se trouvait maintenant scellé.

PL se mit à rire, sentant le corps sous lui perdre de sa vitalité, et comme par défi pour ces cinéastes amateurs, il souleva la tête de Henry pour l'abattre violemment sur le sol rocailleux.

Ce fut à ce moment-là que les témoins de la scène s'exclamèrent avec surprise. Était-ce en réponse à sa violence ? PL entendit quelque chose remuer dans son dos, un raclement bref ; il détourna le regard vers le fleuve qui grondait.

Angela se tenait juste derrière lui, dressée sur sa queue malade, blessée, et pourtant capable de la soutenir. La sirène le toisait, sa chevelure plaquée sur son crâne et ses épaules. Sa bouche formait un rictus malsain, ses yeux devenus des gemmes scintillantes de fureur. La surprise, puisqu'il la croyait morte, força PL à relâcher son emprise sur le cou du gamin, qui aspira goulument l'air avec douleur, lui offrant un répit. Les quatre geeks ne manquèrent pas une seconde de ce moment, les images précieuses vaudraient une fortune aux enchères médiatiques.

PL relâcha complètement sa victime, se redressa pour faire face à la jeune femme, mais il était trop tard. La faible clarté ambiante se refléta sur un objet tenu dans les mains de la sirène. Un morceau de métal encore préservé de la rouille. Une poignée de bicyclette.

Angela frappa le policier directement au visage. L'une des extrémités de la poignée l'atteignit à l'œil, perforant la chose visqueuse dans l'orifice droit, pénétrant de quelques centimètres. PL hurla, agrippa la poignée, la repoussa.

Au sol, à moitié dans les vapes, Henry eut le réflexe d'agripper les pieds de l'homme à côté de lui en haletant avec douleur. Angie tira un bon coup sur la poignée, la récupéra en ignorant la matière organique qui la maculait. Voyant qu'une nouvelle attaque se préparait, PL voulut se dégager et reculer, mais en fut incapable. Il trébucha sur

Henry pour s'affaïsser sur la plage de cailloux et de sable.

Au sol, PL se retrouva sur le dos, levant les bras afin de protéger son visage. La douleur l'avait plongé en état de choc, l'adrénaline l'envahissait, cherchait à lui redonner le courage nécessaire pour lutter. Angie se déplaça pour franchir en rampant la courte distance entre elle et l'homme au sol. Elle se plaça au-dessus de lui, et le policier, incapable de supplier, trop fier et arrogant, reçut la poignée au visage. Le métal atteignit la bouche, coupant les lèvres, percutant les dents, blessant même la langue. Angela ne se serait jamais crue capable d'une telle violence. Ce qui la surprit le plus fut son besoin de relever à nouveau son arme pour l'abattre à nouveau, frapper le front en y laissant un cercle rouge. Sonné, PL agonisait et la poignée creva son autre œil. Son visage était en bouillie, sa respiration de plus en plus lente, il vagabondait aux portes de la perte de connaissance. Y entrer serait la fin. Angela continuait à frapper, avec automatisme et férocité. Le coup fatal fut porté à la gorge, broyant le conduit respiratoire et provoquant un dernier râle chez l'homme, dont le corps se relâcha.

Au loin, le hurlement des véhicules de secours se fit entendre. Un camionneur et un gardien de sécurité de la Molson avaient rejoint les geeks, observant l'étrange tragédie qui se déroulait.

La sirène jeta finalement son arme de côté, dans les eaux où elle l'avait trouvée. Elle se déplaça ensuite pour se pencher sur Henry, qui respirait déjà mieux, la gorge en feu, les larmes aux yeux.

Ils s'enlacèrent et Angie plongea les yeux dans ceux d'Henry. Il y vit à la fois une très grande tendresse, mais aussi une tristesse désarmante. Elle lui offrit un baiser, ses lèvres sur les siennes, contact tant désiré, mais qui prenait ici une signification plutôt macabre. Angela se sépara ensuite de lui, se redressa et prit le temps d'observer les témoins de la scène. La sirène se retourna au bout de quelques secondes pour franchir la courte distance la menant au fleuve. Henry l'interpella.

— Je t'aime, Angela !

Sans se retourner, le monstre de foire à la queue blessée pénétra dans les eaux froides et sombres du cours d'eau. D'un regard, Angie

avait signifié son intention et, la connaissant mieux que quiconque, il refusait de s'opposer à son désir. La pauvre avait tant souffert, sa vie n'avait été qu'une longue et dramatique histoire d'horreur. Henry lui permettait d'accomplir son destin et la libérait de toute culpabilité. Cela n'avait rien de facile et viendrait avec une douleur impardonnable, mais il lui devait ce respect. Vouloir la garder auprès de lui relèverait du plus égoïste des désirs.

Assis sur la rive, il vit la sirène disparaître sous la surface, engloutie sans pitié. Sans quitter le cours d'eau des yeux, Henry se mit à pleurer et à sangloter. La pluie tomba avec force, une averse froide et puissante.

Angela la sirène disparut dans ces flots qui l'avaient hantée durant toute sa vie.

3. Genèse, 6 :17.

Christophe Boivin s'éveilla avec une terrible gueule de bois. Son corps meurtri, sa bouche pâteuse et son estomac au contenu acide le firent grogner lorsqu'il se leva. Debout, un mal de tête épique le fit vaciller. Il lui fallut lutter contre la nausée et l'odeur qu'il dégageait ne fit qu'empirer les choses. L'homme regarda les environs, découvrit qu'il avait passé la nuit dans la cour de l'école secondaire Paul-Le-Jeune.

Il s'éloigna de l'édifice de quelques pas, le silence ambiant du matin lui fit grand bien.

Le festival western était fini, ce lundi matin en serait un de nettoyage et de ramassage pour les employés de la ville et les participants aux festivités. Les habitants de la région retrouveraient leur quiétude et leur vie tranquille, après s'être rempli les poches.

Boivin n'en était pas à son premier lendemain de veille. En fait, vivant dans un semi-sous-sol délabré de la rue Champlain, il dépensait son chèque d'aide sociale en alcool, effectuant de petits travaux manuels pour ceux qui en avaient besoin.

Christophe remarqua le chapeau de cowboy fripé au sol où il avait passé la nuit, hésita un moment avant de s'en emparer. Il le posa sur sa tête et un détail de la nuit passée s'imposa à lui. Un souvenir vif. Le faux cowboy fouilla ses poches de pantalon et trouva le billet de vingt dollars que le garçon homard lui avait donné. Dépliant celui-ci, tout sourire, il comprit que la seule solution pour calmer les maux de son estomac et de son crâne était de se rendre au dépanneur pour faire le plein. Rien de mieux qu'une bonne bière froide pour se sentir mieux.

Boivin entreprit de quitter l'endroit, joyeux et sifflotant. Le garçon

aux pinces surprenantes l'avait approché et lui avait offert cette somme pour jouer la comédie devant une très belle jeune femme. Un peu éméché, il n'avait qu'un bref souvenir de ce moment. Il avait dû prétendre être un cowboy. Quelle farce ! Lui qui n'avait jamais touché un cheval... Ce festival n'était qu'une occasion de boire en public. La pauvre beauté n'y avait vu que du feu.

Il haussa les épaules et sourit, puisqu'il se retrouverait bientôt avec quelques litres de bonheur en cannette.

Le juge Normand Rousseau urinait tout près de la pile de bûches empilées sur le côté de son chalet. Légèrement ivre, il vacillait et son urine formait des motifs abstraits sur le sol de terre battue. Il faisait nuit, l'unique lampadaire installé dehors diffusait une forte luminosité et attirait une grande quantité d'insectes. Dans le halo de clarté, il voyait mal la végétation entourant la bâtisse et la petite route de gravier dans laquelle une dizaine de voitures étaient garées à la file. L'air frais lui fit du bien, la chaleur dans le chalet et l'exercice l'avaient fait suer.

Rousseau donna un dernier coup de baguette afin d'éliminer toute gouttelette refusant de quitter sa verge molle. Il attacha son pantalon et prit quelques bouffées de son cigare. Il fouilla dans sa poche et trouva un comprimé, sachant trop bien qu'il ne devrait pas mélanger alcool, drogue et médicaments. La pilule était toutefois nécessaire et se retrouva rapidement dans sa bouche, avalée à sec. Un cachet de Viagra.

Un craquement sourd dans le sous-bois sur sa droite le fit sursauter. Se retournant dans cette direction, le magistrat fouilla la végétation d'un regard curieux, se demandant quel animal sauvage piétinait les branches cassées. Eut-il été seul, le juge aurait pris le temps d'aller chercher son fusil et d'attendre l'animal. Ce soir, il avait d'autres chats à fouetter. Il jeta sur le sol de gravier le cigare, qu'il piétina. Éruçant bruyamment, Rousseau entendit des rires venant de l'intérieur et cela lui donna la motivation nécessaire pour retourner parmi ses invités.

Lorsqu'il avait appris la mort de PL Simard et la disparition de la

filles sirène, le juge avait piqué une colère mémorable. Ce foutu bon à rien de la Sûreté du Québec avait tout gâché, lui avait enlevé toute chance de se taper la jeune femme si belle rencontrée à la fête foraine. Sauf qu'une fois la colère tombée, il avait réalisé que le fiasco des trois hommes de main aurait pu lui coûter sa position enviable. Les trois moribonds auraient aisément pu l'impliquer dans cette histoire qui fit la ronde des journaux et des émissions télévisées à potins. Les manchettes parlaient de règlements de comptes, d'un policier ayant disjoncté et attaqué les habitants d'une résidence privée de la rue Rachel, qu'une explosion avait emportée. Une vidéo montrait PL en train d'égorger un étrange jeune homme défiguré sur la rive du fleuve Saint-Laurent. Le magistrat s'était aussitôt méfié, craignant des représailles. Gardant le silence, n'attirant pas l'attention sur lui, il fut heureux de ne recevoir aucune visite des policiers.

Rousseau se détourna de la forêt et se rendit à la porte du chalet, qu'il ouvrit afin d'entrer dans la large pièce formant le salon, la salle à manger et qui donnait sur les trois chambres à coucher et la salle de bain. Refermant derrière lui, Normand prit le temps de contempler son œuvre, les invités de sa petite fête spéciale planifiée depuis la veille. On avait répondu avec entrain à son invitation, seuls quelques amis proches bénéficiaient de sa confiance. Frustré sexuellement de ne pouvoir obtenir cette jeune femme sirène, le juge avait décidé de se payer une orgie. Quelques coups de fil suffirent afin de réunir les participants, autant ceux en quête de plaisir que celles prêtes à écarter les cuisses pour des billets de banque. Petite particularité de cet événement mémorable : les femmes devaient être déguisées en sirène. Sans exception. Toutes les femmes sur place étaient des prostituées de luxe.

Le juge s'avança vers son fauteuil préféré, un sourire aux lèvres. Camilla et Lucie l'attendaient, se levant à son arrivée. Ces deux-là lui appartenaient pour la nuit. Dans la grande pièce, six autres couples s'adonnaient à des activités sexuelles en toute liberté. Les corps s'enchevêtraient, bougeaient au rythme des va-et-vient. Les rires, les gémissements et les cris formaient une bande sonore perverse. Sur les tables basses et comptoirs s'épalaient la cocaïne, les comprimés divers

et illégaux, ainsi que des bouteilles de bières, de forts et des paquets de cigarettes. Pour rejoindre son fauteuil, Rousseau dut enjamber trois participants au sol, deux femmes s'activant sur le membre gonflé du procureur de la couronne Langlois. Ce dernier avait un faible pour les femmes asiatiques.

Lorsque le juge prit place sur son siège, son regard passant d'une masse mouvante à l'autre, il se sentit comme un empereur romain contemplant ses sujets. Lucie se pencha sur lui, ses longs cheveux rouges lui touchèrent le visage et le chatouillèrent. La femme embrassa le magistrat avec une passion feinte, mais efficace, tandis que Camilla ajustait sa fausse queue à la manière d'une robe. Noire et au corps musclé, luisant de lotion, l'Africaine se plaça devant le juge et grimpa sur lui, plaçant ses genoux de chaque côté de l'homme. Avec ses cheveux courts et ses tatouages, ses lèvres généreuses et sa brutalité, Camilla était la préférée de Rousseau ce soir. Lucie aida sa compagne à défaire le pantalon du juge et à l'abaisser ; avec le souffle rapide, l'homme pénétra la noire qui glissa sur son membre ainsi libéré. En elle, le juge la serra contre lui, embrassant sa peau, léchant son cou, goutant cette friandise exotique. La prostituée amorça d'experts mouvements du bassin sur le juge qui la fixait avec un envoutement complet.

Un homme grogna sur la droite du juge et une femme jouissait avec de petits cris, tandis qu'un rire en cascade suivit la chute d'un individu un peu trop ivre pour profiter des plaisirs de la chair. Le juge s'agrippait à la femme au parfum enivrant comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

Une explosion secoua le chalet. Le sol trembla et l'une des fenêtres vola en éclats. La soudaineté de la déflagration et le tumulte assourdissant mirent fin aux activités sexuelles des participants de l'orgie. Les corps restèrent en suspens, les regards prirent la direction de la porte et des fenêtres. Dès la surprise dissipée, on se sépara, les hommes s'empressèrent de se couvrir et de jouer les machos, pendant que les filles se réfugiaient dans les chambres.

Rousseau vit Camilla se retirer aussi brusquement qu'elle s'était laissé empaler et, ainsi en érection, voyant le reflet de flammes dans la

fenêtre tout près de la porte d'entrée, il sentit la colère l'envahir. Que se passait-il ?

Une seconde déflagration secoua le chalet. Le choc fit tomber quelques babioles et bibelots sur les étagères, des alarmes de voitures se mirent à rugir dans la forêt. Il n'existait aucune chance pour que ces sons soient entendus, la plus proche habitation se trouvait à plus de trois kilomètres. Est-ce qu'on pouvait entendre une explosion à cette distance ? Le juge l'ignorait.

Avec prudence, Normand s'approcha de la porte et d'une fenêtre. Il jeta un coup d'œil discret au-dehors, le verre éclaté laissait entrer l'odeur des voitures se consumant, la puanteur de l'essence et une fumée noire envahissait le ciel. Le magistrat vit la rangée d'automobiles et celles qui brûlaient sans comprendre pourquoi. Au même moment, un autre véhicule explosa, soulevé de terre par la force de la détonation, des débris volèrent dans les airs. Malgré tout, Rousseau ne vit personne. Jetant un coup d'œil dans le chalet, il vit que les hommes, tous des mauviettes après la seconde déflagration, prenaient la fuite en se glissant dehors par la fenêtre basse de la cuisinette. Les hommes mariés et avec une situation enviable dans la communauté n'avaient aucun désir qu'on découvre leur présence dans ce lieu. Les prostituées, une fois débarrassées de leurs costumes, suivirent l'exemple des hommes.

Essuyant la sueur sur son visage, le juge entendit un rugissement à l'extérieur. Un moteur. Le son d'une voiture qui se rapprochait. Soudain conscient de ce qui se tramait, Rousseau s'éloigna au pas de course de la porte pour foncer vers la cuisinette. Il en était à mi-chemin lorsqu'un véhicule percuta la façade du chalet, ébranlant la structure boisée. La porte et son contour furent défoncés, des débris de bois tombèrent autour de lui, tout juste avant qu'il n'atteigne la petite pièce ouverte. Le chandelier en verre du plafond se détacha et explosa au sol. En se retournant, le magistrat vit l'avant d'une camionnette au parechoc argenté coincé dans le mur. Le moteur tournait toujours.

Quelqu'un s'attaquait à lui. Atteignant la fenêtre basse par laquelle les autres avaient pris la fuite, Normand regretta de n'avoir pas eu le temps d'agripper son fusil de chasse accroché au mur. La fenêtre était

restée ouverte et l'obèse représentant de la loi enjamba tant bien que mal le cadre de cette dernière. Son pied à l'extérieur toucha le sol et il s'apprêta à glisser sa masse boursouflée dans l'orifice, lorsqu'il sentit une terrible douleur à son membre. Un objet l'avait frappé et, en hurlant, Rousseau ramena sa jambe à l'intérieur. Il tomba au sol, percuta le comptoir de son dos. Son pantalon présentait trois déchirures d'où le sang coulait. Il fallut quelques secondes au juge pour comprendre qu'un râteau à trois pointes venait de le blesser. Les yeux remplis de larmes et gémissant, le gros magistrat se blottit dans la petite pièce. Il n'avait jamais ressenti une douleur aussi vive.

Normand s'attendait à ce que son agresseur se montre par cette fenêtre, mais il n'en fit rien. En revanche, il entendit des bruits de percussions sur les parois se déplaçant le long du chalet. Sa jambe blessée, il serait incapable de se rendre vite à son arme au mur. Rien autour de lui n'avait le potentiel de pouvoir l'aider. Une autre fenêtre explosa bruyamment, brisée avec le râteau, les débris de verre atterrissant sur le sol du salon. Rousseau hésita, se demanda si le moment était favorable à une fuite par la fenêtre, en particulier si celui responsable de tout cela faisait le tour de l'habitation.

Une portière claqua et la camionnette encastrée dans le mur se mit à rugir, puis à reculer, parvenant à se dégager. Par l'orifice, Rousseau vit avec horreur le véhicule reculer et foncer à nouveau, ses phares illuminant l'intérieur du chalet. Le juge se prépara pour l'impact, se protégeant la tête de ses bras. Un sourd craquement suivit et l'avant de la Ford, qui non seulement jeta le mur au sol mais s'enfonça dans le salon, détruisit tout sur son passage. Au sol, l'obèse homme de loi hurla, les meubles poussés contre lui et, heureusement, le véhicule s'immobilisa avant de l'écraser. Il était toutefois coincé entre le mur et le canapé, le fauteuil et la table basse.

Avec le regard d'une biche perdue, le juge vit une silhouette émerger de l'habacle pour s'approcher de lui. Un individu encapuchonné et tout de noir vêtu. L'odeur d'essence émanant du camion et la poussière soulevée par l'impact firent tousser l'homme au sol. Rousseau implora ensuite le nouveau venu.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal !

L'être au capuchon ne répondit pas. Il s'approcha et s'immobilisa devant l'ameublement qui coinçait le juge dans la cuisinette. Devant son silence, le magistrat crut bon de supplier à nouveau.

— Dites-moi ce que vous voulez. De l'argent ? Pas de problème, j'en ai plein...

La silhouette en noir retira son capuchon, coupant net la parole au juge pleurnichant. Devant lui se tenait un homme au visage ravagé, couvert de cloques dont la plupart avaient éclaté et se voyaient maintenant drainées. Sa peau était rouge, on devinait que l'homme avait souffert d'importantes brûlures. Malgré cela, le juge ne le reconnaissait pas, il ne l'avait jamais vu. Que lui voulait donc ce gamin ?

Sans prononcer le moindre mot, son agresseur retira un à un les meubles qui le retenaient prisonnier, tandis que Rousseau cherchait à se faire de plus en plus petit. Lorsque le passage fut dégagé, l'homme habillé de noir s'approcha et se pencha sur Normand. Leurs regards se croisèrent et ce fut à cet instant qu'il remarqua ses mains. Ou plutôt, son absence de mains. À la place, il vit des pinces.

Un monstre de foire ? Il ne voyait pas d'autres explications. Il voulut protester, implorer, hurler, mais savait trop bien que c'était inutile. Personne ne l'entendrait et les yeux de l'homme au-dessus du juge témoignaient d'une rage, d'une haine et d'un désir de répandre la mort que rien ne saurait atténuer. Le brûlé vif parla enfin :

— C'est Angie qui m'envoie.

Rousseau toisa son agresseur, avant de répondre.

— Qui ?

Le juge se souvint alors qu'il s'agissait du prénom de la sirène. La surprise déforma son visage et il sentit la panique le faire frémir, lui donner des sueurs froides. Il secoua la tête, tandis que l'homme aux pinces se redressait, agrippait quelque chose sur le comptoir en émettant un inquiétant petit ricanement. Avant l'orgie, les invités du magistrat avaient eu droit à une sélection de qualité de fruits de mer de toutes sortes. Lorsque le jeune homme revint vers le juge, il tenait dans une de ses pinces un écailleur à poissons oublié dans l'évier. La force de ses tenailles lui permettait de garder l'objet.

— Écoute, tenta le juge terrifié, on peut s'entendre, toi et moi, non ?

Aucune réponse du fou furieux au visage brûlé, rougi et constellé de stigmates de cloques. Le garçon se pencha plutôt sur le magistrat et lui asséna un bon coup sur la tête, probablement pour le faire taire. Les pinces paraissaient faites de métal, leur solidité était impressionnante. Le juge s'écroula en gémissant, se tint le crâne en observant les taches noires qui flottaient devant lui. Pendant ce temps, le homard bipède retourna au camion, empochant l'outil de cuisine pour contourner le véhicule et revenir au bout de quelques secondes avec une chaîne rouillée. Il en attacha une des extrémités sur le parechoc du camion et, devinant ses intentions, Rousseau se mit à paniquer, chercha à s'approcher de la fenêtre. Un autre coup sur sa nuque le calma, puis une chaîne fut passée autour de sa large taille, s'enroulant à trois reprises. Que faisait cet animal ? Voulait-il simplement le torturer ?

Le pire dans tout cela, c'était que les autres invités ayant pris la poudre d'escampette n'oseraient pas passer un coup de fil aux policiers. La plupart étant des prostituées et les autres des hommes de la haute société n'ayant aucun intérêt à dévoiler leur présence dans ce chalet.

Attaché à la chaîne reliée au camion, le juge était foutu et le savait trop bien. Il se mit à crier comme un malade, battit des jambes et des bras, tandis que le homard prenait place dans l'habitacle du véhicule qu'il mit en marche arrière. Rousseau fut ainsi délogé de la cuisinette et tiré sur la longueur du salon, glissant sur les débris et à travers l'orifice qui fut jadis une porte. L'odeur des voitures qui brûlaient et la fraîcheur nocturne l'atteignirent. Les reflets jaune et orange éclairaient la nature tout autour, dévoilant leur inquiétante solitude. Couvert d'éraflures, les mains en sang, le juge fut tiré sur quelques mètres et la camionnette grimpa dans le sous-bois, écrasant les broussailles et les petits arbres. Normand comprit que le but de ce malade était de l'approcher de la petite remise en retrait, dont la porte était ouverte.

Dès que la grosse carcasse du juge fut près du cabanon, en haut d'une petite pente, le camion s'immobilisa dans les bois. Le

conducteur fit claquer la porte et s'approcha du juge. Il le toisa avec haine, sans défaire les chaînes. Rousseau pleurait, le visage ensanglanté et le corps meurtri. Le sol en gravier et les arbustes ne l'avaient pas épargné.

— Je vous en supplie, arrêtez !

Le garçon homard se rendit à la remise et y trouva un interrupteur, qu'il actionna. Cela permit de voir le contenu du cabanon. Il s'agissait de son petit donjon personnel. Là où il gardait les petites avec qui il s'amusait. La chambre des tortures était munie de chaînes et de bracelets métalliques pour attacher les femmes. Le sol en terre battue était couvert de pailles, un seau gisait, renversé dans un coin. Le jeune homme fixait l'intérieur avec une répugnance non feinte. C'était là qu'aurait fini par se retrouver la sirène. Pour y mourir. Lorsque le juge se lassait des femmes, il les visitait de moins en moins et finissait par envoyer PL les « ramasser ». À ce stade, la plupart étaient mortes.

Le garçon reporta son attention sur le juge et tira l'écailleur à poissons de sa poche. Les yeux de Normand s'agrandirent et il hurla à la mort lorsque le gamin fondit sur lui. Une pince lui agrippa le cou, l'immobilisant, tandis que l'autre posa l'objet sur son front. La pression exercée sur sa gorge l'empêcha de parler, rendait la respiration difficile.

— Angela était la plus belle et la plus gentille des femmes, dit le monstre de foire. Elle méritait pas qu'un animal comme toi lui touche.

Henry poussa sur l'écailleur de toutes ses forces, raclant la chair du front, les pointes de l'objet entaillèrent la peau, la déchirèrent. Le sang coula, le magistrat se débattit, mais en vain. La poigne sur son cou le retenait efficacement. Les yeux fous, son agresseur ne paraissait ressentir aucune pitié. L'arme racla le front sur toute la longueur, du sang ruissela dans les yeux de Rousseau, chaude substance qui l'aveugla. Le garçon ne s'arrêta pas là, observant le résultat de son travail. Le front était une bouillie sanguinolente. Henry remplaça l'outil de cuisine devenu arme sur la joue gonflée du juge et entreprit la même manœuvre. Les cris n'y firent rien et la joue fut raclée, déchirée pour dévoiler les muscles.

Le juge perdit connaissance lorsque le nez fut arraché, s'étouffant

dans son sang.

Lorsque le juge mourut, Henry lança son objet au sol, chercha et trouva un bidon d'essence. Il brûla ensuite la résidence et le cabanon.

Le feu se propagea rapidement, suivit la ligne d'essence jusqu'au corps imbibé de la substance inflammable. Henry resta un moment à observer le brasier, puis défit la chaîne retenant le juge au camion. Il monta dans le véhicule et rejoignit la route quittant la propriété privée du défunt magistrat.

Dans le rétroviseur, le feu illuminait la nuit et la forêt.

Malgré la vengeance, ou peut-être à cause d'elle, le jeune homme pleurait.

La mort de ce monstre ne ramènerait pas Angela.

Épilogue

Henry faisait du pouce depuis une bonne dizaine de minutes lorsqu'une belle voiture luxueuse s'immobilisa sur le bord de l'autoroute 40. Avec son sac à dos, toujours vêtu de son manteau à capuchon, le garçon homard fit un petit sprint jusqu'au véhicule dont les lumières de freins arrière illuminaient le pavé luisant d'eau de pluie.

Il ouvrit la porte côté passager et prit place à l'avant, son sac à dos entre ses jambes.

— Merci, formula Henry avec gratitude.

L'autre hocha la tête et fit démarrer la voiture, rejoignant le flot métallique en direction de Québec. Henry garda son capuchon, évitait de tourner son visage vers le conducteur, de peur que son apparence attire l'attention. Il remarqua toutefois que le bon samaritain était beau gosse, la mâchoire carrée et visiblement prenant grand soin de son apparence. L'autre, qui lui jeta un coup d'œil rapide, questionna Henry.

— Tu vas où comme ça ?

— À la Côte-Nord.

Henry avait décidé de fuir les grands centres urbains, voulait visiter ces régions éloignées et si belles du Québec. Pour l'instant, il ignorait ce que le futur lui réservait. Son rêve était de pouvoir créer son propre cirque, où cette fois les employés et les attractions vivantes pourraient performer sans être maltraités, humiliés et blessés. Ce n'était toutefois qu'un rêve. Le conducteur le tira hors de ses pensées.

— Je me rends à la morgue de Québec, je peux te laisser n'importe où en ville.

— Merci, répondit Henry, satisfait.

Un éclair vrilla le ciel, au loin, dévoilant une constellation de nuages sombres. Le garçon homard reprit la parole, soudain conscient d'une des règles élémentaires de la civilité.

— Je m'appelle Henry.

— Peter Wolf.

Henry vit qu'en plus d'être bel homme, son bon samaritain avait les lettres « RS » tatouées sur son poignet.

Les deux individus gardèrent ensuite le silence. L'orage s'abattait sur eux avec force, réduisant leur vitesse de croisière.

Levant le regard vers le ciel sombre, Henry pensa à Angie, à son sourire, à son beau visage. Il avait mal, mais espérait de tout son cœur qu'elle puisse avoir trouvé la paix.

Il eut un sourire en imaginant Angie au paradis des monstres de foire, avec de longues jambes fines, courant dans un champ de fleurs. L'image puérile lui fit du bien.

L'illusion du bonheur vaut parfois le bonheur lui-même.

DU MÊME AUTEUR

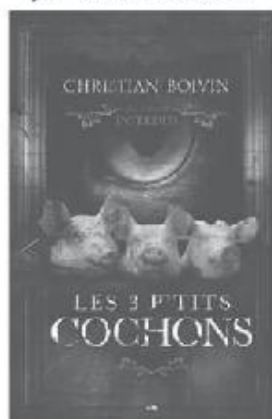
Le joueur de flûte de Hamelin

Le monstre de Kiev

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

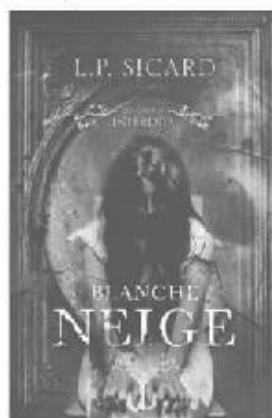
Les 3 p'tits cochons
par Christian Boivin



Hansel et Gretel
par Yvan Godbout



Blanche Neige
par L.P. Sicard

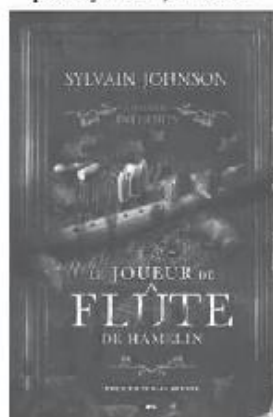


Peter Pan
par Simon Rousseau



**Le joueur de flûte
de Hamelin**

par Sylvain Johnson



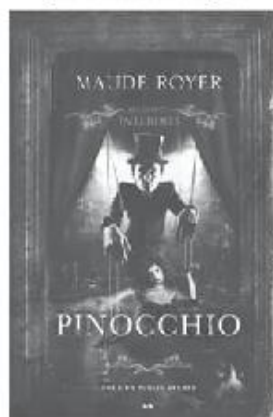
Le petit chaperon rouge

par Sonia Alain



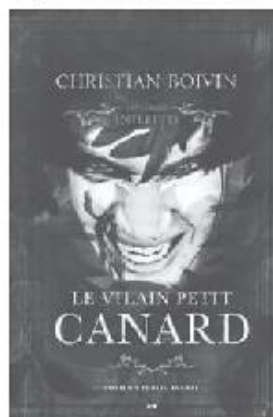
Pinocchio

par Maude Royer



Le vilain petit canard

par Christian Boivin



La reine des neiges

par Simon Rousseau



Raiponce

par L.P. Sicard





www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

 www.facebook.com/EditionsAda

 www.twitter.com/editionsAda

Un père alcoolique qui tente de noyer
son enfant difforme.



Un couple de monstres de foires en cavale,
poursuivi par un policier corrompu,
au service d'un juge pervers.



Une magnifique sirène prisonnière des griffes
d'un forain sadique et qui se lie d'amitié avec un
garçon homard.



Une mystérieuse attraction montréalaise,
le palais des nains, qui cache des abominations
et d'absurdes personnages aux intentions
machiavéliques.

Cette version moderne de *La petite sirène* vous submergera
dans les bas-fonds de la nature humaine et de l'horreur.
Un conte d'espoir, de perdition, de déchéance, où sont exploités
les plus bas instincts qui animent les hommes. Il faut parfois
savoir accepter notre destin au risque de déclencher des
événements irréversibles.

LES CONTES
INTERDITS



18+